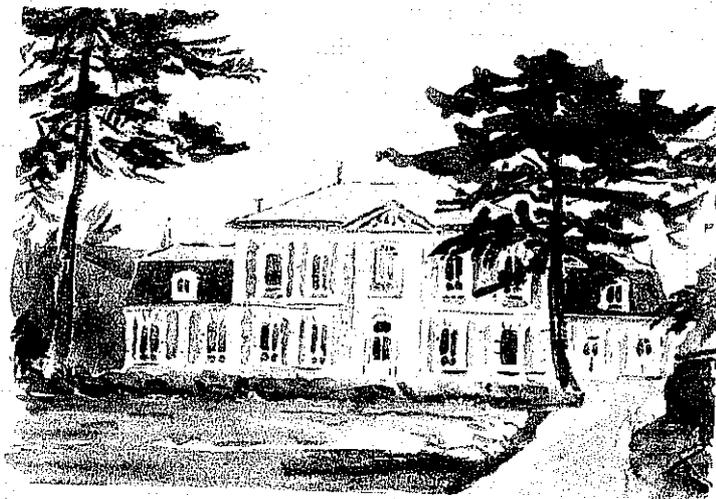


Bernadette MARTIN-DECAEN

L'ERMITAGE
DE
VERSAILLES

1748 - 1999



Bernadette MARTIN-DECAEN

- doc. de base
original.
bibliothèque -

Fondacio France
Bibliothèque
23, Rue de l'Ermitage
78000 VERSAILLES
Tél. 01 30 83 03 60 - Fax 01 30 83 03 61

L'ERMITAGE
DE
VERSAILLES

1748 - 1999

Chapitre 1

L'ERMITAGE DE LA FAVORITE

L'intimité

1748 - 1764

Il existe à Versailles, au Nord du bassin de Neptune, un domaine appelé l'Ermitage qui, dans l'alignement des constructions environnantes, ne se signale guère à partir de la rue dénommée pourtant, grâce à lui, rue de l'Ermitage. En effet, sa façade ne regarde pas les passants : elle est tournée vers le château comme par un magnétisme que son histoire rend bien clair.

Cet Ermitage, dont la construction remonte à 1748, fut l'une des quinze demeures de la Marquise de Pompadour, de son nom d'origine Jeanne-Antoinette Poisson (1721-1764).

Elle était la fille d'un homme de main des frères Pâris et de Louise-Madeleine de la Motte, femme aussi célèbre par sa beauté que par ses aventures galantes. Les frères Pâris, gravement compromis dans les affaires de ravitaillement des armées, firent porter sur Jean Poisson, avec son accord, des détournements considérables. Pour lui éviter la potence, les Pâris eurent du moins le geste de le faire fuir en Allemagne. Il quitta sa femme, assez philosophiquement semble-t-il, disant que ses charmes lui permettraient toujours de vivre largement. De qui Jeanne-Antoinette est-elle la fille ? Il n'est pas possible de le savoir mais il est certain que le fermier général Le Normant de Tournehem, amant le plus durable de Louise-Madeleine, soigna très spécialement l'éducation de la petite fille. Jean Poisson fut aussi, de loin, très attentif à l'enfant et les liens de Jeanne-Antoinette avec son père porteront le cachet de la fidélité, et même de l'affection ; quand elle fit anoblir son père, elle fit mettre le poisson dans ses armes.

Jeanne-Antoinette était exceptionnellement douée. Intelligente, artiste, fine, elle séduisait par sa beauté tous ceux qui l'approchaient. Une voyante, Madame Lebon, lui prédit : "Tu seras la maîtresse du Roi". Sa mère et Monsieur Le Normant de Tournehem prirent cette prédiction pour un programme et confièrent son éducation aux Ursulines de Poissy.

En 1730, Jeanne-Antoinette a neuf ans ; elle quitte le couvent très aimé pour entrer, grâce à sa mère qui en a forcé les portes, dans le milieu littéraire et mondain des salons parisiens. Dans ces hauts lieux de la société d'alors, la jeune fille "apprit que les valeurs de l'esprit égalent en dignité le prestige de la naissance et ne l'oubliera pas" (1). Des maîtres célèbres lui apprirent la danse, le maintien, le chant. A dix-sept ans, elle connaissait les grands auteurs du passé comme du présent, jouait la comédie, montait à cheval, maîtrisait l'art suprême de l'époque : celui de la conversation, avait un goût d'une grande sûreté et charmait son entourage par son aisance, sa joie de vivre et sa beauté. A vingt ans, en 1741, elle épousait Charles-Guillaume Le Normant d'Etiolles, neveu et héritier de Monsieur Le Normant de Tournehem ; elle régnait sur toutes les terres d'Etiolles, près de la forêt de Sénart. Le roi chassait en ces lieux.

Louis XV, après dix années de fidélité consciencieuse à Marie Leczinska et dix paternités, s'éprit successivement des quatre filles du marquis de Nesle. La mort de la dernière, la duchesse de Châteauroux, laissa vacante la place de maîtresse du roi. Du côté de la cour, il semblait évident que Louis XV choisirait parmi les femmes de haut rang qui l'entouraient. Du côté de Jeanne-Antoinette Le Normant d'Etiolles, il pouvait sembler évident que l'heure prédite était arrivée. Jeanne-Antoinette avait vingt-trois ans, le roi en avait trente-quatre.

L'inimaginable devint réalité : le descendant direct du Roi Soleil s'éprit d'une roturière. L'impardonnable ne fut jamais pardonné : toute sa vie Jeanne Poisson, malgré le marquisat puis le duché de Pompadour octroyés par le roi, se vit reprocher ses origines.

Le rôle de maîtresse de souverain est déjà difficile à tenir. Outre les dénigrement et les sous-entendus, tout un réseau de quémandeurs se dispute les grâces de la favorite. Que ne peut-on obtenir aux heures d'intimité ? Comment le charme ne jouerait-il pas dans une requête nocturne ?

D'un autre côté, malgré la patience illimitée d'une Marie Leczinska, une coterie monte autour d'elle et divise la cour en deux partis hostiles : le parti de la reine et le parti du roi.

Jeanne-Antoinette a pris le coeur de Louis XV en 1745, elle est introduite à la cour, elle a lancé de nouveaux modes de divertissement, elle a déjà construit châteaux et dépendances, elle diffuse une grâce incontestable mais contestée ... et voilà qu'elle suscite une innovation où se révèlent à la fois son origine bourgeoise et son pouvoir de séduction. Madame de Pompadour veut une petite maison de style campagnard, toute proche du château d'où le Bien-aimé s'échappera pour retrouver sa favorite à l'insu des intrigues, des regards, des faux sourires, des détracteurs.

En deux mois l'Ermitage est construit (sept-nov. 1748). Avant son illustre propriétaire, une autre célébrité détenait une partie des lieux : Jacques-Ange Gabriel, l'architecte de l'Ecole Militaire, du Petit Trianon, des palais de la place Louis XV (place de la Concorde), de maints autres chefs-d'oeuvre. Il avait reçu du roi une bande de terrain le long du Chemin-aux-Boeufs (actuelles rue du Maréchal Galliéni et rue de l'Ermitage) où s'allongeaient une pièce d'eau, un potager, des bosquets et la maison d'un jardinier.

Un architecte du roi, même membre d'une lignée, même au service de la marquise pour d'autres constructions, ne pouvait que céder la place à la favorite. Son domaine, d'ailleurs, ne suffirait pas aux projets de Jeanne-Antoinette à qui Louis XV octroya six hectares sur le parc (2).

Le domaine est donné à vie à la marquise. Il faut peser ce privilège puisque l'histoire nous apprend la fragilité du rôle de favorite. Jeanne-Antoinette aura la rare destinée de poursuivre dans l'amitié ce que le Bien-Aimé inaugura dans l'amour. En 1751, après six années dans les faveurs du roi, elle gardera place au château, assistera au conseil, arbitrera la politique, nouera et dénouera les alliances mais n'oubliera pas la résidence d'intimité qui lui permet d'échapper quelques heures au fardeau de l'étiquette.

Sans doute était-il plus délicat de ne pas faire appel à Jacques-Ange Gabriel pour la construction de l'Ermitage ? Un autre architecte du roi, d'ailleurs attribué à la marquise, Cailleteau de Lassurance (1690-1755), construit ce "charmant bijou", comme on l'appela plus tard.

La maison mesure huit toises sur cinq, c'est-à-dire seize mètres sur dix. Elle présente cinq fenêtres côté cour. On peut supposer des portes-fenêtres sur cette façade comme sur l'autre. Voici la description donnée par le duc de Luynes le 26 novembre 1748 :

"Je vis hier une petite maison nouvellement bâtie pour madame de Pompadour ... le bâtiment a été commencé les premiers jours d'octobre et actuellement il est tout meublé. On a fait sécher les plâtres autant que possible à force de feu. Ce bâtiment est placé fort près d'ici, à cent pas à gauche du chemin qui passe à côté de l'étang où est le nouvel abreuvoir et va en dehors du petit parc pour gagner Saint Antoine et le chemin de Marly. Il est un peu au-delà du chemin qui mène au puits de l'ange et à la Celle. Il n'y a que cinq croisées de face et seulement un étage; il est composé d'un petit vestibule, à droite duquel est une antichambre qui sert de salle à manger et à gauche une cuisine. Ces trois pièces sont sur la cour. Sur le double du côté du jardin est un cabinet d'assemblée, ensuite une chambre à coucher où est une bibliothèque; une chaise percée et une garde-robe pour la femme de chambre. De la cuisine dépendent un office et une rôtisserie, un passage conduit de la cave à l'Orangerie (3)."

Cette description indique, côté cour (vers Saint Antoine), un petit vestibule encadré par une salle à manger et une cuisine. On notera la remarque : "une antichambre qui sert de

salle à manger". Dans une demeure royale, même discrète, l'antichambre semble aussi évidente que le trône dans les salons officiels, et la notification de la salle à manger semble secondaire. A nos yeux, c'est l'inverse qui se signale : le château de Versailles ne comporta jamais de salle à manger, Louis XIV ne connut jamais cette forme de luxe. D'invention anglaise, la salle à manger traversa la Manche, précisément à cette moitié du siècle quand la marquise l'inaugura dans son château de Crécy. Cette nouveauté donne à l'Ermitage la fierté d'être l'une des premières salles à manger de France, la seconde semble-t-il.

Côté jardin, la disposition actuelle trompe la rétrospective : le "cabinet d'assemblée" occupe trois fenêtres de la largeur, la chambre en occupe deux. Ce nom de chambre évoque l'usage de la pièce ; elle semble pourtant n'avoir pas servi la nuit : le lever et le coucher, même en privé, nécessitaient un personnel et un appareil importants.

La mention "un seul étage" est à comprendre : un rez-de-chaussée. Les plans successifs comme les descriptions sont clairs sur ce point.

Deux ailes apparaissent assez tôt sur les plans, elles encadrent le pavillon central avec un léger retrait. Un prolongement de l'aile Ouest (vers Trianon) est signalé pour son mauvais état et disparaît assez vite.

En revanche, orangerie, écurie, vacherie, bâtiment de service sont toujours mentionnés, ainsi qu'un autre ensemble plus au Nord comportant la maison du jardinier Crosnier, la ménagerie, la serre, la volière, le poulailler.

Le marquis d'Argenson, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères et ennemi personnel de Madame de Pompadour, exhale sa colère contre le poulailler "qui coûtera 400.000 livres et qui prouve l'incapacité de Monsieur de Tournehem dans la gestion des bâtiments" (4). Il faut espérer que le poulailler n'engloutit pas à lui seul une pareille somme mais il est vrai que toute sa vie la marquise puisa innocemment à pleines mains dans la caisse privée du roi.

Le duc de Richelieu, dans ses Mémoires, écrit :

"L'Hermitage de Madame de Pompadour, qui était un des lieux consacrés aux menus plaisirs de Louis XV, était une maison peu apparente, semblable par ses formes à une maison de fermier. Dans l'intérieur, tout était d'un goût exquis, noble, simple et d'une propreté recherchée. Tout avait l'air dans cette maison de la campagne la plus retirée". (5)

L'aménagement de la maison, de l'avis des contemporains, était d'un goût raffiné.

Les décorateurs Rousseau et Verbeckt travaillèrent dans la demeure, ce qui indique bien sa qualité artistique. Deux inventaires (1764 et 1782) énumèrent les pièces de mobilier et font sentir la finesse de goût de la favorite.

"Les bergères, fauteuils et canapés étaient recouverts de fine perse, les rideaux de toile étaient encadrés également de perse. Dans un petit salon donnant sur le jardin se trouvait une table à écrire en bois de palissandre, garnie d'un encrier, d'un poudrier et d'un porte-éponge en argent. Le salon devait être fort élégant avec ses quatre encoignures dont deux à jour en bois de palissandre et deux autres en bois violet à deux guichets fermant à clé et à dessus de marbre d'Alep. En outre, ce salon contenait une commode en bois de palissandre violet à deux petits et un grand tiroirs avec un dessus de marbre. Comme éclairage, deux bras de cheminée à deux branches ornés de bobèches de cuivre émaillé (6).

On notera la mention des deux tiroirs au niveau supérieur de la commode. C'est une nouveauté qui date de ce milieu de siècle. Jeanne-Antoinette est parfois à la dernière mode, plus habituellement c'est elle qui la lance ; les noms orientaux et exotiques révèlent les goûts importés d'Asie qui gagneront de plus en plus vers l'Est jusqu'à rejoindre la Chine.

Les inventaires signalent les peintures en dessus de porte représentant des fleurs en pots encadrées de bois sculpté, des tableaux à cadre de bois doré, nombre de glaces à trumeau. Dans l'aile Ouest, des boiseries sculptées aux angles du plafond ont échappé aux destructions ; des instruments de musique indiquent l'usage de la pièce mais peut-être remontent-ils aux occupantes postérieures, Madame Adélaïde et Madame Victoire, filles de Louis XV ?

La beauté et le charme de cet intérieur avaient séduit le roi qui y rejoignait Jeanne-Antoinette fréquemment, même avant la fin des travaux.

En effet, si la maison fut construite en deux mois, il ne fallut pas moins de deux ans pour parfaire l'ordonnance des jardins.

"Le duc de Luynes, toujours bien renseigné, note dans son journal à la date du 22 novembre 1748 :

le jardin auquel on travaille actuellement sera fort grand, d'autant plus que le Roi a permis qu'on y enfermât partie d'un quinconce que l'on voit à droite du chemin qui va traversant le parc de Marly" (7).

"Richard, le prestigieux jardinier de Trianon, aidé des sieurs de Baslieu et Crosnier" (8) met en place un grand parc. La partie Est, antérieurement attribuée à Gabriel, conserve pièce d'eau et potager, tous deux soigneusement renouvelés. A sa suite, jardin fruitier et

(vraisemblablement) jardin botanique s'étendent le long du Chemin-aux-Boeufs. Les bosquets devant la maison cèdent la place à un beau parterre à la française. Le quinconce, au prix de quelques-uns de ses beaux arbres, est aménagé en bosquets avec allées symétriques débouchant sur des parterres ou des bassins. Les architectes font état d'achats de "lilas, de seringats, des chèvrefeuilles, des acacias, des arbres de Judée et autres" (9).

Dans les comptes concernant l'Ermitage, on ne trouve trace d'aucun achat de statues; un petit amour est mentionné dans l'inventaire de 1764 (10).

Les bassins sont nombreux ; une vasque de marbre notamment se laissait admirer et évoquait l'histoire : tandis que la marquise apportait tant de soin à son "charmant bijou", le château poursuivait ses transformations. A quelle époque le château de Versailles ne connut-il pas les chantiers ? L'aile Nord avait été attribuée à Madame de Montespan et un magnifique appartement des bains occupait une partie du rez-de chaussée. Une vasque en marbre blanc à peine rosé, du prix de 150.000 livres y avait été placée en 1674. Louis XIV s'y baignait, dit-on, avec Madame de Montespan ; celle-ci la fit bientôt recouvrir d'une estrade. Ces appartements furent ensuite attribués au duc du Maine (11).

En 1750, des travaux mirent à jour cette salle d'eau et Madame de Pompadour jeta son dévolu sur la vasque. Le duc de Luynes la décrit ainsi :

"Elle est d'un marbre qu'on appelle de Rance, d'un seul morceau, fort épais ; elle a huit pans qui sont chacun de quatre pieds de long, elle a de largeur dix pieds moins deux pouces et de profondeur trois pieds trois pouces. On descend par trois marches sur une tablette qui règne tout autour et qui servait à s'asseoir pour se baigner[...]. Il y a actuellement vingt-deux hommes qui la conduisent sur des rouleaux où elle doit être placée : c'est-à-dire dans la petite maison bâtie depuis peu, entre les deux chemins de Versailles à Marly, celui du dehors et celui de dedans le Parc. On l'appelle l'Hermitage. Cette cuve doit être employée à faire un bassin" (12).

Les privilégiés qui ont la chance d'être conviés à la visite de l'Ermitage ne tarissent pas d'éloges : la marquise y reçoit ses hôtes, et notamment son hôte royal, déguisée en fermière, en laitière, en jardinière, en bergère. Elle donne à boire du lait de ses vaches ou fait admirer plantes et animaux exotiques (13).. Louis XV y convie un jour ses filles. En 1750, le duc de Croÿ, après avoir "mangé un morceau" à l'Ermitage avec le Roi et Madame de Pompadour et après avoir constaté que le souverain est au moins aussi amoureux que jamais de la favorite, dit encore : *"Nous vîmes toutes les belles fleurs, la ménagerie, les plantes rares dont une sensitive en fleurs et tout ce joli lieu qui avait tant coûté "* (14).

En août 1754, il écrit : *"Nous parcourons avec le Roi tout l'Hermitage, les serres, la ménagerie et tout ce joli endroit [...] il n'y a rien de si joli que le goût qu'elle a mis dans ce petit séjour. J'admirais surtout ses fleurs, c'étaient des jacinthes alors et, dans sa*

ménagerie, une espèce de faisan couleur de feu et jaune d'or. Je n'ai jamais vu un si bel oiseau" (15).

Ce dernier témoignage atteste que Louis XV, dont l'amour pour Jeanne-Antoinette s'était transformé en amitié à partir de 1751, continuait à fréquenter l'Ermitage.

Il faut enfin évoquer une construction bien de l'époque, ce que l'on appelait un pavillon de conversation. Non loin des écuries, volières et autres dépendances, il semble que Madame de Pompadour ait édifié un de ces lieux où les beaux esprits aimaient à venir s'entretenir des divers intérêts du temps. Les spectacles, les publications, les livres, la philosophie, la politique et tous autres sujets ont sans doute éveillé les échos de cet ermitage dans l'Ermitage. Dans ce "cabinet estant dans le jardin", l'inventaire de 1764 mentionne "un canapé de trois places et trois chaises, le tout à dossier ployant, couvert de perse fond blanc". Dans un proche bosquet trônait "un amour en plomb peint en blanc" (16).

Trois voies d'accès reliaient le château à l'Ermitage. La plus ordinaire était le Chemin-aux-Boeufs longeant la propriété à l'Est (actuelles rues du Maréchal Galliéni et de l'Ermitage), seule route carrossable que le roi et la favorite n'ont guère dû emprunter, vu le désir de retraite qu'impliquait la maison. Deux entrées permettaient l'accès, l'une pour les services près de la maison du jardinier Crosnier, l'autre avec une grille plus proche du château.

Un autre chemin, ouvert à la demande de la marquise, suivait l'allée de Trianon et se prolongeait jusqu'à une entrée située quelque peu au-delà de la maison. Un sentier longeant le Trianon-Palace en serait un vestige.

Mais il semble que Madame de Pompadour, le roi peut-être, aient privilégié la voie plus courte et plus discrète qui s'amorçait dans l'axe Sud-Nord du bassin de Neptune et se glissait entre les propriétés de Madame de Brancas et de Madame de Châteaurenault, deux fidèles de la marquise. Le chemin débouchait au bout du parterre à la française, en face de la maison. On en découvre quelques traces derrière les immeubles de la rue Galliéni. Madame de Pompadour faisait le trajet à pied ou bien utilisait une "vinaigrette", sorte de chaise à deux roues tractée par un laquais. Le nom de vinaigrette laisse entendre qu'on y était quelque peu secoué.

Le Pavillon Français, proche du Petit Trianon, construit par Jeanne-Antoinette et de deux ans postérieur à l'Ermitage (1750), peut donner une certaine idée de ce que fut l'Ermitage, car sa décoration intérieure est encore intacte ; un équipement de ferme en miniature montre là aussi que les charmes bucoliques préparaient déjà leurs séductions pour Marie-Antoinette;

Pour terminer cette évocation du premier Ermitage, nous citerons l'heureuse bénéficiaire elle-même de ce "charmant bijou" : "certain Hermitage près de la grille du Dragon à Versailles, où je passe la moitié de ma vie. J'y suis seule ou avec le Roi et peu de monde, aussi j'y suis heureuse" (17). La marquise s'éprit si fortement de son Ermitage et des joies intenses qu'il lui apportait qu'elle en voulut deux autres : l'un à Compiègne et l'autre à Fontainebleau.

En marge du château et si proche de lui, l'Ermitage ne peut oublier celle qui le fit naître et lui donna son nom. Cette femme "que tout homme aurait voulu avoir pour maîtresse", "qui effaçait ce qu'il y avait de plus joli" (18), a laissé sa trace dans l'histoire. Pour celui qui, du parc, regarde le château royal, il est bon de situer, à main gauche, un lieu surgi pour l'éphémère et qui pourtant s'est fait durable.

Chapitre 2

L'ERMITAGE EN JACHERE ?

L'oubli

1764 - 1781

Madame de Pompadour meurt à quarante-trois ans, le 1^{er} mai 1764. L'Ermitage lui avait été donné "à vie", c'est dire que, du jour de sa mort, le roi en disposait. Par fidélité au souvenir de Jeanne-Antoinette, Louis XV offrit aussitôt le domaine au marquis de Marigny, frère de Jeanne-Antoinette, directeur général des bâtiments du Roi.

Abel-François Poisson était né en 1725, de quatre années plus jeune que sa soeur. Madame de Pompadour fut toujours fidèle à sa famille ; son frère, notamment, lui devra formation, carrière, avancement et fortune. En vain essaya-t-elle, par surcroît, de le marier richement et noblement ... Abel Poisson se montra toujours hostile au mariage.

Plutôt qu'Abel Poisson, il préférait se faire appeler du nom de l'une de ses terres et les mauvaises langues transformaient ce Monsieur de Vandières en Monsieur d'Avant-hier (19); allusion à la rapide ascension sociale de la famille.

C'était un garçon "laborieux mais susceptible, versatile, brusque et inutilement tracassier" (20). Madame de Pompadour avait hissé l'oncle Le Normant de Tournehem à la surintendance des Bâtiments (où il ne fut pas si maladroit que l'en accuse d'Argenson), Vandières était officiellement son dauphin.

Madame de Pompadour remit en honneur pour lui le voyage initiatique des artistes, le séjour en Italie. En compagnie de quelques jeunes gens, dont l'architecte Soufflot, Vandières parcourut l'Italie de 1749 à 1751. La marquise avait préparé avec soin chacune des étapes et suivait régulièrement les pèlerins de l'art dans leur pérégrination assez fantaisiste. Le petit groupe semble avoir bien profité des splendeurs de la péninsule, sans oublier d'y cueillir quelques frasques. La soeur aînée regardait avec indulgence les écarts de son frère. Le résultat global montre qu'elle n'avait pas eu tort de l'entraîner vers ce périple de la beauté.

Au retour de Vandières, M. Le Normant de Tournehem mourut et son neveu prenait, à vingt-six ans, la charge ministérielle des Bâtiments du Roi. Il connut quelques difficultés relationnelles avec des artistes chevronnés comme Jacques-Ange Gabriel, alors âgé de cinquante-trois ans, et avec quelques habitués des hautes charges dont les quartiers de noblesse le heurtaient autant qu'il les heurtait..

Il faut cependant reconnaître au jeune ministre qu'une difficile période d'adaptation fut suivie de réalisations et d'organisations très estimables.

A la mort de son père, Vandières hérita de la terre de Marigny qui fut érigée en marquisat en 1754.

C'est donc au marquis de Marigny que fut donné l'Ermitage en 1764, donation à vie et "à condition qu'il occuperait la propriété en personne et ne la céderait à aucun autre" (21).

Est-ce un trait de la versatilité du marquis ? Est-ce une peur d'évoquer sa soeur de trop près ? Est-ce quelque autre raison ignorée ? Malgré l'injonction faite et renouvelée par le roi, Marigny ne réside pas et demande en 1766 un nouveau brevet qui concède au duc de la Vrillière, en alternance avec le marquis, l'usage de l'Ermitage.

1776 : Louis XVI souhaite le retour du domaine aux Bâtiments Royaux. Marigny se défend et Louis XVI consent à confirmer dans leurs droits la Vrillière et Marigny.

Le duc meurt en 1777. Marigny va-t-il enfin se soumettre à la clause d'habitation ? Non. Il cède l'Ermitage à l'héritière du duc, la comtesse de Maurepas (22).

Son mari avait été deux fois ministre de Louis XV. Louis XVI l'avait rappelé au ministère de la Guerre malgré son âge avancé. Il logeait au château (23), il y mourut. On trouve dans les Mémoires de Bachaumont l'épisode suivant à la date du 22 novembre 1781:

"Monsieur le comte de Maurepas est mort hier au soir sur les onze heures. Comme M. le comte de Maurepas était logé au château d'où l'on expulse les morts dès le premier instant, Madame de Maurepas avait prévenu le Roi et demandé un délai de six heures qui lui avait été accordé. En même temps, ne pouvant se dissimuler la fin prochaine de son mari, elle avait donné l'ordre qu'on fît à l'Ermitage un appartement bien chaud et un lit tout prêt à être bassiné et à recevoir le cadavre lorsqu'il arriverait. En effet il a été transporté dans sa robe de chambre et sa chaise à porteurs et, tout le cérémonial rempli, la comtesse est partie vers les onze heures du matin pour Paris" (24).

Le marquis de Marigny meurt peu de temps après, l'Ermitage revient alors aux Bâtiments Royaux.

Chapitre 3

L'ERMITAGE DE MESDAMES

La revanche

1781 - 1789

La tourmente

1789 - 1835

Louis XV et Marie Leczinska avaient eu dix enfants : deux garçons et huit filles. Sur les deux garçons, espoir du trône, l'un d'eux, le duc d'Aquitaine, mourut prématurément ; l'autre, le duc de Bourgogne ne régna jamais car il mourut en 1765, neuf ans avant son père.

Sur les huit filles, trois : Thérèse, Félicité et une première Louise, moururent en bas âge. Les autres se prénommaient Elisabeth, Henriette, Adélaïde, Victoire, Sophie et Louise.

Cette famille nombreuse bouscule les habitudes du château, ou bien craignit-on, pour ces enfants, l'exemple des moeurs de la cour ? Le vieux Fleury, ancien précepteur du roi devenu ministre, conseille à Louis XV d'envoyer ses filles à l'abbaye de Fontevault. L'abbesse, Madame de Montmorin, à qui incombait la charge de leur éducation, était de santé fragile et confiait ses fonctions à des sous-gouvernantes. Les jeunes princesses n'étaient guère préparées aux intrigues de cour. On les appelait Madame Première, Madame Deuxième ... et - raffinement pénible - à la mort de Thérèse et Félicité, les enfants montaient d'un, de deux degrés. Madame Louise était appelée Madame Dernière.

Louis XV maria Elisabeth, l'aînée de deux jumelles, à l'Infant don Philippe d'Espagne, bientôt duc de Parme, Plaisance et Guastalla. L'autre jumelle, Henriette, vécut un roman douloureux avec le duc de Chartres ; atteinte de tuberculose, elle mourut en 1752, à vingt-quatre ans. Louis XV fut profondément bouleversé ; c'était sa fille préférée dans un ensemble très aimé. Cependant, il persista à refuser tout mariage pour ses filles, hormis

l'aînée, ne trouvant aucun prince digne d'épouser une fille de France. Madame Louise - Madame Dernière - entra au Carmel de Saint Denis en 1770.

Ce célibat forcé, la contrainte qui divisait la cour en deux partis, celui du roi, celui de la reine, furent pénibles à vivre pour les filles de Louis XV. Dans cette opposition, elles étaient en elles-mêmes douloureusement déchirées. L'attention aimante de leur père les attachait à lui, la religion de leur mère, de leur enfance, de leur pays, les portait à suivre le parti de Marie Leczinska. Madame de Pompadour, quelque peu jalouse de leur intimité avec le roi, s'efforçait de limiter leur présence ; d'autre part des goûts communs : la musique, la chasse au daim, les unissaient.

Cette cour superficielle et divisée les enfermait dans un univers plus clos que l'abbaye de leur enfance.

Lorsqu'arriva à la cour une jeune dauphine de quatorze ans nantie d'un lourd fiancé timide et maladroit, le futur Louis XVI, Mesdames, heureuses de se donner enfin un rôle, essayèrent de s'imposer au jeune couple et de s'annexer Marie-Antoinette. Sagement, la jeune archiduchesse, à qui sa mère avait fait la leçon, commença par la docilité. Assez vite elle comprit qu'un joug de plus était de trop, alors qu'il lui fallait déjà subir les contraintes minutieuses de son mentor, la duchesse de Noailles : "Madame Etiquette".

A la mort de Louis XV, en 1774, le couple royal, bien que peu rodé à ses nouvelles fonctions, s'émançipe encore davantage, au grand dam des trois "vieilles filles" de la cour. La mode se lançait des pied-à-terre en dehors du château. Louis XVI chercha dans Versailles un lieu pour dilater et écarter ses tantes. La mort du comte de Maurepas, restituant l'Ermitage aux Bâtiments Royaux, fut l'heureuse occasion de faire plaisir aux tantes et de libérer la cour.

Mesdames reçurent ce cadeau avec une joie d'adolescentes. Cependant, elles ne restaient que deux à pouvoir en profiter, Sophie mourut en 1782.

Madame Adélaïde et Madame Victoire n'étaient plus les ravissantes jeunes filles dont les portraits peints par Nattier avaient été offerts par Louis XV à Marie Leczinska et que l'on peut voir encore au château. L'aînée avait cinquante ans, sa soeur quarante-neuf. Elles s'étaient épaissies ; leur existence en second rang les avaient rendues quelque peu capricieuses et revêches. Entre elles deux pourtant elles divergeaient fortement : Madame Adélaïde était impérieuse et fantasque, Madame Victoire, malgré son nom, était douce et cependant bien indépendante.

On savait que, le jour du départ des petites princesses pour Fontevault, Adélaïde s'était plantée devant son père venu pour embrasser ses filles dans le carrosse, et avait

interpellé Louis XV : "Papa Roi" (c'était l'appellation officielle des enfants royaux à leur père), lui déclarant qu'il n'était pas question pour elle de quitter Versailles. Louis XV céda. Adélaïde n'alla jamais à Fontevault.

L'histoire hésite à attribuer à Adélaïde la frondeuse ou au dauphin le vertueux le mot d'accueil à Madame de Pompadour en tant que maîtresse attitrée de leur père : "Bonjour, maman putain". Ce n'est pas Adélaïde mais son frère qui tira la langue à la jeune femme et fut contraint de lui faire des excuses.

Les longs refoulements de la vie au château semblent vraiment exploser à l'Ermitage : il faut enfin devenir soi-même, il faut renier tout souvenir de la favorite. La mode est anglophile : profitons-en. Le jardin sera non seulement anglais mais anglo-chinois. Le parterre à la française est défoncé, remplacé par une prairie que traverse une rivière : Mesdames s'y promènent en bateau. Une grande salle verte plantée de pins, de cèdres et de cyprès se fait accueillante pour les heures de repos. Quelques petites constructions : une chaumière, un pont chinois, des cascades, un ermitage agrémentent le jardin. L'ermitage était une trouvaille de Mesdames : puisque le nom d'Ermitage a été donné au domaine, il lui faut un ermite ; puisqu'il faut un ermite, il faut un ermitage. Non seulement une demeure est construite pour l'ermite virtuel mais une cloche permet à l'ermite d'avertir si son jeûne devient trop pénible. Quand Mesdames recevaient, un domestique accueillait les visiteurs à cette entrée et offrait des rafraîchissements.

Les constructions ont disparu ; la cloche est encore visible à l'endroit qui fut une entrée du domaine. Un petit temple, toujours présent, se situe au départ de l'actuelle rue de l'Ermitage. Il a été classé par le service des Monuments Historiques en 1922. Il est appelé par tradition orale temple de Delphes, détermination justifiée par l'aspect extérieur de la construction et la décoration intérieure ayant trait aux fables d'Esopé.

Sa forme rappelle celle d'une croix à courtes branches à laquelle s'ajoute, sur la face postérieure, une partie cylindrique. Il est orné d'un fronton et de deux pilastres cannelés d'ordre corinthien ; la porte est encadrée par deux colonnes ; au-dessus se trouve une frise sculptée, faite de fins rinceaux exécutés avec souplesse.

L'intérieur du petit temple est circulaire, ses murs sont nus jusqu'à la hauteur de la corniche. Sa coupole est peinte dans le goût de celle que Lagrénée a exécutée au Belvédère du Petit Trianon, ciel d'un bleu pâle où passent quelques légers nuages et où vole ça et là un minuscule oiseau (cette peinture est très abîmée par l'humidité). Soulignant la coupole, une frise la ceinture. Cette frise est mi en sculpture mi en trompe l'oeil. Dans des petits rectangles sont inscrites des fables d'Esopé. Les animaux se détachent en blanc et en relief sur un fond bleu pâle. Entre les rectangles, des cygnes, dont la disposition forme une

arabesque heureuse, et des vases à l'antique; exécutés en grisaille et en trompe l'oeil, relient entre eux les épisodes des fables d'Esopé.

Nous pensons pouvoir attribuer l'architecture du petit temple à Deschamps ...

Mesdames, pour la réalisation de leur jardin anglais, paraissent avoir imité volontiers Marie-Antoinette à Trianon et fait appel aux "mêmes artistes"(25).

D'autres transformations sont à mettre au compte de Mesdames ; elles n'étaient plus les filles du roi mais les tantes du roi, et le statut n'est pas le même. On voit pourtant qu'elles obtiennent, peut-être vigoureusement, sûrement avec célérité, l'octroi de plusieurs bandes de terrain agrandissant le domaine, la réfection d'un ponceau, de murs, de chemin. La vasque liée à la mémoire de la Pompadour, à la mémoire de la Montespan, va être transportée du jardin anglais - partie Sud - à la partie Nord du jardin. L'accès par la voie longeant le mur Ouest, du côté de Trianon, est jugée trop éloignée et Mesdames dégagent une ouverture face au côté Ouest de la maison. Une grille est posée, que l'on peut toujours voir à l'Ermitage. Elle était appelée grille du Roi car Louis XVI, au retour de la chasse, n'hésitait pas à passer par cette grille pour venir saluer ses tantes.

Ne fallait-il pas, en raison de ce nouvel accès, veiller à la sécurité ? entourer l'Ermitage d'arbres touffus ? Ce n'est point le projet de Mesdames. Adélaïde et Victoire abattent une partie du mur Ouest et font creuser de larges fossés, appelés en style versaillais des ha ha.(26) Sécurité ? peut-être. Ampleur de l'horizon ? certainement. Car les ha ha laissent passage à la vue jusqu'à la route du château à Trianon et St Antoine, et il est très intéressant de surveiller les allées et venues des habitués et des visiteurs de la nièce-reine.

Sur l'aménagement intérieur, nous n'avons aucun document. On peut supposer que le changement fut aussi radical que celui des jardins.

En 1789, c'est à Versailles que commence une révolution. C'est à Paris qu'elle devient Révolution. Mesdames se réfugient à Meudon et à Bellevue. L'Ermitage est à l'abandon.

En 1791, Mesdames émigrent. Les Etats Pontificaux leur paraissent un refuge mais Bonaparte envahit l'Italie. De ville en ville et depuis la pauvreté jusqu'à la misère, elles arrivent à Trieste où elles mourront : Victoire, à leur arrivée en 1799, Adélaïde en 1800.

En 1817, Louis XVIII fait rapatrier leurs corps et leur donne une sépulture à Saint-Denis.

Il y avait à l'Ermitage un cabinet d'histoire naturelle. De quel propriétaire datait-il ? Les inventaires ne le signalent pas. En 1792, Mesdames font don de ce meuble par lettre, au citoyen Gauthier, habitant à Versailles. Il n'est pas impossible que ce don ait été fait juste

avant le départ des princesses car les scellés n'ont pas été apposés sur ce cabinet d'histoire naturelle.

Le citoyen Gauthier, craignant sans doute quelques représailles s'il vient le chercher de lui-même, demande, puis redemande l'autorisation de venir prendre ce meuble. Le "Directeur de la Régie Nationale de Seine-et-Oise" répond à cette requête par une triple mise en accusation :

- la donation faite par les tantes de Louis le dernier est nulle (*sic*) et de nul effet.
- cette donation révèle des intelligences coupables avec ces émigrés (*sic*).
- cette donation est la récompense de services criminels dirigés contre les intérêts de l'Etat.

Le citoyen Gauthier fut dénoncé au Comité de Salut Public. Il ne faisait pas bon avoir correspondance avec "les tantes de feu Capet" (27).

Le 27 septembre 1793, l'Ermitage, devenu bien national, est mis en adjudication. La mise à prix est de cent quinze mille soixante livres. Le citoyen François Rivet l'obtient pour deux cent soixante mille livres en assignats. A l'instar de Trianon qui avait été transformé en lieu de fêtes publiques, l'Ermitage, mis en location, est destiné à des réjouissances populaires mais le projet échoue en 1799. La propriété est revendue à Georges Dentzel. Cet ex-pasteur luthérien né à Durkheim (Palatinat) a fait la guerre de l'Indépendance Américaine, étant alors aumônier protestant. A son retour, Louis XVI lui accorde la nationalité française ainsi qu'à tous les étrangers qui ont combattu aux côtés de La Fayette. Patriote convaincu, il s'enrôle dans l'armée révolutionnaire, siège à la Convention en compagnie de son ami Nicolas Haussmann, grand-père du futur préfet de la Seine. Tous deux sont issus de cette bourgeoisie avisée qui a su faire de la Révolution un tremplin social et financier. A l'heure dite, tous deux deviennent bonapartistes. Leur fidèle amitié les conduit à unir leurs familles : en 1806, Nicolas-Valentin Haussmann, dix-neuf ans, épouse Caroline Dentzel, dix-sept-ans. La cérémonie se passe chez Georges Dentzel, devenu général et baron, "dans un petit temple grec décorant le fond du parc de la propriété de l'Hermitage (*sic*), ancien domaine de la marquise de Pompadour"(28). Le mariage de ces deux luthériens est célébré, bien évidemment, selon le rite de leur confession.

Louis XVIII, à la Restauration, souhaitera rattacher l'Ermitage au domaine de la couronne. Les pourparlers n'aboutiront pas. En 1825, un nouveau propriétaire, Charles Deladrelle, y établit une fabrique de toiles peintes.

S'il semble déjà que l'Ermitage ne fut pas toujours soigné au long de ces divers changements, il est en revanche bien clair que la période Deladrelle fut éminemment regrettable pour le "charmant bijou". Des tuyaux d'eau parcouraient la maison ; le fourrage

pour les chevaux qui livraient les toiles peintes était engrangé dans le salon, les jardins étaient à l'abandon. Le joli Ermitage n'était plus qu'un souvenir.

En 1825, Monsieur Deladrelle meurt. Ses filles mettent le domaine en vente. Un voyageur qui traverse Versailles voit le panneau de vente. Bouleversé, il achète l'Ermitage. Cet acheteur se nommait Jean-René-Pierre de Semallé.

Chapitre 4

L'ERMITAGE PLUS ROYALISTE QUE LE CHATEAU

La fidélité

1835 - 1895

La famille de Semallé est originaire du Maine où elle possède le château de la Gastine; les terres et le château de Semallé (29) se situent à peu de distance en Basse-Normandie.

Jean-René-Pierre était né en 1772. Ses nobles origines (30) lui permettent d'entrer au service du Roi comme page de la Grande Ecurie ; il avait alors quatorze ans. La Petite Ecurie assurait le service quotidien au château. A la Grande Ecurie revenaient les services d'apparat, notamment les grandes chasses - si bien que les pages pouvaient donner de leur temps à d'autres fonctions. Le jeune Jean-René était affecté au service de Mesdames. Il connaissait bien l'Ermitage.

Les 5 et 6 octobre 1789, quand le roi dut revenir à Paris, Jean-René de Semallé était dans le carrosse qui suivait la voiture de la famille royale. Il vit les têtes au bout des piques et entendit les huées de la population.

Aux Tuileries, il était au service de Madame Elisabeth, jeune soeur de Louis XVI, âgée de vingt-cinq ans. Lorsqu'il eut atteint ses dix-huit ans, Jean-René-Pierre dut quitter le service des pages.

Chargé d'une mission secrète par Madame Elisabeth en vue d'un projet d'évasion, il passera par Bruxelles avant de rejoindre l'armée des émigrés à Coblenz. Entré comme "cheval-léger" dans le corps des six mille cavaliers français sous les ordres de Monsieur, futur Louis XVIII et du comte d'Artois, futur Charles X, Jean-René de Semallé participe à l'ambiguïté de l'invasion de la France à la suite des Prussiens contre les "soldats de l'an II". Défaite, désarmement, dispersion, incompréhension, rien n'ébranlera la fidélité du jeune homme envers la monarchie. L'Allemagne, la Belgique, la Hollande le verront toujours en service, toujours en danger, toujours en liaison avec une aristocratie aussi

fidèle que déconcertée. Est-il plus dur d'inventer une nouvelle image de la France ou de chercher à tout prix à en reconstruire l'ancienne image ?

En 1810, Jean-René-Pierre de Semallé se retrouve, à trente-huit ans, célibataire, réformé en raison des maladies contractées au cours de sa vie aventureuse et le coeur toujours donné au service de la royauté. Sa famille lui rappelle qu'un nom connu depuis le XI^e siècle ne doit pas s'éteindre. Monsieur de Semallé déclare alors n'avoir pas trouvé en France une jeune fille assez royaliste pour l'épouser. Sans nul doute les ancêtres Semallé se mirent en quête et leur descendant rencontra Zoé de Thomassin de Bienville.

Elle répondait, depuis les circonstances mêmes de sa naissance, à la demande de Monsieur de Semallé;

La prise de la Bastille le 14 juillet 1789 avait eu un retentissement dans toute la France. Madame de Bienville venait d'accoucher dans son château de Nully en Champagne lorsque des émeutiers envahirent la demeure. On descendit la jeune femme à la cave et c'est dans cette atmosphère troublée que Zoé prit contact avec la vie. L'année suivante naquit une seconde fille, Henriette. Monsieur et Madame de Bienville se fixèrent alors à Saint-Dizier.

Très vite Monsieur de Bienville fut arrêté. Zoé n'oublia jamais les visites à son père incarcéré. Bientôt Madame de Bienville disparut à son tour. La petite fille réclamait sans cesse sa mère. "Elle est en voyage", lui disait-on. Un jour, elle surprit cette phrase : "Ses parents ont été guillotnés". Mot inconnu pour l'enfant qui le répéta jour après jour jusqu'à ce qu'elle osât interroger une jeune fille, plus accessible que son entourage. C'est ainsi qu'elle apprit la vérité.

L'un des chefs d'accusation porté contre Madame de Bienville avait été : "Cette femme n'a pas donné de garçons à la République".

Les épreuves ne manquaient pas à la petite fille. En pleine nuit on était venu prendre la maison de Saint Dizier dont tout le mobilier ainsi que les murs avaient été vendus comme bien national.

Elevée alors chez ses grands-parents maternels, Zoé accompagnait sa tante à la prison où étaient détenus plusieurs membres de sa famille. Dès l'arrivée, l'enfant était embrassée, on lui enlevait son chapeau et l'on admirait ses belles boucles. Stratagème : dans les beaux cheveux blonds étaient cachés les messages destinés aux prisonniers. Zoé, amusée, dit un jour à sa tante : "Oh ! Je vais montrer aussi au monsieur que mes boucles sont belles". Le monsieur était le geôlier. La tante, fort effrayée, expliqua à l'enfant la situation tragique et Zoé continua en toute connaissance son rôle de messagère. C'est dire le dur contexte qui marqua son enfance.

A vingt-et-un ans, Zoé épousa Jean-René-Pierre de Semallé, de dix-sept- ans son aîné. Sur le plan politique, certainement le plus important pour l'un et pour l'autre, l'entente était complète. Sur les autres plans, les deux protagonistes se sont peu exprimés, si ce n'est par quelques traits d'originalité dont Madame de Semallé fut toujours coutumière. Pendant ses fiançailles, une de ses amies vint la féliciter : "Ma chère Zoé, que je suis heureuse pour vous ! Comment s'appelle votre fiancé"? Zoé cherche le nom, ne le trouve pas et, soudain, heureuse d'inventer une solution pour suppléer à sa mémoire, saisit un carnet dans sa poche et annonce : "Il s'appelle Monsieur de Semallé". Plus tard elle dira : "Il n'y a que six sacrements car le Mariage et la Pénitence n'en font qu'un" (31).

En 1814, Monsieur et Madame de Semallé habitaient à Paris. Monsieur de Semallé avait clandestinement rencontré Monsieur, le futur Charles X, et obtenu de lui un titre de recommandation. La conjoncture était d'une extrême gravité : la France était envahie par les Alliés, Napoléon n'avait plus d'armée, Louis XVIII, en Angleterre, intriguait pour le trône. Monsieur, le comte d'Artois, était à Vesoul tandis que ses deux fils se préparaient à soulever la France, l'un par le Nord, l'autre par le Sud.

Monsieur de Semallé, pendant un mois, se dépensa sans compter en secret pour préparer l'entrée du comte d'Artois dans la capitale. Madame de Semallé, de son côté, le secondait de toute sa ferveur. La population, qui savait l'ennemi à sa porte, ne comprenait rien à cette situation étrangement emmêlée : l'ennemi allait envahir Paris, Napoléon n'était plus là, le prétendant au trône ne se montrait pas, le tsar Alexandre 1^{er} et le prince polonais Volkonski allaient entrer victorieusement dans une capitale vaincue et hostile.

Le 30 mars, les Alliés bombardaient Paris. Les boulets tombaient sur la population civile comme sur l'armée. En cours d'après-midi, la France capitulait non point au nom de l'empereur mais au nom d'une situation désespérée.

Monsieur de Semallé ne se relâcha pas de la soirée et de la nuit pour organiser "un mouvement général et spontané" - c'était la demande des Alliés -. Des tracts couvrent la ville proclamant le retour de la royauté. Que penser ? Que croire ? Qui acclamer ? Pourquoi ? Dans ces rues où agonisaient encore soldats et civils, ces préparatifs de fête ? Pourquoi ?

De son côté, Madame de Semallé arborait un drapeau blanc et parcourait les rues en distribuant de l'argent à qui voulait bien crier "Vive le roi" !

Au cours de cette journée du 31 mars, les troupes alliées entraient victorieusement dans Paris : branche d'olivier sur le casque, brassard blanc au bras, les souverains au milieu de leur état-major, précédant leur garde. Aux airs nationaux des armées ennemies succédait le "Vive Henri IV".

Voici les mots de Madame de Semallé :

"Arrivés sur la place de la Madeleine, ils (les Alliés) firent halte. Tant de monde était à mes fenêtres, tant de drapeaux y flottaient, tant de cris en portaient, que tous les regards s'y portèrent. Ivre d'espérance, agenouillée sur mon balcon, à l'ombre d'un grand drapeau blanc, je criai d'une voix forte et assurée : "Vive Alexandre s'il nous rend nos Bourbons" ! L'empereur de Russie, étonné et attendri, me salua et dit avec vivacité : "Oui madame, vous les reverrez. Vive votre Roi Louis XVIII et les jeunes femmes de Paris" ! Un grand silence s'était fait pendant ce dialogue. Il fut suivi des plus chaudes acclamations" (32).

Cette fidélité indéfectible fut soumise à de dures épreuves : l'entourage de Louis XVIII et notamment la présence de Talleyrand, les Cent Jours où Monsieur de Semallé suivit la cour en Belgique, Waterloo visité le lendemain de la bataille par Jean-René, la Restauration avec la disgrâce venue du ministre Decazes. Fidèles entre les fidèles, les Semallé se retirèrent au château de la Gastine. Devenu comte pour tout bagage, ce farouche légitimiste, comme on peut s'en douter, ne se rallia jamais à Louis-Philippe.

Les *Souvenirs du comte de Semallé* se terminent par une profession de respect et de reconnaissance inconfusable. Sa femme, malgré les hauts faits de son royalisme, reprit pour leur compte le mot douloureux : "l'ingratitude légendaire des Bourbons" et y ajouta :

"Quand le roi (Louis XVIII) reçut les députations des provinces, celle du Maine demanda à avoir à sa tête Monsieur de Semallé, qui refusa et passa le dernier. En entendant son nom, le Roi dit très haut : "Je suis charmé de vous voir, Monsieur de Semallé ; je sais les éminents services que vous m'avez rendus, ils sont gravés dans mon coeur et rien ne pourra les en effacer." Monsieur de Semallé fut heureux d'entendre ces paroles. Il a bien fait de les garder dans son souvenir car jamais il n'a reçu d'autre récompense."(33).

Ce portrait du ménage de Semallé, tout orienté vers une mission d'honneur et de respect, s'harmonise avec l'épisode par lequel l'Ermitage entre dans la vie de cette famille.

En 1835, Monsieur de Semallé qui continuait à servir les princes même défunts, même sous le règne d'un Orléans, traversait Paris et Versailles. C'était l'époque où les filles de Monsieur Deladrelle mettaient l'Ermitage en vente. L'Ermitage ? En vente ? La demeure de Mesdames ? Un bien de la couronne ? Monsieur de Semallé achète aussitôt le domaine(34), puis l'offre à celui qu'il avait pourtant quelque peine à appeler le roi. Mais le trésor était trop appauvri pour envisager de reconstituer et entretenir le patrimoine royal; Monsieur de Semallé se dit alors : "Si le Roi n'en veut pas, Dieu en voudra peut-être". Il alla proposer l'Ermitage à l'évêque de Versailles, en vue d'y établir une communauté religieuse. Il ajoutait toutefois pour clause l'assentiment de sa femme.

Puis il continua son voyage de fidélité (jamais il ne consentit à travailler afin de ne point contribuer à servir la monarchie orléaniste, la république, l'empire). L'évêque, pressé d'avoir une réponse, envoya un message à Madame de Semallé afin de connaître sa décision au sujet de l'Ermitage. "L'Ermitage, qu'est-ce que cela ?" sursauta Zoé de Semallé. Et avec son impétuosité coutumière, elle courut à Versailles, admira l'Ermitage et déclara : "J'y reste".

Comment le ménage assumait-il cet héritage sans testament ? Avec fidélité, bien évidemment. Avec opiniâtreté, avec originalité.

L'installation définitive eut lieu en 1844 (35).

Le pavillon de Mesdames, le bien le plus précieux du domaine, fut l'objet de discussions impérieuses. Contre tous autres souvenirs, tous autres témoignages, contre tout document, Monsieur de Semallé soutint que le "charmant bijou" comportait un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Il construisit l'étage. La demeure était reconstituée mais jamais elle ne fut souillée par quelque hôte que ce fût, le lieu sacré devait recevoir des hommages et non des habitants.

Où loger alors le comte, la comtesse et leurs trois enfants ? Le comte retrouva avec émotion la maison des pages, autrefois logement du personnel de Madame de Pompadour. Il agrandit la maison, occupa une chambre avec balcon donnant sur la rue (36) ; c'est là qu'il dicta ses souvenirs à son fils. Madame de Semallé choisit la vaste pièce du rez-de-chaussée vitrée, sur le jardin à l'ouest. Les trois enfants et le personnel se répartirent dans les diverses pièces. L'Orangerie, dotée d'une jolie ligne XVIII^{ème}, reçut l'adjonction de deux ailes sans style et le bâtiment devint lieu de réception de la comtesse. C'est Madame de Semallé qui fit établir la grille du 23, longtemps n° 1 bis de la rue de l'Ermitage.

Monsieur et Madame de Semallé transformèrent le petit temple en chapelle et y firent célébrer une messe chaque année, le 21 janvier, en souvenir de la mort de Louis XVI.

Zoé, en souveraine, obtint de faire appeler rue de l'Ermitage la rue dite "de la Porcherie Saint Antoine" (37). Trois fois par semaine elle allait à la messe de sept heures en calèche à la paroisse Notre-Dame et y communiait (38), habitude rare à l'époque. Les autres jours elle allait à la messe à onze heures.

Ses deux femmes de chambre, Annette et Justine, ne pouvaient suivre le rythme de Madame de Semallé aussi surnommait-elle celle du lever "Belle de jour" et celle du coucher "Belle de nuit".

Trois chiens étaient les familiers de Zoé de Semallé. Ils prenaient leur repas à sa table, assis sur des chaises devant une assiette. Ils avaient aussi leur siège au salon. Elle avait également une volière et le jardinier cultivait des salades pour nourrir les oiseaux.

Elle était vive, accueillante, pleine d'esprit et recevait à merveille dans son salon toujours rempli. En effet, elle pouvait réunir à la fois le quartier Saint Louis aristocratique, démembré, ruiné par la Révolution, et le quartier Notre-Dame considéré comme "arrivé" et enrichi par la Révolution. C'était peut-être le seul salon de Versailles à tenir cette gageure.

Dans le parc, bien entretenu quoique sans les raffinements du précédent siècle, on voyait encore une "niche en rocailles et coquilles de nacre à l'intérieur de laquelle (était) une statue de pierre représentant l'Amour surmontant un dauphin avec roseaux et flots imités en plomb et jetant les eaux de la gueule du dauphin dans une coquille de marbre, se renversant dans une vasque ovale placée en dessous" (39).

Pour unir les deux corps de logis qu'habitait la famille, Madame de Sémallé fit construire une passerelle à hauteur du premier étage. Son mari, fort opposé à ce projet, déclara qu'il ne l'emprunterait jamais. Il tint parole. A sa mort, une légende courut Versailles : Madame de Semallé aurait fait prendre ce passage au cercueil de son mari. Mais la comtesse respecta le défunt et lui fit prendre l'escalier habituel. Les enfants surent gré à leur mère de cette attention posthume.

Monsieur de Semallé mourut comme il avait vécu, en fidélité à son roi. Le 21 janvier 1863, par une rude température hivernale, il tint à aller comme chaque année à la messe célébrée dans le petit temple pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Il y contracta un refroidissement qui eut raison, huit jours plus tard, de ses quatre-vingt onze ans, le 28 janvier.

Après sa mort, Madame de Semallé garda la tradition de la messe annuelle, mais l'évêque de Versailles la pria de supprimer ce culte royaliste. Pour faire peur à Zoé de Sémallé, il fallait plus qu'un évêque, aussi, le matin du 21 janvier, un grand vicaire se présenta à l'Ermitage pour vérifier - ou obtenir - cet acte de soumission. Avertie de son entrée au salon, Madame de Semallé passa rapidement devant la porte, y donna un tour de clé et se rendit au petit temple. A son retour, elle délivra le prisonnier et le reçut à grand sourire !

L'histoire ne dit pas ce qui advint l'année suivante ; le petit temple, cependant, fut transformé en billard.

Madame de Semallé eut la délicatesse de mourir le 28 janvier, c'est-à-dire le même jour que son mari, dix années après lui. Le fils aîné, Roger, hérita du château de la Gastine et du titre de comte. Le second fils, René, reçut l'Ermitage. Il s'y installa (1854) avec sa première femme, Delphine d'Hauterive, dont il eut deux fils, morts en bas âge. Devenu veuf, il épousa (1858) Gabrielle de Vichy qui lui donna trois filles et un fils. La première fille, Renée, deviendra Auxiliatrice en 1881 ; la dernière, Charlotte, sera également Auxiliatrice. La troisième fille, Béatrice, épousa Raymond de Vinols en 1888, et mourut

laissant une fille, Gabrielle, qui mourra plus jeune encore. Xavier, seul fils, atteint de tuberculose, ne se mariera pas.

A l'occasion de ce second mariage, la cour intérieure de la maison des pages sera couverte (40) et - mutation considérable mais non irrévérencieuse - le pavillon de la marquise de Pompadour, le pavillon de Mesdames, deviendra résidence d'habitation. On y voit encore le chiffre S.V : Semallé Vichy;

René de Semallé mourra en 1894, sa femme, Gabrielle, lui survivra jusqu'en 1926. Madame de Semallé et ses enfants : deux Auxiliatrices, Monsieur de Vinols - son gendre - un fils malade (41) proposèrent l'Ermitage aux Auxiliatrices. La transaction se fait en 1895 par les soins de la Révérende Mère Marie de la Miséricorde, supérieure générale, et de la Mère Saint Ignace (Emma Smet, soeur de la fondatrice, économe générale 1889-1901). Un nouveau tournant s'opère dans l'histoire du domaine.

Chapitre 5

L'ERMITAGE EN VIE RELIGIEUSE

Pour un autre Royaume

1895 - 1999

1) L'ardeur des premiers pas

1895 - 1914

Le 23 avril 1895 arrivait à l'Ermitage un groupe de onze Auxiliatrices (42). Cette petite Communauté avait un caractère bien déterminé : il s'agissait du "Troisième An", c'est-à-dire de l'étape de vie religieuse propre aux instituts ignatiens : une troisième année de noviciat après une période de vie apostolique où la résonance spirituelle a pu s'approfondir. Cette reprise à la fois collective et personnelle permet de faire le point et de préparer l'engagement des Voeux perpétuels.

La fondation de l'Ermitage est la vingtième de la "Société des Auxiliatrices" comme on l'appelle alors, Société qui a trente-neuf ans d'existence.

Les "tertiaires" - ainsi nomme-t-on les membres du "Troisième An" - et leur Supérieure - appelée instructrice - arrivent avec un début de déménagement et passent leurs premières journées dans les déballages et les rangements. Quatre lits par chambre, une chaise pour quatre personnes (peu importe, on n'a pas le temps de s'asseoir), des caisses pour armoires ... tout le pittoresque des campements de démarrage.

En contrepartie, les repas se font en plein décorum. Madame de Semallé, absente pour quelques jours, a confié l'accueil des Auxiliatrices à deux membres de son personnel: Alexandre, le valet de chambre, Maria, la cuisinière, tous deux en service depuis de longues années. Alexandre était encore presque enfant en 1846 quand Zoé de Semallé, toujours originale, l'embaucha et le surnomma : "Brimborion hors d'oeuvre".

Les plats raffinés se succèdent, Alexandre fait le service : c'est un retour inopiné à la vie du monde qui ajoute au pittoresque de l'arrivée. Le lendemain matin, la communauté est réveillée par Maria qui lance depuis le jardin : "Nos mères ont-elles bien dormi ?"

Dès le premier jour, les Auxiliatrices font connaissance avec leurs plus proches voisins, les Capucins : les jardins se jouxtent au Sud de l'Ermitage, et les rossignols qui chantent, sans souci de frontières, empêchent les Capucins de dormir ! Le Provincial ainsi que les scolastiques, ont là leur résidence ; le Père Gardien, Benoît-Joseph, célèbre la première messe puis envoie le Père Hilaire "un jeune Père vif comme la poudre". "Vous n'aurez pas le temps d'avoir des extases", dit-il. "Bien, mon Père, nous les remettons à plus tard". L'Eucharistie est célébrée chaque jour à 6h.15 et un enfant de chœur vient la répondre tous les matins.

Les relations restent très fraternelles entre les deux communautés. Les Auxiliatrices remarquent - en silence - que les bouquets des Capucins sont fort laids. Le Père Gardien remarque - à haute voix - que les bouquets des Auxiliatrices sont fort jolis. "Si j'avais des vases en cornet comme les Soeurs, rétorque le frère sacristain, mes bouquets seraient aussi jolis".

Immédiate réaction auxiliatrice : il faut acheter des vases-cornets pour les Capucins. Course à Paris, slalom dans tous les magasins, l'Auxiliatrice, fourbue, rentre à huit heures du soir. Le temps de remplir les cornets de chocolats pralinés, on court chez les voisins, déjà verrouillés, mais qui finissent par ouvrir leur porte. Et les cornets arrivent à la chapelle. Alors ? ... les bouquets demeurent toujours aussi laids !

Doublement fraternels, les Capucins incitent les Auxiliatrices à faire connaissance avec leurs autres voisines, les Franciscaines. Ancêtres de celles qui virent maintes Auxiliatrices sur leurs tables d'opération, ces Franciscaines ouvrent une maison pour dames pensionnaires, qui accueillera aussi des messieurs : quatre-vingts chambres, mais c'est le démarrage, il n'y a encore que quatre occupantes. Si l'on se souvient qu'à l'époque les religieuses gardent toujours les yeux baissés (43), on peut goûter la description du parloir(44) : "... en face (de nous) un canapé jaune canari ; à droite, deux fauteuils grenat et trois chaises rouge cardinal. Un lustre au milieu avec cinq ou six bougies qui n'ont pas de tenue et une guirlande de perles qui circule autour."

Le décor engendre de cordiaux rapports puisque le lendemain, une Franciscaine étant décédée, les Auxiliatrices sont invitées à l'enterrement pour le jour suivant. A neuf heures précises, une délégation se présente. La chapelle est pleine mais il y a des chuchotements. Un certain embarras se décèle. La cérémonie ne commence pas. Voici qu'il court discrètement dans les rangs que "la bière n'est pas arrivée". Neuf heures et demie, dix heures, dix heures passées... On se décide à célébrer les funérailles. La chronique conclut : "Il est vraiment triste de ne pas assister à une cérémonie qui vous touche de si près".

Mois de Marie, bénédiction de la chapelle (9 mai 1895) (45), bénédiction de la maison pièce par pièce (4 juillet), bénédiction d'une Vierge de Lourdes remplaçant le petit Amour en bronze (pudiquement déclaré "une statue très profane"), toutes les dévotions font monter les degrés de la ferveur dans la communauté dont le nombre est parvenu à quinze.

Pour cette dernière cérémonie, Monsieur de Vinols, beau-frère de Mère Saint François-Régis, propriétaire encore de la petite maison proche du 29 rue de l'Ermitage, assiste l'officiant. Elle a lieu le 8 novembre, fête de Notre-Dame de la Providence depuis les origines de l'Institut. La rocaïlle dans laquelle la statue fut posée existe encore, elle servait, dit une tradition, à chauffer les bains de Madame de Pompadour.

"Faut-il que vous soyez nombreuses, avait dit le Père Gardien le premier jour, pour essaimer onze à la fois !"

"Chaque arrivée augmentant le nombre augmente la joie," dit la chronique. Cette allégresse peut être soulignée car les quinze Auxiliatrices logent uniquement dans le "Pavillon Louis XV", appellation alors en cours, remplacée bientôt par "Maison Notre-Dame (46). La chapelle est située dans le bâtiment occupé encore par Madame de Semallé et son personnel ; son fils Xavier est mort le 7 juin. Cette chapelle a été la vaste chambre de Zoé de Semallé. Située à l'Ouest, elle donne sur le jardin. Dès les premiers jours, la grande vitre a été dépouillée de sa décoration profane ; sa place, derrière l'autel, demandait un "nettoyage" immédiat, tandis que les glaces, dans les chambres, ne disparaîtront sous des tentures qu'en juillet.

La tonalité de reprise spirituelle qui caractérise le Troisième An n'empêche pas l'activité apostolique. Trois semaines ont suffi pour s'adapter : la Mère Instructrice, Mère Saint Hippolyte, va rendre visite au curé de la paroisse voisine, accompagnée par Charlotte de Semallé qui deviendra plus tard Mère Saint François-Xavier. Il faut transcrire textuellement la description donnée à l'époque pour saisir sur quel terrain s'engagent les Auxiliatrices.

"... L'Ermitage est situé à l'une des extrémités de Versailles entre le quartier des riches et celui des pauvres. La bonne Providence qui veille à tout et ne fait rien sans raison semble nous avoir envoyées, dans cette situation même, le moyen d'établir nos oeuvres, de faire du bien. Nous appartenons, il est vrai, à la Paroisse Notre-Dame, côté du beau monde, mais toutes les fibres de nos coeurs se sont déjà attachées au Chesnay. Le Chesnay, situé au-delà des portes, n'est qu'un faubourg de Versailles ; il est habité par de pauvres ouvriers que la cherté des loyers a éloignés du centre de la ville (il y a quelques années on y a détruit toutes les vieilles maisons qui leur servaient d'abri) ; dans ces familles l'apostolat, sans doute, pourrait s'exercer avec fruit, d'autant plus qu'il s'y trouve beaucoup de Bretons et on ne sait que trop combien ces braves gens ont particulièrement besoin d'être rappelés à leurs devoirs religieux sitôt qu'ils s'éloignent du pays. Les hommes sont terrassiers, les femmes blanchisseuses ; c'est, paraît-il, l'industrie de Versailles. Le pasteur du Chesnay n'est à ce poste que depuis six mois, il est plein de zèle ; grâce à ses soins une chapelle s'est élevée dans le faubourg ; il l'a dédiée à Saint Antoine de Padoue,

choisi comme second protecteur de son troupeau car le grand saint Antoine, le tenté, est déjà en honneur dans ce petit coin de terre. Il faudrait peut-être nous mettre en frais pour que ces deux grands saints nous couchent sur leurs tablettes ; du reste ils ne doivent demander qu'à bénir celles qui désirent tant faire connaître le bon Dieu".

"Mère Supérieure trouve Monsieur le Curé chez lui, il se montre bienveillant et heureux de nos offres de service : "Il n'y a pas une soeur garde-malade au Chesnay, en sorte - disait le bon curé - que mes paroissiens meurent avant que j'aie appris qu'ils fussent malades. Quelques dames pieuses catéchisent la jeunesse mais nous trouverons peut-être encore beaucoup de bien à glaner, d'autant plus que la paroisse comprend deux parties : le grand Chesnay ou le faubourg, le petit Chesnay qui se compose d'un village situé en pleine campagne où se trouve l'église paroissiale; il y a une vraie distance à franchir pour le curé et son vicaire" (47).

Cette longue citation révèle une analyse territoriale et sociologique, une activité pastorale, un zèle réaliste et ardent. Le Chesnay de 1895 n'est pas Parly II.

La vitalité de l'Ermitage prendra bientôt une ampleur qui s'explique par la convergence de plusieurs facteurs :

- la fidélité aux grandes intuitions de l'Institut, fidélité si profonde qu'elle comportera la souplesse des mutations,
- la mise au service de Dieu d'un domaine dont la dimension et la situation topographique permettent une action inter- paroissiale,
- les besoins versaillais,
- la force d'âme de femmes entassées dans des locaux exigus et inadaptés,
- le zèle attentif à tout appel,
- le dynamisme de religieuses d'envergure se succédant comme Supérieures,
- les relations constantes avec la Maison-Mère et les communautés de Paris, et l'ouverture internationale,
- l'afflux incessant de novices généralement françaises mais aussi italiennes, espagnoles, allemandes, belges (l'Angleterre et l'Ecosse bénéficieront rapidement d'un noviciat à Jersey).

Le Troisième An va laisser place à une nouvelle et double entité : communauté et noviciat. La Supérieure de cet ensemble, qui sera habituellement reconnue sous le titre de Maîtresse des Novices, est une femme étonnante. Capable de lancer un dynamisme apostolique dans une ville inconnue comme d'éduquer patiemment quarante-cinq novices (48) en constant renouvellement, Mère Sainte Madeleine de Pazzi a donné à l'Ermitage son coup d'envoi.

En avril 1896, un événement plus espéré qu'annoncé vient transformer la vie des religieuses. Monsieur Prestat, locataire de Madame de Semallé pour le bâtiment de

l'Orangerie, vient dire qu'il résilie son bail et donc va prier les occupants sous-locataires de quitter la demeure. Il s'agit d'une famille juive, les Hirsch, qui partiront le 1er novembre 1896. Depuis dix-huit-mois déjà les Auxiliatrices résident à l'Ermitage. Vont-elles enfin décompresser ? Oui, sans doute. Mais l'Orangerie, pour spacieuse qu'elle soit, est cependant peu logeable, l'entassement restera longtemps le fait des habitantes.

Dès le 3 novembre, on couche à l'Orangerie, appelée Maison Saint Joseph. Arrivent tapissiers, gaziers et autres entrepreneurs. Dans les semaines qui suivent, on annonce le premier dîner au réfectoire, l'aménagement de la "porterie", des "parloirs". Une cloche est mise en place. Pendant la Semaine Sainte, les grandes pièces sont utilisées pour le reposoir du Jeudi-Saint. Il y vient beaucoup de monde. Ce bâtiment proche de la rue transforme les relations avec l'extérieur. On construit le long de la rue des salles (49) pour les diverses réunions accueillies sur place. La buanderie de la communauté se situe en prolongement. L'éclairage à l'acétylène pose de nombreux problèmes. L'aumônier même prend à coeur l'éclairage de la chapelle, ne voulant pas se laisser vaincre par une flamme qui s'éteint. L'architecte de Paris, qui a construit la chapelle de la communauté de Montmartre, vient et revient.

Au milieu de ce hourvari, la responsable du noviciat donne les Grands Exercices de Saint Ignace aux novices, étape marquante de travail spirituel qui dure trente jours. C'est le mois suivant seulement qu'elle peut enfin inaugurer sa chambre.

Les épisodes de "calorifère" sont multiples, ce qui laisse supposer que les températures ne sont pas souvent maximales.

En décembre 1898, il est question de poêles provisoires. Les novices bénéficient bientôt d'une salle de séjour à dimension nécessaire, grâce à l'abattage d'une cloison. La maison Notre-Dame est ainsi éclairée de part en part, la vue sur les jardins est lumineuse. Pour la première fois, en mai 1898, est mentionné le nom de Notre-Dame du Berceau ; il s'agit de la pièce de l'aile Ouest, ancienne salle de musique comme l'attestent les sculptures du plafond. Cet oratoire du noviciat n'avait droit à la présence eucharistique que lors de la Grande Retraite.

En mai 1897, on inaugure timbre d'appel et téléphone intérieur. Un couloir donne accès à la chapelle Saint Joseph. Les peintres viennent enlever les dorures de la grande salle de l'Orangerie, dite salle Saint Ignace.

Mais les travaux qui sont mentionnés avec le plus de détails et d'intérêt concernent la construction de la chapelle.

Le coup d'envoi est donné par la Supérieure Générale, la Supérieure locale (Mère Sainte Madeleine), et aussi par Madame de Semallé, hôte toujours aussi généreux que bienveillant et discret.

Le style s'inspire de la chapelle de la Maison-Mère et il en sera ainsi des premières chapelles de l'Institut : la mosaïque au-dessus de la porte d'entrée, symbole du Purgatoire, la forme semi-circulaire du chœur s'originent à la Barouillère.

La première pierre est posée le 11 juin 1898, la bénédiction d'ouverture a lieu le 7 juillet 1899 (50), en présence d'un nombreux clergé et d'une grande assistance. La famille de Montrichard est notoirement signalée car elle offre les vitraux. Madame de Semallé tient à offrir l'autel et vend alors la cuve des bains de Louis XIV et de Madame de Pompadour. Jeanne-Antoinette de Pompadour en avait orné le jardin à la française, Mesdames l'avait transférée côté Nord où elle servait principalement à l'arrosage des plates-bandes. On disait même, mais c'est peu probable, que Maria y faisait la lessive. Elle fut acquise en 1900 par le comte Robert de Montesquiou qui, à Neuilly, avait créé un "Pavillon des Muses" où il groupait divers souvenirs de Versailles. A sa mort en 1926, la vasque revint au Château où il est possible de l'admirer dans la partie Nord-Ouest de l'Orangerie.

C'est en juin 1899 que l'autel est posé mais l'artiste décorateur part en cours de travail, les ornements de bronze n'arrivent pas, les authentiques des reliques ne sont pas en règle ; on apporte un harmonium car l'orgue ne sera monté que dans deux mois. L'impatience monte !

Enfin, après la cérémonie solennelle d'ouverture, après l'érection du chemin de croix, une messe convie les ouvriers de la chapelle le dimanche 23 juillet. Quarante sur cinquante-trois viennent avec leur famille.

L'orgue a été l'enjeu d'une aventure digne des audaces de Marie de la Providence. En décembre 1898, le facteur d'orgue avait donné ses projets. L'instrument désiré dépassait de beaucoup le budget prévu. La communauté entame une neuvaine à Saint Antoine, lui promettant de poser sa statue dans le parc s'il obtenait la somme nécessaire.

Deux jours après, don de cinq cents francs pour l'orgue. Le lendemain, cent francs. Trois jours après, mille francs, puis cinquante francs, puis mille francs, puis cent francs ... et le 22 août 1899, on commence la pose de l'orgue ; elle se termine le 21 septembre. C'est un Cavaillé-Coll ; l'organiste de la paroisse Notre Dame vient donner des leçons à une Auxiliatrice.

D'autres dons généreux ont fourni garniture d'autel en Valenciennes, des ostensoirs, des ciboires, ces derniers provenant de bijoux familiaux. Les luminaires, le banc de

communion proviennent de divers donateurs. Les prie-Dieu de l'ancienne chapelle partent pour Blanchelande.

Les vitraux (51), oeuvre de Didron, sont offerts par la famille de Montrichard dont une fille deviendra plus tard Auxiliatrice (52).

Au-dessus de la porte d'entrée, un Saint Michel, démonté sitôt l'arrivée de l'orgue, c'est-à-dire quelques jours après sa pose. Dans la nef, des grisailles. Dans le chœur, au-dessus de l'autel, Saint Louis, patron de Versailles, avec les armoiries de la famille de Montrichard. A droite (53), premier vitrail, la communion de Saint Stanislas Kostka, patron du noviciat ; au-dessous, Madame Louise de France (54). Second vitrail (55), Saint François-Régis, Bienheureuse Marie-Anne de Jésus. A gauche (56), premier vitrail, l'Annonciation, Sainte Gertrude. Second vitrail, Saint Ignace envoyant Saint François-Xavier en mission. Sainte Jeanne d'Arc, alors bienheureuse.

Nous sommes au tournant du siècle. Une Messe de Minuit est autorisée par le Pape. Le XX^e siècle prend le départ.

L'installation semble achevée mais la vie apostolique n'a pas attendu ces quatre années pour se mettre en route. Dès les premiers jours, les Auxiliatrices ont lancé ce qu'on appelait alors les "oeuvres", avec la double visée qui les caractérise alors : oeuvres de l'Institut, oeuvres ecclésiales.

Les oeuvres de l'Institut peuvent s'énumérer ainsi : soin des malades à domicile, Suffrage, Dames Associées, Anges de la Mission.

On peut s'étonner de voir le soin des malades relever du domaine auxiliatrice. A l'époque, les organismes sociaux existent à peine. Il n'est pas question pour des malades à domicile de payer des infirmières ; les services publics en ce domaine sont inexistantes. La Supérieure de la communauté est "intendante des malades", ce qui signifie qu'elle répartit la tâche entre les Auxiliatrices qui l'assument chaque matin, et à l'époque les matinées sont longues. L'hygiène est encore assez balbutiante, la vermine fait partie du paysage : faire les lits, la toilette, balayer, laver, vider les seaux, aller puiser l'eau, faire la cuisine et la vaisselle, sont des activités plus habituelles encore que les soins proprement dits. Il est fréquent que des Dames Associées et des jeunes filles prennent part à ces services. Les relations quotidiennes avec les quartiers défavorisés permettent de nombreux contacts ; très vite, les femmes sont heureuses de venir en réunion le dimanche. Ce groupe est appelé "Notre-Dame du Suffrage", nom évocateur de l'au-delà. Les hommes ne sont pas oubliés : une et même deux retraites populaires, telles les missions des campagnes de jadis, s'organisent chaque année et dépassent la centaine de participants. Une bibliothèque est montée, un vestiaire est ouvert ; le parc, la chapelle sont à disposition. Un réseau toujours en extension se développe autour de l'Ermitage. Très proche également de la communauté mais ne

relevant guère que de la Supérieure et d'une autre Auxiliaresse, se lance la réunion des Dames Associées. La "bonne société" de Versailles répond très vite à l'appel. Une vitalité spirituelle anime ce groupe fervent dont l'orientation est une ouverture à l'Au-delà. A l'époque, la fréquence de la mort et le regard sur l'ampleur de l'Eglise, passée, présente et future, entraînent facilement prière et offrande pour le Purgatoire. Les consécérations d'Associées se succèdent au long de l'année, à la demande de chacune et après quelques journées de retraite accompagnées. Une bibliothèque est attachée à la réunion.

Une intuition de Marie de la Providence lors de la fondation en Chine avait été de créer les "Angeles de la Mission". Il s'agissait de jeunes filles désireuses d'approfondir leur foi et de rendre service à une contrée lointaine. A Versailles, la réunion prit très vite son essor et se multiplia en "Moyens Anges" et "Petits Anges", appellations humoristiques qui correspondaient aux adolescentes et aux enfants.

Toute une partie de la population aisée, à l'époque, ne travaillait pas ; les loisirs étaient bien loin d'offrir l'éventail qu'ils auront plus tard, les moyens de transport étaient réduits. C'est dire que nombre de facteurs permettaient la fréquentation de ces temps forts hebdomadaires.

Le travail ecclésial démarre également très tôt à Versailles. Il semble que les paroisses étaient peu équipées dans le domaine des catéchismes et patronages car les appels sont nombreux. Aucune distance ne paraît rebuter les Auxiliaresses.

La première paroisse prise en charge pour les catéchismes des filles est celle du Chesnay dont nous avons lu la description dès l'arrivée des "Tertiaires". Il n'y a pas encore de formation catéchistique. Le travail doit se borner à la récitation des questions et réponses.

Viennent ensuite le patronage et l'organisation d'un bureau de charité. Mais la paroisse Notre-Dame s'est déjà mise en route ; les enfants des deux paroisses sont fusionnés et répartis par âges. L'Ermitage devient leur lieu de loisir.

En 1900, c'est la cathédrale Saint-Louis qui lance un appel. Les Auxiliaresses y vont du matin au soir les jeudi et dimanche, et à seize heures les autres jours.

Le Chesnay, d'abord réticent, confie également les catéchismes des garçons. Puis c'est Montreuil - paroisse Saint Symphorien - qui fait une demande.

Il faut également noter l'oeuvre des Baptêmes, qui repère les rares enfants échappés à l'Eglise.

Un cours de religion est organisé par le Père de Witasse, s.j. pour les jeunes filles ; il atteindra vite la centaine de participantes. Une messe mensuelle et une retraite annuelle leur

sont bientôt proposées.

Dans la description de Versailles, citée au début de ce récit, la blanchisserie était notée comme une industrie du pays. On peut s'en étonner car on voit mal le lavage du linge comme une spécificité de quelque lieu. Les Auxiliatrices, qui n'avaient certainement pas lu *L'Assommoir* de Zola, ne restent pas indifférentes à cette suggestion. C'est la Supérieure elle-même qui va proposer à l'atelier de Madame Houlet - une blanchisserie - de venir faire une lecture deux fois par semaine. L'offre est acceptée avec enthousiasme. Des relations cordiales s'instaurent.

Les Pères Capucins, voisins très participants à l'apostolat des Auxiliatrices, demandent la préparation de protestants à l'entrée dans l'Eglise catholique ; les paroisses également.

L'intensité apostolique conduit sans complexe les Auxiliatrices à se faire aider par des laïcs pour le travail interne comme pour l'apostolat. Deux postes de concierge - au 1 et au 3 de la rue de l'Ermitage - assurent l'accueil et la sécurité. Les relations se vivent dans la cordialité. Un homme à tout faire assure les gros travaux. L'horaire dépasse à coup sûr les trente-cinq heures ; il est honoré de quatre-vingts francs par mois...

Le trait suivant étonnera peut-être les Auxiliatrices du XXI^e siècle : lors de sa visite, la Révérende Mère Générale, Mère de la Miséricorde, recommande très spécialement aux Auxiliatrices de garder dans la rue une attitude "religieuse". En effet, leur costume ne les *différenciant pas des laïques* (c'est nous qui soulignons), elles doivent témoigner de la présence du Christ par leur "modestie" (sens du XVI^e siècle). La communauté est composée alors de jeunes religieuses, à l'allure - sans doute - impétueuse.

Le dynamisme de l'Ermitage est sur orbite. Mère Sainte Madeleine de Pazzi a fait face sur tous les fronts. Quand l'Institut la prendra en 1908 pour en faire bientôt la Supérieure Générale, les chemins sont tracés. C'est heureux car celle qui lui succède, Mère Sainte Thérèse, en raison d'une santé toujours défaillante, ne passera que seize mois à l'Ermitage. Elle mourra peu après, exemple de ces bien courtes espérances de vie qui sillonnent l'histoire de cette époque.

Dès le départ de Mère Sainte Madeleine de Pazzi, le noviciat a été confié à une personnalité marquante, Mère Saint Wenceslas, qui exercera cette charge durant dix-sept ans.

A la communauté arrive pour Supérieure en 1909 une Auxiliatrice issue de l'Ermitage même, Mère Marie de Saint-François-Régis, plus habituellement appelée Mère Saint Régis. C'est par elle que le domaine a passé aux mains de la "Société". Sans nul ombrage, tout au contraire, elle a vu transformer l'usage et la disposition des bâtiments, diminuer le parc, ouvrir les lieux aux pauvres comme aux riches, aux croyants comme aux incroyants. Dès le

lendemain de son arrivée, elle pose un geste qui veut marquer sa détermination d'arriver à Versailles en religieuse et non en femme du monde. Elle prend un sac équipé d'une blouse et d'un matériel de soins élémentaires et passe sa matinée chez une malade. Ce geste, qu'elle ne pourra renouveler en raison de l'ampleur de sa tâche et de quelques accrocs de santé, restera vivant pour témoigner de son penchant et de sa vitalité. Elle ne veut pas paraître dans la société versaillaise en petite-fille du comte de Semallé mais elle ne renie pas son origine et en tire un parti apostolique. Chaque jour elle reçoit trois, quatre, dix personnes. L'éclectisme est total : Versailles collet monté et bien-pensant alterne avec le pauvre du quartier, le militaire avec l'ecclésiastique, les parents avec les enfants.

Le climat politique en France est difficile à vivre pour les chrétiens ; c'est l'époque des lois combistes, des inventaires. Les religieux et religieuses, s'ils ne sont pas envoyés en exil, sont surveillés, leur marge de manoeuvre est étroite. A l'Ermitage, où ces difficultés ont certainement incité à la vigilance, il ne semble pas que la communauté ait subi vexations ni incursions. L'intérêt porté aux locaux par la Croix Rouge dès 1897 peut être le signe non d'une suspicion mais d'un projet déterminé.

Les jésuites ont alors une communauté rue des Bourdonnais ; les relations déjà instaurées se poursuivent.

Les liens avec les diverses communautés religieuses semblent fraternels ; les relations avec prêtres et vicaires généraux sont constants. L'évêque (Sa Grandeur, à l'époque) vient célébrer chaque année le Jour des Morts, 2 novembre (57), et réunit ensuite communauté et noviciat. Tous les matins il y a deux, si ce n'est trois Messes à l'Ermitage, toujours avec assistance importante. Quand le nombre des célébrants le demande, la Messe de Communauté est à 5h.30 le matin et précède l'oraison. C'est laisser entendre l'heure du lever.

La vie communautaire est portée sans paraître contraignante ; les exigences apostoliques donnent souplesse aux horaires. Du reste, les distances kilométriques ne semblent troubler personne ; des paroisses comme Saint Louis, Saint Symphorien ne paraissent pas lointaines. Un grand vicaire dit à la mère Supérieure venue le matin à l'évêché : "Revenez cet après-midi, Sa Grandeur ne peut vous recevoir maintenant". Quatre traversées de Versailles de part en part, c'est-à-dire une journée en allées et venues, ne posent pas question.

Les relations avec Paris sont très fréquentes. On va à la Maison-Mère, à Montmartre (dix-huitième arrondissement), à Notre-Dame de Consolation (huitième arrondissement), à Clamart - chalet de détente monté par Marie de la Providence en 1865 que détrônera l'Ermitage -. Les diverses communautés voisinent assez facilement. Cette ouverture de proximité est la concrétisation et le symbole d'une grande ouverture à la vie de l'Institut. La Révérende Mère de la Miséricorde, Supérieure Générale de 1878 à 1909, a

réalisé 24 fondations et les échos de Belgique, Hollande, Grande-Bretagne, Italie, Espagne, Autriche, Etats-Unis, Chine sont attendus, reçus, commentés comme des nouvelles de la famille. Epoque de fondations, cette lancée enthousiaste laissera des traces d'une hégémonie française et imposera des attitudes apostoliques issues d'un seul contexte. On ne peut cependant en nier l'ampleur et la générosité. Les communautés locales bénéficient de cet universalisme...

Un usage des Instituts religieux auquel les Auxiliatrices sont fidèles et les novices plus encore est l'usage des "pratiques".

On appelle "pratique" un ensemble de phrases bien choisies écrites chacune sur un papier, qui sont distribuées à la ronde au cours de la "récréation". Ces "bonbons spirituels" sont à chaque fois sur un même thème mais présentés avec une extrême variété. Chacune lit son texte, ou bien l'on se répond en partenaire, ou bien la moitié est à deviner, ou l'on est sollicité pour donner un exemple approprié etc ...

Cet usage laisse entendre que l'Esprit-Saint parle par le truchement de cette "parole de Dieu" adressée à la fois personnellement et anonymement. C'est une habitude des jours de fête, encore que certaines fêtes aient leur "pratique" traditionnelle = les dons du Saint-Esprit (tirés à la chapelle) à la Pentecôte, les moyens d'aller au Ciel (pieusement humoristiques) à l'Ascension, les Ames du Purgatoire (par catégories) à la Fête des Morts, les Maisons de la Société à l'anniversaire de la Fondation le 19 janvier ...

Les conditions de vie quotidienne portent une part d'ascèse : nombre de religieuses par chambre, coucher sous des lucarnes, chauffage réduit (une Dame Associée venue en retraite dira avec pittoresque : "c'est curieux, on ne chauffe que les couloirs"). En effet, un poêle suffit par étage (quand l'étage est chauffé) et les carreaux des fenêtres gèlent comme le Grand Canal.

En référence à l'exiguïté du logement, l'année 1912 apporte une libération importante : la construction d'un bâtiment pour le noviciat ; il comporte à l'étage un dortoir de vingt-quatre cellules avec un couloir médian ; au rez-de-chaussée, un oratoire, une salle commune, une lingerie, un vestiaire. Commencé dès 1912, il est béni et inauguré le 19 février 1913. Lieu de naissance à la vie religieuse, il est appelé "Bethléem" pour rappeler le lieu de naissance du Christ. C'est une construction légère, toute en bois (des novices suggéreront qu'elles dorment "entre quatre planches de sapin"). Le bâtiment n'avait pour promesse de vie que quelques décennies ; il continue à tenir bon, maintenu sans doute en jeunesse par son vocable d'origine..

Des périodes de surcharge sont parfois signalées. Les temps de prière sont alors pris individuellement, en horaires souples, dans le jardin. Des jours de "grasse matinée" accordent un lever à 5h.30 ! Les communautés de Paris viennent l'été se reposer dans la

petite maison dite de la Providence, cédée par Monsieur de Vinols gendre de Madame de Semallé.

Les fêtes tiennent une place importante ; la liturgie y est solennelle, les "récréations" y sont prolongées, les soirées sont animées par des pièces de théâtre, des poèmes, des chants, dont les auteurs sont Auxiliatrices et n'en réjouissent que davantage les spectatrices, communauté et noviciat réunis. Ces soirs-là on se couche à 22 h, 22h.30... c'est la permission de minuit des conscrits de jadis. Ces journées de famille soulignent les fêtes religieuses et aussi les anniversaires de l'Institut, les Saints particulièrement honorés (Saint Ignace entre autres). L'Ermitage a de plus la chance d'avoir fréquemment des prises d'habits, des Premiers Voeux, des Grands Voeux. Prises d'habit et Premiers Voeux se font dans l'intimité du noviciat. Les "Grands Voeux" - engagement définitif - comportent la présence des familles ; l'évêque, des jésuites, des oncles, frères ou cousins viennent célébrer l'Eucharistie.

En 1920, les Capucins, en raison d'un déménagement semble-t-il, donnent une grande croix aux Auxiliatrices. Madame de Semallé y fait mettre un Christ. On la plante sur le mont que la première Madame de Semallé avait fait élever dans le jardin, sans doute à des fins paysagères ou pour utiliser la terre extraite de quelque autre lieu.

Cette terre avait été charriée par l'âne Midas, parent pauvre de l'écurie Semallé et cependant bien considéré par son impétueuse propriétaire qui donna au monticule le nom de mont Midas. A sa mort, elle l'y fit enterrer et grava sur une pierre cette épitaphe : "Ci-gît Midas, bon et fidèle serviteur ; il a transporté tous les matériaux qui ont élevé ce petit mont qui porte son nom. Mais en sa qualité d'âne et de Breton, il était terriblement têtue".

Lorsqu'on planta la Croix sur le mont devenu un Calvaire, on découvrit les ossements de Midas. Ce souvenir ne troubla en rien la piété des Auxiliatrices qui y firent de nombreux pèlerinages. On raconte que Mère Sainte Foy, la célèbre poétesse de l'Institut, demanda pour faveur, le jour de son jubilé, d'y monter avec la communauté et d'y chanter le cantique - très célèbre alors - du Père Gondard, s.j., également très célèbre alors : "O Christ, tu m'as ravi le coeur".

Le calvaire a été nivelé lors des travaux d'aménagement du jardin de la Clarté (nouveau bâtiment construit en 1972).

La relation aux Sacrements peut étonner : le sacrement de réconciliation est hebdomadaire et important. Au cours des premiers mois où un confesseur régulier n'est pas encore mandaté par l'évêque, la nécessité d'aller trouver quelque part un prêtre semble évidente.

On assiste à plusieurs messes chaque jour avec joie : c'est un apport spirituel. Telle ou telle difficulté d'horaire contraint à communier avant la messe : c'est sans problème. On ne communie jamais qu'une fois par jour, à la messe de communauté. Le jeûne eucharistique est strict. Aux "messes d'oeuvres", on compte le nombre de communions : c'est une prise de température de la ferveur. Dans les familles chrétiennes de Versailles, le décret de Pie X (1910) sur la communion des enfants est largement accepté et les préparations à la "communion privée" sont nombreuses. Dans la vie apostolique, l'accès au Baptême, à la Pénitence, à l'Eucharistie, à la Confirmation, à l'Extrême-Onction (58) est mentionné comme une victoire; On pourrait dire comme un absolu : en effet le "retour" d'un mourant à la pratique a la même résonance que le "retour" d'un vivant à la vie sacramentaire. Il semble que tout est acquis par la rencontre sacramentelle.

Dans la communauté, les jours d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé sont nombreux. Les saluts du Saint Sacrement sont très appréciés. En ajouter un est une aubaine.

Les "dévotions" tiennent une place importante dans la vie des religieuses comme dans la vie des chrétiens. Mois du Sacré-Coeur, mois de Marie, intronisation du Sacré-Coeur, consécration au Sacré-Coeur, inauguration de statues dans le parc ou dans la maison, processions, pèlerinages, scapulaires, formules de piété ... ces "enjolivures" de la foi sont vécues comme un besoin, avec sécurité et authenticité. Les cantiques, de même style que les "Considère, ô mon âme" de la comtesse de Flavigny, sont chantés avec une conviction que ne soupçonne aucun sourire. Les difficultés de la période combiste font chanter avec enthousiasme "Catholique et Français toujours".

Le rapport à l'argent étonne. Il est relevé qu'une quête fournit 7f,65 - ce que l'on admet si l'on se rapporte à l'époque du franc-or. Mais on voit ensuite la Supérieure apporter 1000 f. au Supérieur des Jésuites à l'occasion des fêtes de fin d'année. Le valet de chambre de l'évêché est gratifié de 5f. "pour les oeuvres", le concierge de 3f. (ou 9?) (59). Le curé d'une paroisse aristocratique où nous assurons catéchismes et patronages (gratuitement, bien sûr) se voit honoré d'une enveloppe de 300 f. (ou 900f. ?).

Mère Saint Régis sera Supérieure de la communauté de 1909 à 1920. On peut trouver ici l'occasion de noter la présence discrète, généreuse, désintéressée de sa mère, Madame de Semallé, dont la vie se passe dans quelques pièces de ce qui fut son domaine ; elle voit sans amertume mais au contraire avec joie les multiples transformations du parc, des bâtiments, les ventes, les achats. Elle goûte le bonheur de vivre à l'ombre du Seigneur, au service de son service, de témoigner d'une affection qui conduit les Auxiliatrices à l'appeler "Bonne Maman" (60).

Elle mourra en 1926.

2) La Première Guerre Mondiale et ses suites 1914 - 1920

Le 28 juillet 1897, l'Ermitage reçoit une visite d'inspection : la Croix-Rouge recrute des locaux pour ambulance en cas de guerre ; le major responsable de l'enquête retient le rez-de-chaussée de l'Orangerie, la maison Notre-Dame, et les salles d'oeuvres le long de la rue.

Un mois plus tard, le baron de C. et la présidente de la Croix Rouge viennent prendre des mesures afin d'installer des armoires à linge pour l'ambulance.

Le 3 mars 1898, ces armoires sont installées dans les locaux d'oeuvres ; en mai, la présidente de la Croix-Rouge apporte elle-même le linge.

Le 3 juillet 1900, la Supérieure note :

"Visite de l'intendant général de la Croix Rouge, Monsieur de Préval. Il dit que l'Ermitage étant jugé être le lieu le plus favorable pour une ambulance, en cas de guerre nous serons appelées les premières à recevoir les blessés à Versailles. Il dit que, d'après l'ordre du ministre, nous devons être prêtes à ouvrir l'ambulance neuf jours après la mobilisation. Nous protestons que c'est très court pour opérer le déménagement d'un noviciat. Il assure qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour qu'on nous donne au moins la latitude de douze jours".

De 1900 à 1914, les documents ne relatent pas de nouvelles incursions. Sont-elles devenues trop banales ? N'ont-elles plus lieu ? Il semble nettement cependant que la venue des blessés est toujours attendue. Le 30 juillet 1914, la Croix-Rouge vient organiser les locaux. A l'inquiétude générale devant la menace imminente de la guerre se joint le sérieux souci de santé de la maîtresse du noviciat, opérée la veille à Paris. Or ce sont les locaux du noviciat qui doivent être évacués. Il ne s'agit pas cependant de la récente construction "Bethléem" qui n'a pas été réquisitionnée. A dix heures, première dépêche de la Supérieure Générale demandant à Mère Saint Régis d'écrire immédiatement à un pensionnat de Hollande prévu pour l'hébergement des novices. A vingt-et-une heures, nouveau télégramme de la Mère Générale destiné à presser le départ. Le lendemain matin, une Auxiliatrice, qui remplace la responsable durant son hospitalisation, va à la gare du Nord. Le départ est fixé au matin du lendemain, 1^{er} août.

En cinq groupes, le noviciat prend la route de la Hollande où il séjournera finalement dans la communauté de Nimègue dont les locaux sont vastes.

La communauté de l'Ermitage, alors, relève vigoureusement ses manches et déménage les locaux destinés à l'ambulance ; le mobilier est apporté à "Bethléem". Une escouade de quatre infirmières arrive le jour même et participe au travail.

Puis, jour après jour, des infirmiers, le matériel, le personnel administratif, le personnel soignant prennent chacun leur place. Les locaux sont très appréciés, les salles d'oeuvres sont organisées en bureaux, la maison est aménagée pour les blessés. Quatre Auxiliatrices

sont à la disposition de l'ambulance mais sans responsabilité, faute de diplôme. Néanmoins il leur est demandé d'assurer les veilles de la nuit. Quelques jours plus tard, la demande de prendre en charge l'ensemble de l'ambulance leur est adressée. Cette offre sera aussitôt déclinée.

Les "responsabilités" se répartissent ; outre les nuits et le service quotidien, les Auxiliaires assurent le soin des mourants, les ensevelissements, la prise en charge du linge sale et du linge des contagieux. Un des administrateurs qualifiera d'"héroïque!" la part donnée aux Auxiliaires. La Croix-Rouge apprécie les locaux au point de faire venir de nouveaux lits et d'envisager cent blessés au lieu des cinquante prévus..

La conciergerie du 1 rue de l'Ermitage est réquisitionnée et l'entrée des Auxiliaires se fait par le 3, juste au-delà de Saint Régis (maison située derrière le grand bâtiment d'entrée, orangerie de Madame de Pompadour). Une portière s'installe au "portique", pièce centrale à l'arrière du bâtiment, ouverte sur le jardin. Le réfectoire de la communauté est transféré à la salle Saint Joseph, pièce voisine à l'Ouest, qui, au long de ces quatre années de repli, changera d'attribution souvent d'heure en heure.

Dans ce hourvari des premiers jours se déroule chaque soir la retraite populaire qui réunit tous les ans une centaine de personnes ; une seconde retraite la suivra, pour les dames ; une autre encore, pour les jeunes filles. Cet entrecroisement d'activités, lourd à assumer, annonce déjà le double rôle joué par l'Ermitage au long de la guerre. Service des blessés et service apostolique cohabiteront au prix d'un travail, d'un respect et d'un courage quotidiens.

La réunion du lundi des Dames Associées est supprimée au profit d'un ouvrage de tricot pour les soldats. Il commence par une dizaine de personnes et montera jusqu'à quatre-vingt-dix. Tous les milieux s'y rejoignent ; bien que la Mère Supérieure y fasse ouverture et clôture par la prière, la formation n'a pas le niveau donné à la réunion des Associées. Sans détriment de l'ouvrage, ces réunions reprendront en 1916 et une nouvelle réunion prendra naissance, recrutée dans un milieu intermédiaire.

Le 31 août, les Allemands sont à Compiègne. Versailles serait plus menacée que Paris. Un exode général se dessine aussitôt ; à l'ouvrage, quatorze présences au lieu de quatre-vingts. Sept Auxiliaires de la communauté sont envoyées à Nantes. Le choc est rude bien qu'un renfort ait été assuré quelques jours auparavant en la personne de Mère Sainte Savine, infirmière-major ayant double diplôme et qui, à ce titre, devient responsable de la pharmacie de l'ambulance et qui y passe "toute la journée". Mère de l'Ange Gardien (61) est chargée de l'apostolat. Le dimanche, elle invite les soldats à la messe, au chapelet. Permission est donnée d'avoir le salut du Saint-Sacrement tous les jours pendant la guerre.

A la messe du dimanche, médecins et personnel viennent d'eux-mêmes.

Auprès des blessés, le rôle de Mère de l'Ange Gardien sera considérable : elle est prise tout au long de ses journées, prépare aux sacrements de Réconciliation, d'Eucharistie, d'Onction des Malades ; auront lieu également des Baptêmes et des Premières Communions d'enfants des blessés. Ces services ne paraissent nullement incongrus, au contraire. D'une part la mentalité de l'époque considère l'Eglise comme présente à toute la vie (en souhait ou en regret) ; d'autre part, la gravité des événements et la proximité de la mort portent les hommes à réfléchir. Beaucoup de Messes, la plupart des saluts, sont chantés par les soldats ; aux processions, les divers grades et les sans-grades prennent une part active. Le 13 décembre, fête remise de l'Immaculée Conception, une journée nationale de prières est célébrée très particulièrement à l'Ermitage. La chronique parle de la "foule". La chapelle est tout entière décorée de drapeaux français et alliés ; une procession fait le tour du parc et, devant la maison, la cérémonie se clôture par une consécration au Coeur Immaculé. "Pitié mon Dieu", "Nous voulons Dieu", "Etendard de la délivrance", "Credo de Nicée" sont les principaux chants. "Les soldats partent très contents et touchés de cette fête qui a été vraiment belle et pieuse".

Avec l'augmentation du nombre des blessés, l'ambulance demande d'ouvrir une salle de bain dans le couloir qui va vers "Bethléem", la maison du noviciat, et d'avoir accès aux toilettes. D'autres "grignotements" auront lieu à diverses reprises.

Dès septembre, un cours de Croix-Rouge est ouvert à l'Ermitage décernant un brevet valable dans les ambulances pendant la guerre. Le cours est donné par une soeur de la Sainte-Enfance, directrice du dispensaire de la Croix-Rouge. Le premier jour, le public se compose de trois Filles de la Charité, cinq laïques, neuf Auxiliairices : toute la communauté y compris la Supérieure, mais chaque jour voit arriver de nouvelles recrues. La directrice de l'ambulance vient servir de mannequin pour les bandages. La communauté est si assidue qu'elle passe les récréations à travailler les cours. Les résultats sont brillants : à l'examen, toutes sont reçues avec mentions Bien et Très Bien. Il faut dire que ce parcours intensif n'a duré que quinze jours.

Le 20 septembre, il est noté que Mère Sainte Savine, la "major", a enfin un costume d'infirmière de la Croix-Rouge. Cette intégration est de courte durée car dès la fin du mois elle est appelée à la communauté de Montmartre, également pour l'ambulance.

Cette diminution de forces vives est comblée spontanément par les propositions de Dames Associées et de jeunes filles qui s'offrent pour le travail des malades et des patronages. A la paroisse Saint-Louis où le service des enfants était assuré par les Professes du noviciat, la Supérieure ira demander aux religieuses de la Sainte-Enfance, toutes proches, de les remplacer. Concrètement, deux vieilles demoiselles s'en chargeront et demanderont à la supérieure des Auxiliairices de venir aux moments-clés de l'année : fêtes liturgiques, séances, récompenses etc ...

En février 1916, le noviciat réintègre "Bethléem". L'avance allemande entraîne le départ des novices vers Lourdes où l'épidémie de grippe espagnole apportera cinq décès en six mois. Le retour aura lieu en novembre 1918.

Un récapitulatif des "oeuvres" (62) au cours des années de guerre montre à quel point "le défaut de place", "le personnel réduit", les départs et retours du noviciat, ont entraîné de "complications" et à quel point "la grâce de l'obéissance et notre vocation apostolique ont suffi pour qu'aucune oeuvre ne fût sacrifiée". Ces textes sont d'un genre littéraire assez hagiographique non au plan de la mise en valeur d'une personne (ce serait plutôt l'inverse), mais au plan du réseau de gestes providentiels qui s'enclenchent jusqu'à une "conversion", un "retour" à Dieu.

Un exemple sera révélateur :

Une cabaretière de notre quartier, Madame G., était au plus mal ; nous la savions éloignée de toute pratique religieuse, son enfant de six ans n'était pas même baptisé. Cependant, la personne qui nous en parlait ajoutait que nous ferions mieux de ne pas y aller car l'entourage de la malade était très monté contre la communauté [...] Le Seigneur ne permit pas que cette épreuve tournât au préjudice de cette âme que nous voulions arracher à l'enfer [...] Après avoir fait prendre de ses nouvelles pendant deux jours, la Mère X (63), qui la connaissait un peu, s'était décidée à y aller à tout risque mais, retenue par ses malades jusqu'à midi, elle songeait à remettre cette visite à l'après-midi lorsque, passant devant la porte de Madame G., quelque chose la pressa d'entrer. Elle trouva alors le mari de la malade et ses belles-soeurs tout en larmes, disant que c'était l'agonie. Obtenir la permission du mari, courir chercher le prêtre, tout cela fut l'affaire de dix minutes. La pauvre Madame G. était en effet à ses derniers moments mais elle avait encore sa connaissance. Elle put montrer qu'elle comprenait tout, reçut l'absolution et l'Extrême-Onction. Tandis que le prêtre descendait l'escalier, elle expirait dans les bras de la Mère X., bien heureuse d'avoir écouté la voix mystérieuse qui l'avait poussée à entrer dans cette maison".

Cet épisode montre la finalité donnée au service des malades : elle est de les soigner, de les guérir. Et puis il est "nécessaire" de les approcher de Dieu, adjectif employé avec toute la vigueur de l'expression d'alors : "nécessaire au salut".

Le christianisme qui se révèle est ardent : une cabaretière, une opposante, une femme sans pratique religieuse, ce sont trois arguments qui s'ajoutent à l'évidente charité de base.

C'est un christianisme en éveil : un appel intérieur est discerné comme appel de Dieu (sans toutefois oser lui donner ce titre).

C'est un christianisme issu d'un lointain et vivace thomisme. : la vérité a le droit et le devoir d'être transmise ; on oserait dire : d'être crue, tant elle a de supériorité sur la non-vérité. Dans une circonstance moins critique, ce thomisme élémentaire se traduirait par une catéchisation dont la mémorisation est le garant.

C'est un christianisme tridentin : les sacrements sont indispensables. L'urgence dispense de toute préparation mais qu'importe ? Les signes doivent être donnés. Dix minutes pour convaincre, guère plus pour la suite, deux sacrements dans la foulée : c'est encore mieux que l'eunuque de Candace.

C'est un christianisme manichéen : ce qui n'est pas blanc est noir. Le regard de l'Auxiliatrice, son texte, n'ont pas peur d'évoquer l'enfer.

C'est un christianisme de "Saintes Femmes" : "Allez dire à mes frères". La religieuse est le moyen du prêtre.

C'est un christianisme, au XX^e siècle, encore bien marqué par le XIX^e. Les cloisons sociologiques sont fortes ; la Révolution a creusé de nouveaux fossés sans beaucoup diminuer les anciens, et l'industrialisation a accentué les déchirures. La "religion" se débat pour garder sa place. Ou son pouvoir ?

C'est un christianisme de certitude : Mère X a sauvé cette âme de l'enfer.

Les divers aspects que l'on trouve tout au long des "rapports d'oeuvres" ne doivent en rien être regardés comme erronés ou mal venus. Agir en Eglise, à l'époque, est agir de la sorte. Chaque siècle a ses limites : Saint Louis n'a-t-il pas suivi sa conscience et été estimé pour avoir brûlé des Juifs ? Godefroy de Bouillon n'a-t-il pas été admiré pour être entré dans Jérusalem en faisant gicler le sang des Musulmans jusqu'au poitrail de son cheval ?

Plusieurs pages décrivent les intronisations du Sacré-Coeur dans les patronages, dans les foyers. Toute porte qui s'ouvre est une porte à franchir, près de cent familles demanderont cette cérémonie.

Le patronage du Chesnay, paroisse Saint Antoine (cent-cinquante enfants), avait l'Ermitage pour terrain. Privé de ses salles par l'ambulance, il poursuit son itinéraire dans la petite maison dénommée Providence, au Nord de la propriété. Les jeux se passent dans la partie du parc que la Croix-Rouge ne limite pas de ses fils de fer ; les catéchismes, filles et garçons, se passent également à la Providence où se succèdent et s'entassent activités communautaires et apostoliques. La cuisine des Auxiliatrices étant réquisitionnée, celle de Madame de Semallé est utilisée lors de ses absences mais c'est bien souvent à la Providence qu'ont lieu les repas des Auxiliatrices.

Les catéchismes et patronages de Notre-Dame (cent-vingt à cent-trente enfants), dont les locaux sont pourtant minables, sont expulsés par l'armée et se réfugient dans des sous-sols.

A Saint-Symphorien, le travail se poursuit avec les aléas de l'époque. Les jeunes filles de ces différentes paroisses sont réunies pour une retraite annuelle mais les Auxiliatrices,

faute de logement, les rejoignent dans des maisons de retraite de Versailles ou des environs. Les catéchismes collectifs qui comportaient des séances hebdomadaires et des études journalières montaient à 27 ou 28.000 présences par an.

Le curé de Porchefontaine avait demandé l'aide du Troisième An, logé alors rue du Sud à Versailles, mais les exigences de cette année de reprise spirituelle contraignirent une Auxiliaire de l'Ermitage à superviser ou même à prendre en main le travail des tertiaires. La distance - diagonale de l'Ermitage à travers la ville - ne facilitait pas ce service. Il se termina avec le départ du Troisième An pour Marolles puis Pontoise en 1920.

Les retraites populaires ont déjà été évoquées ; elles se poursuivent au long de la guerre ainsi que le mois du Sacré-Coeur. La réunion du Suffrage n'ayant plus de local, la blanchisseuse voisine, qui a tissé des liens cordiaux, offre son atelier car il est fermé le dimanche. Bientôt l'on s'aperçoit que l'une des salles d'oeuvres ne sert qu'à l'occasion des veillées funèbres, et les femmes reviennent à l'Ermitage.

L'oeuvre des Baptêmes se poursuit. Il semble que déjà se poserait une question sur cette "oeuvre difficile".

Les catéchismes individuels s'élèvent à 4.500 par an, sans tenir compte des nombreuses évangélisations de l'ambulance. Les préparations à la "communion privée" ne sont pas comprises dans ce nombre. Elles sont manifestement un terrain de joie spirituelle.

Les Dames Associées, pour une large part infirmières au service des blessés et pour une autre part fidèles à l'ouvroir de l'ambulance, vivent un tournant sociologique au lendemain de la guerre : "le manque de domestiques" fait diminuer le nombre de soixante à quarante-cinq. Les retraites en attirent cependant plus de cent.

Les "Angeles" - "grands", "Moyens", "Petits" traversent les années de guerre avec fidélité, et même accroissement, en raison des familles réfugiées du Nord. Les retraites mensuelles des jeunes filles reçoivent l'apport des infirmières de l'ambulance, les retraites annuelles montent jusqu'à cent-cinquante présences, non logées évidemment, et les locaux de journée sont déjà bien compressés.

Parmi ces divers ensembles se sont éveillées d'assez nombreuses vocations religieuses pour plusieurs Instituts.

Les "rapports d'oeuvres" - à la différence des "Lettres édifiantes" répandues par les Jésuites dans les premiers siècles de leur fondation - n'étaient pas destinés au public. Ils témoignent d'une capacité de relation de la vie, chantent une action de grâces et révèlent une contemplation du travail de Dieu dans le quotidien.

3) L'Entre-deux guerres 1920 - 1939

La période de fondation (1895-1914) s'est déployée avec une vitalité charismatique. Il semble qu'une séduction spirituelle joue entre les Auxiliatrices et le milieu versaillais, habituellement tenu pour assez fermé. On se risquerait à parler d'engouement. Les offres ecclésiales, au début du siècle, sont peu diversifiées, l'ouverture des Auxiliatrices fait comme un appel d'air. Un point important à noter, c'est que cette vigueur d'entreprise joue dans tous les milieux. Les Auxiliatrices les plus attirées par les "pauvres" (c'est le terme de l'époque) s'aperçoivent bientôt que les pauvres de Dieu recouvrent l'humanité entière, tout comme le Purgatoire dont l'appel résonne dans tous leurs travaux.

Un autre aspect différencie encore l'avant-guerre et l'après-guerre : en période fondatrice, les Auxiliatrices sont des professes temporaires, de très jeunes femmes. Pendant l'étape suivante, la communauté est composée de professes perpétuelles, femmes jeunes mais mûries par une expérience. Une expansion croissante avait également conduit à de multiples envois en divers pays ; c'est dire que la communauté s'est souvent modifiée. La nouvelle période ouvre une ère de stabilité. Le jeune arbre devient bois résistant, le poulain s'assujettit au collier et aux rênes.

En 1921, un changement important s'introduit dans la structure de l'Institut : en raison de son développement, il est réparti en vicairies, c'est-à-dire que les communautés d'un même pays sont liées ensemble sous l'autorité d'une responsable. La vicairie de France comporte également Saint-Sébastien, alors seule implantation espagnole; les deux vicaires qui se succéderont presque jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale, les Révérendes Mère Saint Joseph et Saint Hervé résideront à Versailles mais circuleront d'une maison à l'autre. De tempérament vigoureux et résolument apostolique, elles seront très présentes au travail de la maison dans toutes ses extensions mais ne pourront elles-mêmes assumer un engagement sur place.

L'on voit alors revenir à l'Ermitage une figure bien connue, Mère Saint Régis, un peu usée par le poids de charges lourdes ; les Dames Associées la retrouvent avec bonheur.

La reine Amélie de Portugal fréquente bientôt la réunion avec assiduité et participe régulièrement aux visites à domicile chez les malades (64).

Mère Saint Régis reprend également avec joie la réunion du Suffrage qui répond à son attrait profond pour l'évangélisation des milieux populaires.

Un extrait d'une étude sociologique sur Versailles éclairera le contexte du quartier Ermitage.

"Ce groupement humain est difficile à définir. Peu étendu et relativement peu peuplé, il n'a pas de fonction propre dans la ville. Il occupe d'ailleurs au sein de celle-ci une position excentrique, à l'écart de la vie de la cité. Isolé par deux grands axes de circulation, les boulevards du roi et Saint-Antoine, ne disposant pratiquement pas d'équipement de base, il subit pour ses besoins courants une double attraction : sa partie Sud, en deçà de la rue Exelmans, est attirée vers le centre de Notre-Dame ; sa partie Nord, vers les équipements commerciaux du boulevard Saint-Antoine et surtout de la rue de Versailles au Chesnay.

L'absence d'équipement de base et de centres qui pourraient provoquer le rassemblement de ses habitants a pour conséquence que ceux-ci se connaissent assez peu" (65).

Ce texte aide à saisir la diversité inconsistante du voisinage, la justification du travail populaire sur des terrains géographiquement éloignés, le pourquoi d'un démarrage extra-paroissial attaché à la maison même de l'Ermitage.

Cette période de l'entre-deux-guerres fera sentir plus nettement ces difficultés comme ces avantages ; une évolution se produira en lien avec l'évolution même de l'Eglise. Les oeuvres demeureront toujours gratuites. L'Institut vit de dons et du patrimoine constitué par l'apport de ses membres.

On voit apparaître les Membres Honoraires, suscités dès les origines par Marie de la Providence ; ce sont des personnes attachées de façon large à l'Institut, attirées souvent à un regard sur l'au-delà en raison d'un deuil, et qui sont heureuses d'être soutenues dans cet éveil par des Messes mensuelles et par des contacts.

Quelques noms d'Auxiliatrices de cette époque ont marqué des générations : Mère Saint Savinien au Chesnay, Mère Marie-Marguerite à Saint Symphorien.

En 1923, le curé de Saint-Cyr fait appel aux Auxiliatrices ; la prise en charge débute en 1924. Mère de l'Assomption, femme à la personnalité vigoureuse, y donne la première impulsion mais le nom qui y reste attaché est celui de Mère Marie-Christophe.

Dans ces paroisses, le souci apostolique ne s'arrête pas aux années dites "obligatoires" de catéchisme ; les adolescentes et les jeunes font l'objet d'un souci pastoral plus intense et quelque peu "fluide". Chaque été (l'heure n'est pas encore aux congés payés), une retraite approfondit les contacts de l'année.

Les forains apparaissent de manière intermittente selon leur mode de vivre et témoignent d'un zèle en alerte de la part des Auxiliatrices car aucun réseau n'existe encore pour les connaître et les suivre.

En 1927, les "Moyens Anges" devenus les "Moyennes" inaugurent une kermesse annuelle animée par une pièce de théâtre et par la vente de menus objets. En 1938, des

adultes prendront le relais, fixeront la fête en week-end et la maintiendront durablement après l'intervalle de la guerre.

On ne peut passer sous silence à l'Ermitage la place qu'a tenue le potager. Situé au Nord de la Maison Notre-Dame, dénommé "La Providence", il occupe un très vaste rectangle qui diminuera au long des années. De fidèles jardiniers s'y succèdent - comment ne pas mentionner le père Alain et sa sagesse ? - des Auxiliatrices y travailleront, l'aimeront beaucoup. Pendant la guerre, il permettra de survivre ; durant la paix, il fera apprécier la fraîcheur de ses légumes et aussi de ses pommes, cerises, fraises et framboises.

Les dernières années il offrira son pourtour aux barbecues.

En 1923, le Père Derély s.j. veut instaurer l'Apostolat de la Prière dans le diocèse; Le Secrétariat est implanté à l'Ermitage. La formation des responsables y est assurée tous les mois, et deux fois par an à l'évêché. Ce point de départ est important : diverses communautés de la vicairie tiendront bientôt des secrétariats. A Versailles, la Croisade Eucharistique naîtra en divers endroits, y compris dans les patronages tenus par les Auxiliatrices. Les Cadettes du Christ seront nombreuses et l'Ermitage les accueillera fréquemment pour réunions, sessions, congrès, la réunion des "Angeles" se retrouvera dans leurs rangs.

En 1923 encore, le Père Derély leur prêche une retraite et obtient de l'évêché la permission d'une messe dialoguée et les "actes avant la communion y sont lus à haute voix".

Dans les années qui précèdent la guerre, les J.C.S. (Jeunes filles catholiques de la Société) viendront à diverses reprises ; c'est un mouvement d'Action catholique dont la spécificité tient au fait que les J.C.S. sont toutes Cadettes du Christ.

Les jeunes filles se regroupent également dans la "Ligue", et les femmes dans la L.F.A.C. (Ligue Féminine d'Action Catholique).

Les Jocistes apparaissent en 1933, les Ames Vaillantes démarrent dans les patronages; les cheftaines, guides, louveteaux, jeannettes sont fréquemment présents. Les Noëlistes viennent également.

Cette brève énumération laisse entrevoir un changement important : tout en gardant la fidélité à leurs oeuvres d'origine, les Auxiliatrices s'insèrent dans les nouvelles structures apostoliques de l'Eglise.

L'accueil des groupes prend une grande place dans les activités de la Maison. On voit avec étonnement (et admiration) cent personnes à déjeuner ; les chambres occupées, réoccupées, démenagées. Une Communion Privée peut supposer dix, vingt, cinquante personnes au petit déjeuner, à une époque où le prêtre officiant est toujours servi à part et occupe à lui seul presque autant que le groupe. Les locaux sont polyvalents, il faut en assurer les transformations avec rapidité ; on reste saisi de l'activité intense vécue au dedans

et au dehors. L'organisation et la disponibilité - deux registres différents, tous deux nécessaires - se disputent le premier prix. Ce qu'il faut préciser cependant, c'est que le labeur apostolique demande à l'époque nettement moins de travail intellectuel qu'il n'en requerra lors du renouveau catéchétique des années 50 et de l'essor de l'Action catholique.

Les "rapports d'oeuvres" ne manquent pas. Si nous n'en signalons pas quelques-uns de cette période, c'est que les caractéristiques ne diffèrent guère des traits marquant la période précédente ; la joie ressentie lors de conversions rappelle l'allégresse des Apôtres au retour de leurs premiers envois. "La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres".

Intégrées à cette vie de labeur et joyeusement vécues par toutes, les fêtes de l'Ermitage sont fréquentes. Heureusement une rigueur dans le calendrier s'est mise en place pour les célébrations des Voeux ; les engagements se font deux fois par an : en janvier-février et en août-septembre. L'Ermitage n'a pas l'exclusivité des Grands Voeux ; ils se passent aussi à Paris et Pontoise ; Les regroupements rassemblent facilement une centaine d'Auxiliatrices ; l'été le déjeuner festif a lieu dans le parc, au terre-plein appelé "rond Saint-Stanislas". Le cadre est agréable et frais mais requiert de nombreuses collaborations. Les transports de tables, bancs, chaises, accessoires de décoration, le couvert - pourtant simple - supposent des contributions nombreuses, sans oublier le repas des familles servi dans des salles et atteignant parfois aussi la centaine.

A la cuisine demeurent trois Auxiliatrices qui ne voient pas la fête. Au service des tables, sept autres qui la voient d'un regard très détaché. Auprès des familles le nombre est variable.

Un chant est de rigueur au dessert ; il fait appel à une poétesse de valeur souvent plus fraternelle que littéraire et à un chœur de chant qui peut avoir sa qualité. Le soir, le noviciat joue une pièce fréquemment oeuvre de Mère Sainte Foy, auteur inépuisable et apprécié ; divers intermèdes où la communauté a sa place réjouissent l'assistance. Les soirées de Voeux ont une tonalité plutôt spirituelle qui n'exclut pas quelques allusions pleines d'humour aux personnalités fêtées.

Les soirées moins solennelles, celles du Mardi-Gras, des fêtes de famille, de la période des vacances (66) semblent plus franchement distrayantes que lors des débuts de l'Ermitage où un symbolisme attendri et pieux paraît dominer.

Au quotidien, la vie fraternelle s'alimente deux fois par jour des "récréations" ; elles permettent des échanges qui coupent des journées où la parole n'est autorisée qu'en cas de nécessité ; on ne dirait pas "en cas de travail en commun" car c'est alors un mode presque

inconnu. Les activités collectives telles que l'épluchage des légumes, la buanderie, se font en silence ou au son du chapelet.

Des après-midi d'ouvrages de couture permettent d'échanger autour d'une lecture. La relation fraternelle est réelle mais reste globale. Une charité générale fait éviter les heurts et les redoutées "amitiés particulières". La vie spirituelle et les exercices spirituels jouissent d'un primat incontesté. Le lien le plus fort semble être la continuelle tension apostolique qui anime chaque Auxiliatrice et en fait une performante de l'usage du temps.

Toute cette vitalité va soudain se heurter au drame qui bouleverse l'Europe : le 1^{er} septembre 1939, la guerre est déclarée.

4) Des années dures. Un essor sans tournant 1939 - 1949

L'Auxiliatrice qui est à la tête de la vicairie de France au début de la guerre est en poste depuis deux ans. C'est une femme d'envergure, Mère Saint Patrice, dont le nom restera gravé dans la mémoire et le coeur de nombreuses Auxiliatrices. Responsable du noviciat de France pendant quinze ans (1922-1937), son mot d'arrivée est une allusion à ce travail caché et vécu sous mode particulier : "Je fais faire à la communauté un acte de foi", dit-elle en souriant. "Non, ma Mère, répondit une voix qui aurait pu être collective non, ma mère, un acte d'amour".

Mère Saint Patrice, dès le premier jour, entre à plein dans le dynamisme apostolique de l'Ermitage dont l'ampleur est vaste. Elle doit cependant vivre une certaine tension. : très ouverte au service de tous milieux, des "pauvres" surtout, elle n'aurait pas eu peur de lancer telle ou telle innovation, mais la politique de l'Institut y met quelque frein. Un nouveau Droit Canon, sorti en 1917, a monachisé indûment les Instituts Apostoliques et la Supérieure Générale de l'époque, Mère Sainte Radegonde (1924-1948), qui remplit successivement deux mandats de douze années était de tempérament austère. La "recherche" en apostolat n'était pas à l'ordre du jour, alors que la désaffection, l'oubli, l'ignorance de l'Eglise se manifestaient chaque jour un peu plus.

La menace hitlérienne s'amplifiait au cours des années jusqu'au jour où éclate la seconde guerre mondiale. Comme toute la France, Versailles connaît la raréfaction du clergé, un certain retour à des pratiques religieuses et aussi le climat d'insouciance, voire de

légèreté, que propage la Troisième République pendant les mois d'hiver. L'horreur éclate au mois de mai 1940 avec une violence qui broie autant militaires que civils, dans une débâcle où meurent cent mille femmes, vieillards et enfants descendant pitoyablement vers le Midi, tandis que les colonnes de prisonniers montent douloureusement vers le Nord et vers l'Est.

Dès septembre 1939, le noviciat s'est réfugié à Blanchelande. Au début de juin 1940, sur l'indication de la Supérieure Générale, un contingent de sept Auxiliatrices part pour Lourdes puis treize autres se mettent en route pour Châteauroux où une maison leur est prêtée. Phénomène nouveau, en effet, il y a maintenant des vieillards parmi les Auxiliatrices et l'Ermitage est devenu une communauté nombreuse. Les treize partantes du second départ ne sont pas toutes d'un grand âge, il y a même deux professes temporaires avec un encadrement mûr et responsable.

Le double récit de cette période est émouvant. Les exilées participent à l'exode général mais ont la chance de prendre l'un des derniers trains. Elles s'entassent dans la maison offerte, y établissent un oratoire, prennent contact avec les populations indigène et déplacée, accueillent les gens perdus, fônt le catéchisme aux enfants réfugiés, organisent un ouvroir. Le climat est à l'angoisse et à la supplication. Assez vite, les Allemands quittent Châteauroux car la ville reste en zone libre, à quelques kilomètres de la ligne de démarcation. Toutes les souffrances de ces mois tragiques percent au long des pages : manque de nouvelles, nouvelles fausses, époux, père, fils, frères qui ne reviennent pas, ravitaillement sommaire, désorganisation de tout un pays, rupture entre les deux zones ... et la question qui surplombe ce carnage : "Pourquoi" ? Révolte, soumission, crânerie, attente, dérobade ... toute réponse est une blessure.

A Versailles, la panique, comme partout, a vidé la ville, si ce n'est qu'elle est traversée jour et nuit par une cohorte lamentable. Dans la journée du 12 juin, une nouvelle court au long des rues : Versailles va être évacué dans la nuit car la ville est sérieusement menacée. On attend l'ordre de départ et l'on apprend que l'évacuation est impossible : il n'y a plus aucun moyen de transport. Partir à pied, c'est rejoindre la colonne interminable qui descend du Nord, de l'Est, de partout et fuit sans savoir où. Puis, officiellement, Versailles est déclaré ville ouverte et les Allemands entrent victorieux, au son de leur musique et de leurs chants. Les maisons vides sont aussitôt prises, l'Ermitage se déclare habité mais tout le quartier est d'autant plus occupé que l'état-major est au Trianon-Palace et que le château, "notre château", dit douloureusement la chronique, est aux mains des Allemands.

Le maire est presque seul à la mairie : sur quatre-vingt-six membres du personnel, quatre-vingts sont partis. Des bénévoles se proposent, l'organisation est difficile. Les Auxiliatrices sont chargées de recenser les besoins des communautés religieuses et du quartier du Chesnay.

Les Petites Soeurs des Pauvres sont là avec deux cents vieillards et rien pour les nourrir. Les Soeurs de la Sagesse sont parties avec le personnel, la Supérieure est seule avec quatre-vingts vieillards. Les Soeurs du Cénacle, les Soeurs de Nevers ont quitté leurs maisons qui sont déjà pillées. Les Eudistes sont partis et leur collègue, Saint Jean, est transformé en ambulance allemande. Les commerçants ont quitté la place, les boucheries émettent dans les rues des odeurs de pourriture.

Quant aux "pauvres", les habitués des visites auxiliaires, ce sont les seuls qui sont présents et la vue des religieuses est pour eux un immense réconfort ; ils passeront souvent à l'Ermitage au long de ces jours sans demander plus qu'une parole de partage et de foi. Dès qu'il sera possible, il y aura distribution de lait en poudre, de petits biscuits ou autres "ersatz" dont on est trop heureux de se nourrir "sans ticket".

Le 17 juin, la Mairie demande aux Auxiliaires d'aller travailler comme infirmières à l'ambulance allemande, le collègue Saint-Jean. L'évêque et son auxiliaire, très présents dans ces journées dures, conseillent vivement d'accepter. Du reste la décision était prise sans hésitation. Quatre Auxiliaires sont convoquées. Un officier leur dit au passage : "On ne combat plus". Nouvelle vraie ? Nouvelle fausse ? La rédactrice a déjà compris ce qui sera la réalité de cinq années : "Ne parvient que ce qu'ils veulent".

Et se mettent en place toutes les vexations connues : heure de l'Europe Centrale, couvre-feu, coupures de courant, restrictions de chauffage, d'alimentation, pénurie d'essence, passages de troupes, de tanks, de camions, émissions de radio humiliantes, rupture entre les deux zones ...

Dans un camp de prisonniers proche de la ville, les hommes crient aux passants : "Du pain, du pain de huit jours, de quinze jours, mais du pain !"

De trois côtés, l'Ermitage est entouré par des haies que traversent sans cesse des soldats allemands "pour se promener" ; les chants se prolongent tard dans la nuit ; la "grille du Roi" est abattue. La Révérende Mère Saint Patrice va se plaindre aux officiers ; le lendemain arrivent le haut-commandant de la Kommandantur, le maire de Versailles, le colonel des troupes situées chez les voisins. La grille sera remise en place par les Allemands.

Fin juin, quelques retours et quelques reprises (courriers, téléphone) permettent de retrouver un peu le rythme habituel. De plus, une équipe d'infirmières de Paris-Plage, évacuée, cherche du travail et s'offre à remplacer les Auxiliaires à l'ambulance. Le labeur y est harassant. L'équipe d'infirmières est hébergée à l'Ermitage ; les Auxiliaires reprennent les chemins de leurs diverses paroisses. Saint-Cyr est dévasté, Saint-

Symphorien, bien malmené, a toujours gardé son curé ainsi que Notre-Dame. Le curé du Chesnay revient. Les concierges de l'Ermitage, enfuis, réapparaissent.

Secours aux prisonniers, oeuvres du tricot, soupe populaire se mettent en route : on sent les qualités d'écoute, d'organisation, d'ouverture de Mère Saint Patrice. Elle aura à joindre la Maison de Pontoise (alors de même diocèse et même département) ; c'est une expédition ; les ponts sont sautés, il faut trouver un bac à l'aller, un autre bac au retour.

L'Ermitage répond aussi à une autre demande de l'évêque : l'oisiveté forcée des jeunes femmes et des jeunes filles l'inquiète fort. L'Ermitage organise des séances de raccommodage ; dans cette disette générale il ne peut s'agir de couture : les étoffes ont disparu comme le reste.

En septembre seulement les évacuées de Châteauroux auront enfin un train et pourront passer la ligne de démarcation avec quelques centaines d'autres convois. La vie apostolique reprendra son cours ainsi que la vie communautaire.

Les années d'occupation ne ralentissent pas l'élan mais les constantes tensions se décèlent dans l'énumération des oeuvres : "... cent personnes de la Ligue Féminine d'Action Catholique, elles apportent leur repas ; on sert un bouillon chaud". "Les enfants viennent, on ne peut chauffer les salles". "Telle réunion doit se décommander, il y a couvre-feu".

En 1943 cependant, un dispensaire peut s'ouvrir au Chesnay.

Les oppositions politiques ne facilitent pas toujours la communication. Les bombardements anglais deviennent fréquents, surtout la nuit. Une tranchée est creusée dans le jardin. Pour chacun des trois bâtiments où loge la communauté, consigne est donnée de rejoindre la tranchée par tel accès avec masque à gaz, châte et couverture.

La nuit du 24 août 1944, communauté et noviciat (le noviciat est revenu à Versailles en 1941) fuiront jusqu'à un abri proche et efficace : la Révérende Mère et la maîtresse des novices ont pris chacune un ciboire dans le tabernacle et l'ont emporté (67). Bombardement, explosions, l'atmosphère est lourde mais pleine d'espérance : le 25 août, fête de Saint Louis, patron de la ville, Versailles est libéré.

En mai 1945, par une coïncidence aussi heureuse qu'imprévue, le jubilé de cinquante ans de l'Ermitage se trouve fixé à la date même de la fin de la guerre. Trois journées festives célèbrent cet anniversaire : la première réunit les Dames Associées, les Membres Honoraires, les amis de la maison. Une Eucharistie le matin remplit la chapelle ; l'après-midi, un sermon d'action de grâces, le salut du Saint-Sacrement, une présentation de l'Ermitage par des enfants rassemblent plus de monde encore, un nombreux clergé est là, à qui est servi un goûter.

Deux jours plus tard, c'est la fête de famille. En ces temps difficiles, l'Ermitage réussit à offrir un déjeuner de fête à plus de cent Auxiliatrices. L'évêque vient donner le salut du Saint-Sacrement et voir les religieuses. Une soirée de cartoscope fait repasser cinquante années de bienfaits du Seigneur.

Le dimanche suivant, enfants et anciennes des patronages, les parents, les familles connues sont accueillis pour une séance donnée par les Ames Vaillantes. Un salut du Saint-Sacrement clôture la journée.

L'armistice du 8 mai 1945, s'il apporte enfin la cessation des hostilités, ne fait cependant pas de la France ni de l'Europe un territoire apaisé et fertile. La découverte des horreurs nazies, les règlements de compte de la libération, les deuils, la pauvreté générale d'un pays pillé, miné, ruiné, ne font guère prendre conscience aux Français qu'ils vivent les premières années des Trente Glorieuses. Le rationnement en tous domaines dure longtemps, les heurts politiques épuisent inutilement les forces, les rapports internationaux tournent bientôt à cette guerre froide où l'Europe occidentale devient un *no man's land* entre deux armées.

Le courage ne manqua pas et l'Ermitage participa à ce redémarrage difficile, plus matérialiste que ne l'avaient rêvé les fervents des années dures.

On ne peut signaler de nouveaux terrains d'action. La Mission Populaire, qui avait toujours connu un grand rassemblement avec ses divers prédicateurs, double très largement ses effectifs pendant les années du Frère Marie-Bernard, un apôtre au coeur enflammé et au charisme volumineux (68).

Il est regrettable qu'un manque de documents ne permette pas d'évoquer dans son ampleur la personnalité et le travail de Mère Saint Patrice. Après neuf années à la vicairie - temps d'un triple mandat, elle était appelée à Paris et la Révérende Mère Marie-Elisabeth lui succédait en 1946 pour une durée de trois ans. La ligne tracée se poursuivit ; les changements furent peu nombreux, la communauté conserva le même aspect.

5) Un brasier - et un feu d'artifice

1949 - 1959

La Supérieure Générale qui succède à Mère Sainte Radegonde en 1948 se nomme Marie de la Croix. Par son dynamisme, son entrain, sa profondeur de vision, elle évoque Marie de la Providence. Son généralat va marquer l'Institut.

A l'Ermitage, la Mère Générale envoie une Auxiliatrice en qui elle sait trouver une réalisatrice fidèle de ses amples visées, Mère Saint-Alban.

La Société des Auxiliatrices est alors à son maximum d'effectif, c'est-à-dire qu'il dépasse le millier, nombre timide par rapport à bien des congrégations féminines et masculines. Sa spiritualité est nettement ignatienne et va bientôt profiter du renouveau de la Compagnie de Jésus en ce domaine. Mais la nouvelle Supérieure Générale trouve, lors de son entrée en charge, deux obstacles qu'elle a déjà décelés et qu'elle va s'efforcer de faire franchir à l'Institut : le mode de vie plus claustral qu'apostolique, l'enfermement dans les oeuvres propres de la congrégation.

En 1962, Jean XXIII ouvrira tout grand "les fenêtres de l'Eglise". En 1949, Marie de la Croix ouvre déjà tout grand les fenêtres de son Institut.

L'évolution du monde n'est pas alors aussi rapide qu'elle le deviendra dans les décennies suivantes mais la vie religieuse a pris du retard, et sa perspective est faussée : il lui faut apprendre que la vie religieuse n'est pas norme mais service. Si certaines contraintes d'horaires, de cloisonnements, de vêtements, de langage, de coutumes, de relations, sont supprimées, ce n'est pas par laxisme. Ce qu'il importe de vivre, c'est une annonce de l'Evangile qui puisse être entendue. Et les portes s'ouvrent pour que les Auxiliatrices se sensibilisent aux appels du monde, et pour que les appels du monde résonnent chez les Auxiliatrices. Ce n'est pas mutiler le message évangélique ni le mettre au goût du jour : les Auxiliatrices, à l'époque, parviendront à annoncer et à se sentir à l'aise jusqu'aux ultimes articles du Credo et parleront sans complexe de "la communion des saints, la résurrection de la chair, la vie éternelle". Un jusque-là pourtant difficile à réaliser.

L'autre évolution que lance la Mère Générale est le service de l'Eglise. Supérieure de la Maison de Rome pendant vingt ans, elle a connu le Vatican et ses coulisses. Quelles que puissent être les coulisses - et mieux vaut ne pas trop les ignorer - l'Eglise est toujours l'Eglise et tous ses points d'impact sont des présences de Jésus-Christ.

L'Ermitage va être une illustration de cette prise de conscience. La grande expansion lancée en 1895 et poursuivie de décennie en décennie prend un élan nouveau.

L'Eglise de France vit alors un dynamisme apostolique important et typé. C'est l'époque de *France, pays de missions* (69), des paroisses-pilotes en banlieue, de l'Action Catholique Générale et Spécialisée. Une prise de conscience de la déchristianisation enflamme les ardeurs et pousse au militantisme. L'on chante avec conviction :

"Nous referons chrétiens nos frères,
Par Jésus-Christ nous le pourrons" (70)

Sitôt le contact pris avec les communautés de la vicairie, Mère Saint Alban organise à l'Ermitage deux sessions de toutes les professes en pleine activité apostolique (35-55 ans). Elle paye elle-même de sa personne en donnant trois conférences. La première a pour titre significatif : "Soyons vraies" : les religieuses protègent alors une mise au secret de leur vie privée qui ne laisse pas de place à la relation personnelle. Une conférence sur l'obéissance démythifiera les "prouesses" d'une obéissance indûment aveugle au profit d'une responsabilisation adulte dans la tâche confiée.

Des laïques viennent parler de la promotion ouvrière, des problèmes de l'adolescence. Une conférence éclairera la question philosophique du moment : l'existentialisme. Diverses Auxiliatrices plus compétentes donneront leur expérience au sujet de la missiologie, de la psychologie de l'enfant, des catéchèses d'adultes. Une séance de catéchisme avec travail aux tables en méthodes actives sera présentée de manière à être regardée discrètement par les sessionistes.

Si l'abondance des matières fatigue quelque peu les participantes, elle témoigne du retard pris par rapport aux besoins du monde, et de la clairvoyance de la Mère Vicairie.

C'est un point de départ : les études deviendront sérieuses en de nombreux domaines: licence d'enseignement religieux, formation au catéchuménat, Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, diplôme d'état d'infirmière, travail familial, jardin d'enfants, enseignement ménager, monitorat et direction de colonies de vacances ... sans oublier les sessions, congrès, journées d'étude, recyclages. Chaque Auxiliatrice est munie d'un bagage.

La visée est la compétence des soeurs mais la compétence en vue d'une pénétration paroissiale ou de quartier, par des approches diversifiées et cohérentes. L'évangélisation vise à construire des communautés à partir des territoires et des milieux;

Les chrétiens d'alors sont soulevés par un grand élan de "spiritualité de l'inquiétude". La parabole du Bon Pasteur est lue sous une nouvelle forme : "Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et vient à en perdre quatre-vingt-dix-neuf, n'abandonne la centième dans le désert pour s'en aller après celles qui sont perdues" (71). Prêtres ouvriers, Mission de France, Mission de Paris, sont des phares. On ne dit plus : "Bibliothèque paroissiale",

"Vestiaire paroissial" - on dit : "Bibliothèque missionnaire", "Vestiaire missionnaire". On fait des enquêtes sociologiques et on met en place une pastorale adaptée. Les communautés religieuses ont dans ce domaine une place privilégiée : elles peuvent avancer sur tous les fronts à la fois. A l'Ermitage, la perspicacité apostolique de la Mère Vicaire, puis de la Mère Supérieure, joue cette carte de façon remarquable, car elle unit de façon neuve et forte la solidarité au dedans et la solidarité au dehors. "Ensemble" devient la devise de la communauté.

La paroisse du Chesnay est un exemple marquant de l'action apostolique d'alors.

Soeur Saint Savinien, déjà nommée et combien nommée (72), porte la responsabilité de l'équipe évangélisatrice ; elle soigne à domicile, assure la première année de catéchisme (filles et garçons) ; une autre Auxiliatrice assure la seconde année et fait du travail familial ; une autre est chargée de la troisième année et du soin des malades ; une autre encore de la quatrième année. Les adolescentes, les jeunes, les adultes ont des réunions régulières. Divers comités conduisent à la mise en place d'un comité paroissial composé de chrétiens engagés.

Le nombre d'Auxiliatrices - un "luxe" - n'est pas toujours maintenu mais il montre la manière dont est "cernée" la population d'une paroisse. Si l'on ajoute que la pratique médicale à l'époque se traduit principalement par des piqûres souvent matin et soir, on peut imaginer le nombre de portes qui s'ouvrent devant les Auxiliatrices. Mais précisément, ce ne sont pas tant des présences auxiliatrices qu'elles apportent mais des présences d'Eglise. Leur action a la paroisse pour titre. On peut ajouter à ce tableau une centaine de catéchistes laïcs, hommes et femmes. Très notable également, la formation catéchétique des séminaristes qui ont le Chesnay comme terrain hebdomadaire de travail. L'Action Catholique, Générale et Spécialisée, est en lien constant. Le clergé est, certes, élément moteur. Telle ou telle mutation cléricale transforme en positif ou en négatif l'impulsion apostolique.

C'est l'heure où se mettent en place les unions de Religieuses : Union des Religieuses Educatrices Paroissiales (UREP), Union des Congrégations d'Action hospitalière et Sociale (UNCAHS) (73). La Mère Vicaire donne l'impulsion à toutes les communautés et l'Ermitage participe à cet essor.

L'article cité plus haut (74), qualifie le quartier de l'Ermitage de "zone non organisée, en recherche de cohésion et de raison sociale" ; un grand effort va être donné pour que la chapelle devienne un lieu de rassemblement à titre paroissial. On ne va plus à la Messe "chez les Mères" ; la chapelle est devenue lieu de culte du quartier où le rassemblement tisse des liens de connaissance et d'amitié. La paroisse Notre-Dame de Versailles tient compte de ce lieu excentré et lui donne son statut et son titre d'annexe. La vie de quartier se cristallise autour de la messe dominicale et des activités saisonnières, telles veillée de

Noël et messe de minuit, feu de la Saint Jean. Mais l'effort de quartier ne peut avoir son plein déploiement du fait que l'ensemble de la paroisse ne vit pas ce mode de rassemblement ecclésial et que le curé n'y est pas sensible. De plus, les Auxiliatrices ne sont pas chargées des catéchismes et la pénétration n'atteint pas l'ensemble du quartier. En revanche, les soins aux malades, au Centre de soins et à domicile, représentent un travail considérable.

Un événement marquant sera cependant la consécration de l'autel (1954) par l'évêque auxiliaire, Mgr Audrain.

L'ouverture paroissiale entraîne le clergé à demander la participation des Auxiliatrices. Deux d'entre elles sont chargées de la formation des catéchistes sur Versailles. L'évêque lui-même, Monseigneur Renard, fait appel à des soeurs de la communauté pour ranger ses documents ; il leur confie le gros travail de recensement des religieuses du diocèse. A diverses reprises, il invite des évêques à l'Ermitage pour des réunions de travail où siège souvent le Cardinal Feltin.

En effet, dès son arrivée à Versailles, Mère Saint Alban souhaite faire de la Maison Saint Régis une maison d'accueil (75). Elle confie les questions d'architecture à une soeur si douée en ce domaine qu'elle augmente de sept chambres la capacité d'accueil, construit un escalier (76), met un plafond au "portique", vaste pièce donnant sur le jardin, couverte de vitres comme une véranda, glaciale l'hiver, torride l'été.

Le directeur diocésain des oeuvres est invité à bénir solennellement les locaux (1952). La Maison prend rapidement son essor.

De ce lieu très fréquenté par le diocèse, par la capitale, par la région et au-delà, la Mère Vicaire fait un lieu de rayonnement. L'aménagement des chambres et des salles, la relation établie avec chaque groupe, montrent un soin très attentif pour faire connaître et apprécier la "Société". La grande mutation qui atteint tous les Instituts religieux, et les préventions cléricales encore tenaces envers les "bonnes soeurs", expliquent cette quête de rapprochement.

Parmi les nombreuses impulsions données par la Mère Générale, la plus profonde peut-être est la ré-expression du charisme fondateur. Marie de la Providence a lancé avec une foi intense et un empirisme au quotidien une Société dont la devise est "Prier, souffrir, agir pour les Ames du Purgatoire". Dans ce milieu de XX^e siècle, la formule paraît surannée ; la Supérieure Générale en donne une expression plus théologique et plus vaste. La rédemption universelle, englobant l'humanité entière, dans sa réalité purgatoriale comme dans sa réalité terrestre, donne aux Auxiliatrices une ampleur de regard dans la foi et l'espérance, et une plus grande aisance à l'exprimer.

Mère Saint Alban en est une interprète de qualité mais la vicairie est une charge lourde. En septembre 1955, une Supérieure reçoit la charge de la communauté de Versailles. Elle se nomme Mère de la Visitation. C'est une femme remarquablement intelligente, d'une grande sensibilité et gratifiée d'un exceptionnel don de contact. Elle a tout juste dépassé ses trente ans.

Arrivée un soir, elle est le lendemain à l'inscription des catéchismes au Chesnay. Très vite, les portes des divers curés lui seront ouvertes, les mouvements d'Action Catholique l'interpelleront, les jeunes filles demanderont des réunions.

L'année 1956 a son importance. Il s'agit du centenaire de la Société des Auxiliatrices. Des festivités se succèdent au long des jours et tout d'abord en communauté le 19 janvier, date anniversaire : déjeuner aux cent bougies, circulaire de la Mère Générale, pièce jouée pour la fête de la fondatrice et sortie des archives. Puis, en souvenir de la neuvaine faite par Eugénie Smet à sa triste arrivée à Paris, pèlerinage de toutes, par fractions successives, à Notre-Dame des Victoires. Fête à la Barouillère le 25 janvier pour les maisons franciliennes. Du 29 janvier au 7 février (anniversaire de la mort de Marie de la Providence), neuvaine pour la béatification. La ferveur ne décroît pas;

Elle ne peut décroître car il s'agit maintenant de faire entrer Versailles dans la dynamique de ce centenaire. Une grande célébration se prépare à la paroisse Notre-Dame: il faut bien la paroisse royale pour pareille fête. Les difficultés ne manquent pas : le prêtre prévu pour l'animation a 40° de fièvre ; on trouve un remplaçant au pied levé. Le curé de la paroisse, qui a participé depuis longtemps aux préparatifs, se trouve mal à la sacristie avant la messe. L'évêque accorde à l'un des prêtres présents (oh ! faveur) de célébrer sans être à jeun. L'homélie épiscopale est excellente, la chorale des séminaristes également.

Les habitués de l'Ermitage ont une large part aux manifestations. Là se trouve en effet la plus grande innovation de Mère de la Visitation : dès novembre 1954, faisant partie de la communauté avant son supérieurat, elle avait lancé une série de conférences sur la spiritualité rédemptrice. Une soixantaine d'auditrices avait suivi régulièrement ces réunions mensuelles au terme desquelles une proposition d'Association à la Société des Auxiliatrices était présentée. Le succès avait été concluant. En 55-56, les Associés poursuivaient leur formation tandis qu'un nouveau groupe se mettait en route ; il atteindra près de cent personnes. L'évêque est invité le 7 juin, fête du Sacré-Coeur, à présider la cérémonie d'engagement de soixante dix-huit Associés. Il est frappé de les voir de toutes paroisses, de tous milieux, de tous mouvements "y compris l'A.C.O.". Leur qualité spirituelle est indéniable.

En 1957-58, le Père Recteur de Sainte Geneviève prend le relais et assure une conférence mensuelle aux anciens.

Les Dames Associées du précédent modèle ont droit également à leur réunion traditionnelle animée par une religieuse plus âgée.

L'année 1957 est un nouveau temps fort pour les Auxiliatrices. Le 26 mai, la fondatrice, Marie de la Providence, est béatifiée à Rome par le Pape Pie XII. Les célébrations romaines ont des retombées dans toutes les communautés. Une biographie, écrite par Mère de la Visitation *Quand la porte s'entrouvre* (77), est répandue un peu partout. Au début de juin, toutes les participantes aux cérémonies de Rome, toutes les Auxiliatrices proches du Centre se retrouvent à Paris pour fêter leur nouvelle Bienheureuse. Trois cents Auxiliatrices chantent ensemble leur joie.

A Versailles, les célébrations de la béatification se passeront en octobre au cours d'un triduum ouvert le vendredi 25 au Chesnay. Monseigneur Renard célèbre l'Eucharistie à 19h.30 devant une église pleine. Un dîner accueille ensuite évêque, prêtres et plusieurs paroissiens. Monseigneur Renard remerciera quelques jours plus tard des "précieux moments passés avec le clergé et les militants du Chesnay". L'action de quartier a été le thème accentué de cette soirée. Le samedi 26, est prévue la projection du film *La route de feu* (78) sur Marie de la Providence, dans une salle de la ville. Echec complet. La sonorisation ne marche pas. Le public se montre compréhensif et généreux.

Le dimanche 27, Messe Pontificale à l'église Notre-Dame, église comble, panégyrique excellent. L'après-midi, célébration à l'Ermitage pour l'installation du reliquaire de la Bienheureuse, suivie d'une visite à l'exposition de photos et conclusion par un goûter cordial.

L'Ermitage est en pleine vitalité : chaque année voit naître un nouveau groupe d'Associés. En lien avec le directeur diocésain des oeuvres, les jeunes filles sont conviées à des réunions mensuelles, appelées "Cercles de culture chrétienne", animées toujours par Mère de la Visitation. On y étudie les livres les plus lus à l'époque (79).

Le Chesnay et le quartier Ermitage se développent ; la maison d'accueil tourne à plein rendement, la communauté est heureuse et unie. "Pleine vitalité à l'Ermitage", mais cette vitalité a épuisé la supérieure. De santé très délicate, elle s'est donnée avec une ardeur entrecoupée de fréquents et nécessaires temps de repos. Au mois de mars 1959, après trois ans et demi de supériorat, elle doit quitter l'Ermitage pour un arrêt complet de toute activité.

Cette décennie (1949-59) est un temps fort de l'Ermitage. L'accord est complet entre l'action de la Vicairie (1949-55) et l'action de la Supérieure (1955-59). Plus précisément, la

Supérieure a traduit dans le concret l'impulsion donnée par la Vicaire et l'a assortie de son charisme débordant.

Une grande intégration ecclésiale aux niveaux diocésain et paroissial, une présence et une écoute (difficiles à l'époque) auprès de l'Action catholique, une lancée spectaculaire de participation à la spiritualité auxiliaire, orchestrée par les deux événements marquants du Centenaire et de la Béatification, sont les courants moteurs de l'amplitude vécue alors à l'Ermitage. Les personnalités marquantes des deux responsables successives expliquent non seulement cette vitalité mais l'unité de vision apostolique vécue par la communauté à travers des activités diverses. L'union des coeurs est une réalité.

Comme une petite veillesse dont les grandes lumières amenuisent l'éclat, une chambre de l'Ermitage brûle secrètement au rythme apostolique de la Maison. Soeur Sainte Blandine, nièce de Mère Saint Alban, endure douloureusement, jour après jour, une sclérose en plaques. Atteinte au cours de sa profession temporaire, avant l'âge de trente ans, elle porte sa souffrance au quotidien, coupée parfois de séjours en hôpitaux sans espoir d'amélioration. Elle mourra dans la communauté de la Clarté, en 1976, après vingt-quatre ans de maladie. La Rédemption universelle, expression du dynamisme de l'époque ne pourrait donc se passer de la souffrance et de l'inefficience ?

Les options de départ : retard à rattraper, ouverture à la vie ecclésiale, rayonnement de l'Institut, ont fait l'objet d'un travail sans relâche et d'une prière continue. Il semble que l'objectif est atteint, tout en veillant à sa nécessaire poursuite et nécessaire évolution.

Un regard rétrospectif fait remarquer cependant un paradoxe : la Supérieure Générale a demandé à l'Institut une grande intégration ecclésiale ; l'Ermitage l'a vécue fortement. Mais plus fortement l'Ermitage a vécu une option nommément Auxiliaire - demande aussi forte de la Supérieure Générale - dans son annonce de la Rédemption universelle ici-bas et au-delà.

Antinomie ? Opposition ? Ampleur ? Dialectique ? Il faut croire que fut toujours visée une plus grande gloire de Dieu.

6) Des soustractions aux multiplications

1959 – 1972

La période qui s'ouvre en 1959 à l'Ermitage correspond à peu de chose près à la décennie dont l'histoire a retenu quelques faits notables. C'est l'époque où le monde est sorti de l'après-guerre, où les Trente Glorieuses vivent sans se douter de leur gloire car le travail, bien que porteur de promotion, est dur encore. Les communications se multiplient, l'économie s'élargit, le tourisme s'internationalise, les études se spécifient, la recherche prend son essor, la technique concrétise toute production.

A l'Ermitage, la Vicairie qui succède à Mère Saint Alban en septembre 1958 se nomme Mère Saint Paul ; trois ans plus tard, en raison d'une modification du statut de la Congrégation, elle devient Provinciale. Son passé d'Auxiliaresse a déjà connu de lourdes responsabilités : supériorat au Juvénat (80) puis à la Maison-Mère. Elle sait écouter et attendre, mais agir et faire agir la décrivent plus encore. Lorsqu'il s'avère en milieu d'année que la Supérieure de l'Ermitage est au bout de ses forces, elle assume la charge de la communauté jusqu'en novembre 1960, c'est-à-dire pendant vingt mois. Mère Saint Jean de la Croix lui succède alors pour une période de deux ans ; appelée à d'autres tâches (81), elle sera remplacée par Mère Marie-Roseline. Celle-ci se verra confier, en cours de mandat(82), une mission délicate et quittera sa charge durant la quatrième année. Mère Anne-Noëlle ne passera qu'un triennat et prendra ensuite la responsabilité de la Maison de Lourdes. De nouveau Mère Marie-Roseline assumera un triennat et quittera l'Ermitage en septembre 1972.

Cette succession entrecoupée, ces "soustractions" demandées à l'Ermitage à six reprises ne briseront pas son élan. La ligne suivie par Mère Saint Alban et Mère de la Visitation va pourtant se modifier : les Auxiliaresses voudront partager de plus près le quotidien de la vie et "multiplieront" leur action par de nouvelles implantations : La Celle Saint-Cloud, Le Chesnay, Parly II, l'équipe foraine, la communauté Notre-Dame, et donneront leur part à deux autres insertions : Sartrouville et l'équipe slave du XX^e arrondissement. Saint Cyr retrouvera une Auxiliaresse mais sans implantation.

Un grand tournant a lieu en 1960 avec la suppression des deux degrés, mutation très souhaitée et vécue dans la foi et dans la charité.

C'est l'époque où les religieuses prennent une nouvelle place dans l'Eglise de France. Mère Saint Paul fait partie des bureaux nationaux de l'UNCASH et de l'UREP et sera bientôt à la tête de l'UREP ; les évêques et les prêtres prennent mieux conscience de l'apport des instituts apostoliques et opèrent des rapprochements. Des temps de réflexion

en commun permettent des concertations pastorales. Le laïcat tient à ses responsabilités et consent à les recevoir de la hiérarchie chaque année, lors de la cérémonie du "Mandat" qui se passe à l'Ermitage. C'est une journée où la fibre apostolique et ecclésiale des Auxiliatrices vibre fort et leur permet de porter le lourd labeur que doit assumer la Maison.

Sur la demande des autorités nationales, la responsable du Secrétariat de l'Apostolat de la Prière est rajeunie. Les Cadettes du Christ se renouvellent, viennent souvent ; les Messagères également. Des camps d'été approfondissent le travail de l'année (83).

La paroisse la mieux en phase avec l'Ermitage est toujours le Chesnay. Une innovation: les Auxiliatrices sont autorisées à donner la causerie au catéchisme des filles ! En revanche, elles laissent le patronage des enfants à des laïcs et gardent la responsabilité des adolescentes et des jeunes, y compris le camp d'été. La colonie de vacances est prise en charge par les laïcs.

Des cérémonies de premiers Voeux, de Grands Voeux, de jubilé attirent toujours de nombreuses Auxiliatrices et les familles des soeurs. Des tables de cent couverts et plus, pour les unes comme pour les autres, sont peu à peu remplacées par des buffets. Chaque année est organisée une journée d'ouverture aux familles des novices.

La différence apostolique la plus notable entre la décennie précédente et celle-ci porte sur l'Association. Les conférences sur la spiritualité rédemptrice ne se poursuivent pas après le départ de Mère de la Visitation : ses dons ne sont pas l'apanage de tous. Or, ces conférences étaient le terreau où germaient les Associés et le climat qui entretenait leur ferveur ; quelques demandes surgissent encore. Après la messe qui les réunit, il y aura, au petit déjeuner, un partage sur l'apostolat de l'Institut, sa vitalité à travers le monde. Mais le dynamisme originel n'est plus là.

Une formation à la prière sera donnée cependant par Mère Marie-Roseline.

De même l'Ermitage n'est plus la cellule paroissiale du quartier. Fréquentée toujours, elle est marquée par la raréfaction du clergé et par les demandes du curé de Notre-Dame qui compte bien sur les Auxiliatrices mais à l'église elle-même plus qu'en travail périphérique.

Les employées de maison reprennent une place ; elles inaugurent un local et se réunissent avec un esprit renouvelé, plus responsable semble-t-il.

Le Centre Aéré rassemble toujours deux cents enfants pendant l'été.

Un cours de Bible est donné régulièrement à la communauté qui apprécie beaucoup cette formation.

Dans l'Eglise de France, le militantisme prend un chemin nouveau. Il s'aperçoit que les grands efforts d'évangélisation sont moins "récompensés" que ne l'avait escompté l'enthousiasme pastoral. Et l'Eglise se dit que pour être attractive, elle a peut-être d'abord à se changer elle-même. L'annonce de Vatican II surprend beaucoup de chrétiens, pas tous. La tournure que prend le Concile n'est pas d'abord perçue par tous ses membres, mais assez vite la très grande majorité vote, session après session, l'*aggiornamento* de l'Eglise.

Pour construire sur un édifice lézardé, il faut d'abord ébranler, et tombent parfois des pierres qui auraient dû tenir encore. L'Eglise n'échappe pas à ce phénomène, les Auxiliatrices n'y échapperont pas non plus. Les regrets, les souffrances sont justifiés, l'immense renouvellement de Vatican II peut inciter cependant à l'action de grâce.

A la rentrée de 1962 arrive à l'Ermitage Mère Marie Roseline, de tempérament aussi fragile qu'est solide sa structure spirituelle. Cette femme timide, traditionnelle d'origine et de goût, va faire vivre à sa communauté un Mai 68 permanent. Elle en aura l'énergie, la foi, le tact. Ce tournant est d'autant plus remarquable qu'il s'adresse pour une part à des femmes mûres dont le séjour à l'Ermitage dépasse parfois vingt ans et plus et qui n'ont pas spontanément envie de suivre ni de rattraper le cours du temps. En effet la "politique" de Mère Saint Alban était de prendre dans sa communauté les sujets difficiles afin d'alléger la vicairie. La "politique" de Mère de la Visitation était de demander des sujets en fonction des besoins apostoliques. La communauté est ainsi devenue "panachée" et des éléments jeunes contribuent joyeusement à l'évolution.

Avant même le Concile, les Auxiliatrices dénoncent le régime claustral dans lequel ont été enfermées les congrégations apostoliques. Elles récusent le machisme ecclésial et reconnaissent qu'elles se sont ligotées elles-mêmes dans des cadres de pensionnaires du XIX^e siècle. Elles entreprennent une sérieuse décolonisation.

Avec le Concile arrivent dans les communautés les grands textes *Lumen Gentium*, *Mater et Magistra* et également le décret *Perfectae caritatis* sur la vie religieuse ; il sert de base de travail pour le chapitre de rénovation. Les Auxiliatrices se réunissent, toutes générations confondues, dans une recherche d'ouverture de l'Eglise vers le monde.

Le réfectoire perd son alignement monastique et ses règles de préséance au profit de petites tables conviviales ; d'autres religieuses y sont invitées, puis des prêtres, puis des membres des familles, puis des laïcs. Il n'y est plus question de pénitences publiques comme il n'est plus question de pénitences privées.

Les récréations sont modifiées, supprimées, prises par petits groupes. Les sous-groupes d'intérêt commun sont favorisés. Les chambres se personnalisent. Les pièces d'accueil sont décorées. Les couleurs vives apparaissent. Le goût ou le manque de goût n'est plus uniforme. Les bicyclettes, mobylettes, automobiles doublent ou triplent les rendements horaires (sans les alléger). Les courriers arrivent et partent sans être contrôlés. On passe des disques en communauté. On en passe également à la maison d'accueil, notamment pour les repas des retraités en silence. La télévision est d'abord regardée chez les voisins pour les grands événements ecclésiastiques, puis les voisins prêteront un appareil, puis il devient impensable de passer une soirée sans les "nouvelles", puis les émissions culturelles, documentaires, esthétiques forcent les portes. Les horaires de lever et de coucher sont assouplis, certaines prières vocales disparaissent sans susciter de regret.

La modification du costume est un tournant marqué par autant de torsions qu'un serpent de mer. Il faut l'autorisation de Rome (1965) pour passer du noir au gris. le gris verra peu à peu ses ourlets s'agrandir au profit de l'aération des mollets. Le costume civil entre à petits pas, motivé par tel stage, telle insertion, tels contacts. Les noms religieux disparaissent au bénéfice des noms civils, devenus quasi indispensables dans le nouveau contexte culturel.

Les relations familiales s'ouvrent ; les Auxiliatrices accueillent et sont accueillies d'abord à titre exceptionnel puis à modèle courant.

Des petits groupes d'affinité s'organisent pour des vacances dans des chalets ou des villas prêtés.

Les journaux, éventuellement de tendances diverses, sont à disposition. Les livres profanes apparaissent dans les bibliothèques.

Une autre modification importante et progressive est celle de l'office. Les Auxiliatrices du Purgatoire trouvaient naturel de dire chaque jour l'office des morts; bien évidemment il était dit en latin. L'expérience a montré que les psaumes et les leçons nourrissaient peu la vie spirituelle des religieuses, même de celles qui comprenaient le latin. La question se posait : est-il préférable de prier pour les défunts avec les termes répétitifs d'un office toujours semblable, ou avec la prière quotidienne de l'Eglise ? préférable de prier en langue vernaculaire, accessible à toutes ?

C'est au plan national que des commissions liturgiques successives accouchèrent de livres d'office noirs, puis verts, puis blancs, puis bleus. La langue française eut bien du mal à faire ressortir ses accents, les poètes français furent sollicités, souvent avec bonheur. Un éveil liturgique, une sensibilité ecclésiastique, une familiarité avec l'Ecriture furent les heureux fruits de cette lente gestation. Il convient de mentionner une période transitoire pré-

conciliaire où les Auxiliatrices se lancèrent dans les grand'messes grégoriennes avec un réel goût spirituel

Mais le renouveau liturgique porte leur prière et les innovations sont bien souvent des libérations. En 1965, le 15 août, une grand'messe est dialoguée en français. En 1967, à Noël, on peut communier à la messe de minuit et à la messe du jour. En 1968, le 15 août, on communie sous les deux espèces. En 1969, la sacristine porte elle-même la communion aux malades.

Les Auxiliatrices suivent les offices de la Semaine Sainte en paroisse ou dans des communautés aux horaires accessibles. Chacune choisit le lieu où elle se sent le mieux insérée. Les premiers Voeux, les Grands Voeux sont célébrés dans les paroisses. A cette occasion et à d'autres fêtes, l'Eucharistie est animée par les Auxiliatrices. En 1968, l'orgue est vendu à l'abbaye de Saint Ibère dans l'Hérault ; un harmonium hérité d'une communauté (84) le remplace humblement.

Une nouvelle forme de vie consacrée se met en route avec l'Institut séculier des Auxiliatrices (1960-61). Un petit groupe fervent fait ses premiers pas en France et privilégie l'Ermitage pour ses temps forts. Mère Anne-Marie en accompagne les débuts, Mère Saint Paul en est préposée régionale en 1964.

Ce modèle de vie demande aux formatrices à la fois profondeur et tact : en effet, les Séculières veulent vivre pleinement la spiritualité de l'Institut mais leurs postes de responsabilité sont entre leurs mains. Plusieurs jésuites, le Père Laplace, le Père Guillet notamment, s'intéressent à cette jeune "fondation" et lui donnent à l'Ermitage la retraite annuelle. En 1964 a lieu la première cérémonie de Voeux. La dimension est déjà devenue internationale.

La Maison d'accueil fonctionne toujours à bon rythme : réunions épiscopales, sacerdotales, mouvements d'Action Catholique, Equipes Notre-Dame, Vie Montante, Handicapés, Mères de prêtres, Institutrices, Cadettes du Christ, retraites de communion de nombreuses paroisses, aumôneries de lycées, sessions bibliques, psychologiques, la soupe populaire...

Les Auxiliatrices sont également reçues en diverses circonstances : chapitres provinciaux, sessions de formation, rencontres entre catéchistes, infirmières, animatrices de loisirs, etc ...

Les jeunes Professes ont leur session annuelle. La fusion avec l'Institut du Christ Rédempteur entraîne un recyclage en commun. La structure de la Province de France est

modifiée : région parisienne / ensemble du pays, puis France-Est / France-/Ouest (1967). Les entités séparées ont besoin de rencontres et l'Ermitage en est le lieu.

Des arrivantes renouvellent la communauté et les insertions à l'extérieur prennent corps. Déjà, en 1961, le noviciat avait lancé à la Celle Saint Cloud, dans le quartier de Beauregard, un travail catéchétique formateur pour les novices. Peu à peu un appartement sert de pied-à-terre pour deux professes du noviciat. Une soeur de la communauté se joint à elles en 1968 et l'équipe s'implante aux deux tiers ou plus de la semaine.

En septembre de la même année, l'équipe foraine constituée de trois Auxiliatrices prend la route à travers la France et parfois au-delà mais son port d'attache est l'Ermitage.

Les diaconesses de Versailles tiennent un sanatorium originellement ouvert aux seuls protestants. L'ouverture à tous les conduit à adopter une visiteuse auxiliatrice et des rapports oecuméniques se passent harmonieusement.

Le catéchuménat commence petitement, Versailles ne s'était pas jusqu'alors éveillé à cet appel.

Un coup d'oeil sur le Chesnay montrera l'évolution apostolique du travail paroissial. Nous avons vu la visée de la décennie précédente : un ensemble nombreux de religieuses dans des services de soins et de catéchèse visant à ouvrir les portes de toutes familles. De nombreux auxiliaires laïcs avaient été éveillés à un rôle catéchétique.

Il ne peut plus être question d'entourer une paroisse comme on prend un bastion. Le nombre, qui se présentait déjà un peu comme un luxe, apparaîtrait maintenant comme un superflu et comme une entrave à la mise en place des laïcs. De plus, le territoire va subir une transformation importante et rapide. Le Grand Chesnay est alors la campagne. Les maisons isolées se situent aux abords de champs où paissent les vaches. Un projet d'urbanisation se met en route. Deux vieilles demoiselles font leur testament en faveur de la commune dans le but d'obtenir une résidence de personnes âgées sur leur terrain. Et voilà qu'explose Parly II. Les Auxiliatrices veulent découvrir leur prochaine zone apostolique ; elles profitent de la journée "Portes Ouvertes" et voient avec quelque étonnement le luxe de l'appartement témoin : salle de bain en marbre, robinets en cuivre, etc...

Soeur Savinien garde sa place dans le coeur et l'espace chenaysiens, deux autres Auxiliatrices sont affectées au Chesnay. L'une est infirmière diplômée car les soins demandent une compétence professionnelle et remplissent les horaires d'une journée. Outre le Chesnay, grand et petit, elle soigne le personnel du Château et roule en solex dans les allées du parc, du bassin de Neptune au Hameau de la Reine. Il faut mentionner également les ensevelissements de jour et de nuit, surplus souvent inattendus ; la fréquentation

importante du Centre de soins engage la population à s'adresser aux soeurs pour tout service.

Au Chesnay toujours, une Auxiliatrice est catéchiste : très vite elle passe des structures paroissiales à l'aumônerie du C.E.S. (appellation des collèges à l'époque). Une nouvelle forme apostolique naît : celle des foyers d'accueil. Les enfants vont suivre la catéchèse dans des familles, la formation de ces familles étant elle-même assurée régulièrement.

L'évangélisation est double : une prise de conscience des responsabilités du Baptême pénètre dans le concret chez les chrétiens.

Comme il est bon de donner aux enfants un sens ecclésial, des célébrations les réunissent ; les retraites de profession de foi se passent dans la vallée de Chevreuse, heureuse rupture avec le quotidien.

Des ateliers sont ouverts chaque semaine dans les locaux paroissiaux. Grâce à des animatrices qualifiées, les divers objets fabriqués peuvent fournir un comptoir à la vente des Auxiliatrices, à la grande fierté des adolescents.

La J.O.C.F. est mise en route ; le M.E.J. (Mouvement Eucharistique des Jeunes), succède aux Cadettes du Christ mais regroupe toutes les tranches d'âge, garçons et filles. Ces engagements de terrain induisent un travail de réflexion en comité paroissial et des réunions en divers domaines

La bonne marche de ces aumôneries entraîne un appel aux aumôneries de lycée technique. Sans délaisser le Chesnay, une nouvelle piste d'évangélisation s'ouvre dans le local de l'avenue de Paris ; elle draine les élèves de "Marie Curie" et bientôt la mixité scolaire atteint également les aumôneries. Prêtre et religieuse travaillent en commun. La distance kilométrique entre les deux pôles de travail nécessite une voiture.

De nombreux camps jalonnent les étapes de cette difficile éducation chrétienne : deux l'été et un l'hiver. Les Alpes, les Pyrénées, l'Espagne, l'Autriche en sont le cadre.

En 1967, la guerre éclate entre le Biafra et le Nigéria., guerre d'horrible extermination qui laisse des milliers d'orphelins à l'abandon. Le Secours Catholique demande des religieuses de tous ordres pour sauver ceux qui peuvent être sauvés. Deux Auxiliatrices partent pour le Gabon où l'on a transporté les enfants en possibilité de survie, laissant douloureusement la mort emporter les autres. Une Auxiliatrice de l'Ermitage rejoint les deux premières déjà en poste ; c'est elle qui a créé les structures laïques des aumôneries du Chesnay : adultes et adolescents reçoivent comme une mission cette participation à la demande du Secours Catholique africain.

Le quartier du Chesnay devient une ville et prend un essor considérable avec la construction de Parly II (qui devait originellement s'appeler Paris II !). Une église de campagne, fermée jusqu'alors, Saint Germain, est ré-ouverte. Les Auxiliatrices y commencent le travail et s'installent en 1971 dans le presbytère de l'église dénommé Centre Jean XXIII. L'équipe se compose d'Auxiliatrices "du terrain" et d'Auxiliatrices "hébergées", telles la secrétaire provinciale, l'archiviste générale. En 1970 est inaugurée la nouvelle église, Notre-Dame de la Résurrection.

En 1971, les plus jeunes de la communauté vont résider à la Maison Notre-Dame et prennent une vie autonome. L'une d'entre elles, Odile Sommervogel, en devient la Supérieure en 1972. Cette séparation a été rendue possible par le transfert du noviciat à Orléans en 1970.

La petite ville de Saint-Cyr, qui n'abrite plus les "Saints-Cyriens", a sa vitalité propre et manque de personnel catéchistique. Une soeur s'y investit tout d'abord au niveau de la catéchèse familiale puis avance d'année en année : CE2, CM1, CM2, et étendra son rayonnement aux paroisses d'alentour : Bois d'Arcy, Fontenay-le-Fleury, Bailli, Noisy-le-Roi, Saint-Nom-la-Bretesche. Travail de dix années qui prendra sa relève avec les éléments du terrain eux-mêmes (1972-1982).

Des projets pour l'Ermitage s'élaborent difficilement. Une maison pour les soeurs âgées et malades devient nécessaire. Sera-ce l'Ermitage lui-même ? Mais l'Ermitage est un fardeau économique et il est moins que fonctionnel pour une maison de malades. Est-il favorable de construire un lieu de retraite auprès d'un terrain apostolique très vivant ? Le poids affectif de l'Ermitage ne sera-t-il pas un atout pour aider les tractations aboutissant à la mise en route des travaux (1972), et la Clarté - ainsi nommée par ses futures occupantes - devient en 1974 le havre de paix des Auxiliatrices en fin de vie ou bien l'étape nécessaire à un rétablissement. France Delcourt, médecin de formation et provinciale alors des maisons de soeurs âgées, en a porté projet et réalisation. La Supérieure Générale de l'époque est Marie Michaud, très attentive aux besoins d'une génération qui inaugure le dépassement actif des soixante-dix puis des quatre-vingts ans.

Trois accidents mortels vont éprouver successivement l'Ermitage. Le premier se passe au Chesnay en octobre 1969 : soeur Marie-Colette, infirmière, partait pour la tournée du soir chez les malades en vélomoteur. Devant la porte Saint-Antoine (85), un camion lourdement chargé prend le tournant avec une vitesse excessive, dérape, heurte un autre camion qui tombe sur soeur Marie-Colette. Elle est tuée sur le coup. Toute la soirée, l'Ermitage entend les sirènes et les bruits des grues essayant de dégager la voie. Bientôt l'on apprend que l'accident concerne douloureusement la communauté. C'est à l'église du Chesnay qu'est célébrée la cérémonie funèbre de celle qui est morte au service du Chesnay.

En 1973, deux soeurs, Soeur Saint Gaspard (Caroline Loncar), Marie-Jean (Lucile Vasseur) reviennent de la vigile pascale célébrée à Notre-Dame. Elles sont fauchées par une voiture. L'une est atteinte de multiples fractures, l'autre décède quatre jours plus tard à l'hôpital.

En janvier 1976, Odile Sommervogel partant pour le Chesnay est heurtée par une voiture à un feu du boulevard Saint Antoine. Un traumatisme crânien la conduit à Garches pour neuf mois d'inconscience qui s'achèvent en septembre par la mort.

Les trois années où Mère Marie-Roseline reprend l'Ermitage (1969-72) voient s'accroître le report des forces apostoliques sur les petites fondations périphériques. La communauté Saint Joseph, reconnue sous ce nom pour la différencier de la communauté Notre-Dame, poursuit sa route avec l'élan donné depuis de longues années, mais les forces s'amenuisent. La maison d'accueil prend un rythme moins dense. Une nouvelle période commence.

Après le provincialat de Monique Delavesne, elle se signale au plan de la Province de France par une nouvelle structure : d'un côté les Maisons Nombreuses, la Clarté et Saint Joseph en font partie ; d'un autre côté, les Petites et Moyennes Communautés, Notre-Dame en fait partie.

France Delcourt abandonne vie professionnelle (elle est médecin), vie missionnaire (elle est partie pour le Tchad au lendemain de ses premiers Voeux), et vie de proximité communautaire, pour prendre la charge des Maisons de soeurs âgées. Hélène Queinnec est à la fois Provinciale de France et chargée des P.M.C. (Petites et Moyennes Communautés). La Maison Provinciale est à Versailles Notre-Dame ; l'équipe responsable ne manque pas d'entrain. Quand France Delcourt remplace Hélène Queinnec comme Provinciale de France, Cécile Perre reçoit la charge des Maisons Nombreuses ainsi que celle de la communauté Notre-Dame. La résidence provinciale y demeure jusqu'en 1978.

7) L'Ermitage dans la durée

1972 - 1984

Mère Yvonne de la Hautière n'est pas une inconnue pour la communauté Saint-Joseph quand elle y arrive en octobre 1972. Pendant quatorze ans, elle a été responsable du noviciat de Versailles et l'a quitté deux ans plus tôt quand il a été transféré à Orléans.

Son supériorat à l'Ermitage est marqué d'un cachet de prière, de vigilance spirituelle. La vie apostolique continue mais la communauté Saint-Joseph n'est plus d'âge à entreprendre des tâches nouvelles.

L'équipe des "foraines" n'est plus rattachée à l'Ermitage.

Dès cette première année 72-73, plusieurs décès coup sur coup vont endeuiller l'Ermitage ; outre les accidents mentionnés plus haut, maladies ou chutes mortelles se succèdent de manière assez saisissante. De plus, la Clarté s'est ouverte, à cent mètres de la communauté Saint-Joseph, à vingt mètres de la Providence. Destinée aux soeurs âgées et malades, elle commence par héberger pendant deux ans la communauté de Cannes dont la maison est en réfection. Soeur Sainte Blandine y a été transférée en janvier 1975 ; elle mourra le 25 mai 1976 à l'âge de cinquante-sept ans après vingt-quatre années de souffrance. Ses funérailles - et toutes celles de la Clarté - ont lieu à Saint Joseph.

Le chauffage de la chapelle entraînant des frais importants, la communauté se replie l'hiver sur la bibliothèque ou sur le vestibule. Les gens du quartier viennent en nombre réduit.

La raréfaction du clergé conduit à héberger des prêtres étrangers, généralement étudiants à Paris. La plupart viennent du Tiers-Monde et la communauté les reçoit gratuitement, heureuse de voir assurée l'eucharistie quotidienne. Ils apportent une note d'universalisme car le continent d'origine change chaque année, et un cachet de vie de famille car ils partagent volontiers veillée de Noël ou autres occasions d'échanges.

Un jésuite vient chaque mois exhorter la communauté.

Une retraite de Dames a lieu chaque année.

Le club des anciens, mutation du "Suffrage", se réunit chaque semaine.

En novembre, une eucharistie pour les défunts de l'année remplit la chapelle.

La vente de charité de la communauté fait place tous les deux ans à la kermesse de la Paroisse Notre-Dame (1971). Les soeurs abandonnent pour trois jours tout le rez-de-

chaussée de Saint-Joseph et celui de la maison Saint-Régis. Cinq cents repas sont servis, les comptoirs sont multiples, le jardin est envahi. La nuit, des scouts font la garde dans les locaux. Le lendemain, ce ne sont plus, comme jadis, les novices qui cirent les planchers mais un cirneur de la ville.

La Supérieure a de nombreuses absences : maladies et deuils familiaux, rencontres avec d'autres soeurs, temps forts spirituels glanés ici ou là. La communauté malgré son vieillissement n'hésite pas à se prendre en charge.

En 1977, une soeur d'âge mûr, Raymonde de Goubert, organise à l'Ermitage une retraite de trente jours.

En août a lieu le chapitre provincial préparatoire à la Congrégation Générale de l'année suivante. Deux autres avaient déjà eu lieu dans la décennie précédente, la période post-conciliaire demandant un travail serré pour l'*aggiornamento* des Constitutions des Instituts Religieux.

Tous les trois ans - car la Maison-Mère et Epinay ont aussi ce privilège - l'Ermitage fête les jubilaires de la Région Parisienne; c'est une joyeuse fusion des âges et des mentalités.

En 1978, le 31 juillet, France Delcourt est élue Supérieure Générale. Elle quitte l'Ermitage Notre-Dame et celle qui lui succède au Provincialat de France (1978-1988), Christiane Hourticq, demeure à Paris. France Delcourt, dans les rares loisirs que lui laisse sa charge, aime à s'échapper à Versailles et retrouve la communauté Notre-Dame pour s'y détendre comme pour y travailler au calme des dossiers importants. Elle instaure un type de supériorat si simple que, trouvant un jour les portes de Notre-Dame fermées (mode de vivre nécessaire aux environs de Paris), elle escalade une fenêtre et va tranquillement s'installer dans sa chambre.

Le 4 octobre 1978, Yvonne de la Hautière quitte sa charge de supérieure pour rejoindre une communauté à Marseille. Le 23, lui succède celle qui fut Mère Saint Paul, provinciale de France, devenue Marie Rouvillois ; elle arrive comme supérieure à la Clarté et à Saint-Joseph. Douée d'une grande puissance de travail et prompte dans ses réalisations, elle ne se contente pas d'assumer deux communautés mais poursuit un travail à Paris. L'organisme "Recherche et Rencontre", où elle est insérée, tente de remettre à flot les vaincus de la vie. Cette perspective, à la fois sociale et d'échange personnel, est un besoin du monde actuel et lui paraît également une ouverture tonique pour ses communautés.

Entre les trois communautés, ou entre Saint-Joseph et Notre-Dame, ou entre Saint-Joseph et la Clarté, se tissent des liens fraternels : apéritifs en commun, goûters, séances de diapositives ou de vidéos, échanges de service, séjours de repos, retraites en commun...

En 1981 : la vente d'une partie du jardin est signée. La mairie en est l'acquéreur. Elle opère quelques travaux d'abattage et d'élagage, fait poser des bancs, monte une "tour de guet", un "pont suspendu". Ces 8400 m² comportent la "rivière" tracée par Mesdames, asséchée depuis près d'un siècle, le "rond Saint-Stanislas" - vaste terre-plein cerné de monticules - et un sous-bois. Le 24 septembre 1983, Monsieur André Damien, maire de Versailles, et Marie Rouvillois dévoilent ensemble la plaque indiquant "Parc de Semallé". C'est le nom donné à ce jardin public du quartier. A vrai dire, il avait toujours été fort fréquenté, au su et à l'insu des Auxiliatrices, mais des jeux d'enfants non surveillés entraînent la responsabilité du propriétaire. La situation était normalisée.

Le petit temple de Delphes était déjà acquis par le voisin le plus proche, Monsieur Weiller, avec la trace de la cloche de l'"ermite" supposé, la maison ayant disparu depuis longtemps; C'est à cet endroit que les petits-enfants de l'originale Madame de Semallé accueillaient leur grand-mère au retour de sa messe matinale car elle congédiait sa calèche à deux chevaux pour pouvoir visiter sur son passage des familles en nécessité. Les enfants avaient droit à du pain d'épice et à des croquignoles et les trois chiens n'étaient pas oubliés.

Ceux qui ont considéré cette vente comme une mutilation ont peut-être oublié que le domaine de la Pompadour commençait au-delà de la résidence actuelle "Parc-aux-Reines", au début de la rue Galliéni. Au Nord également une partie avait été amputée par les Auxiliatrices.

Geneviève Coutansais puis Odile Vedrenne, successivement provinciales des Maisons Nombreuses, viennent régulièrement visiter la communauté. Les soeurs savent que l'orientation de l'Ermitage est prévue : à un apostolat de proximité va succéder un nouveau dynamisme et les locaux seront le foyer fécond de son expansion .

8) Un label : "Ermitage-Accueil"

1984 - 1999

En 1984, de nouvelles structures se mettent en place à l'Ermitage. Marie Rouvillois cède la place de supérieure de la Clarté à Marie-Françoise Gizard dont la profession d'infirmière et le contact avec les personnes âgées sont des atouts pour sa nouvelle charge.

Marie-Françoise CHAPAS assume la double responsabilité des communautés de Saint-Joseph et de Notre-Dame.

Une autre instance est également mise en poste : l'équipe d'accueil dont est chargée Régine du Charlat. Elle poursuit son travail à l'Institut Catholique mais vient chaque semaine passer une journée sur place. Suzanne Queinnec porte l'organisation tandis que Monique Vatar anime un atelier de poterie fortement inséré dans la marche de la Maison d'Accueil. Marie-Louise Gallay assume la lourde charge de la cuisine ; des laïcs sont associés au fonctionnement de la maison ; est arrivé en premier le ménage de Michel et Madeleine Devaux, celle-ci attachée au service important de la réception.

Elisabeth de Saint-Pol portait jusqu'alors la Maison d'Accueil avec un sérieux qui dépassait assez largement le rythme de ses prédécesseurs. Elle devait même refuser des demandes, non par crainte de surcharge mais en raison des limites des locaux. Ses objectifs cependant éliminaient les groupes de jeunes, les accueils bruyants et difficiles ; des bâtiments, tels Bethléem ou la Providence, n'étaient pas en usage.

La nouvelle équipe fait partie de la communauté Notre-Dame mais ne la définit pas tout entière. On y trouve une monitrice en école d'infirmières, une aide-ménagère, une soeur à la catéchèse des handicapés, une soeur dont le jardin, la buanderie, les travaux divers emplissent les journées.

Ce sont les premières occupantes de la Maison mais elle se modifiera bientôt, gardant comme toute communauté auxiliaire son caractère polyvalent. Pastorale dans les milieux défavorisés, dans le monde de la santé, catéchuménat, aumônerie étudiante, accompagnement spirituel, travail d'auxiliaire de vie ne sont que quelques évocations de celles qui se succéderont pendant les supérieurs de Marie-France Fortin, Geneviève Guénard, Marie-Luce Brun.

L'équipe d'accueil sait qu'elle a mission de donner à l'Ermitage une pleine ouverture "à tout bien quel qu'il soit", selon le mot de la fondatrice. Tout ce qui peut contribuer à faire grandir la foi, à faire grandir en l'homme sa propre humanité, à ouvrir à l'autre, à réparer les brèches qui déchirent les malmenés de la vie ... tout appel veut résonner dans la Maison d'Accueil.

Dès son arrivée, Suzanne Queinnec privilégie les jeunes. Habitée à cet apostolat en paroisse et en aumônerie, elle les accueille avec sa chaleur communicative et sa longue habitude. Des pièces jusqu'alors inhabitées se revêtent de moquettes, des matelas s'empilent et parfois, le soir, débordent dans les couloirs. L'oratoire devient trop petit.

Bethléem appelé "le chalet" par les occupants, la Providence devenue "Les Tilleuls", sont affectés au service de l'accueil.

Cette brève évocation veut donner le ton à l'ouverture de la Maison mais l'aspect qui semble avoir frappé le plus les participants comme les responsables, c'est la diversité. Les Auxiliatrices n'ont jamais eu d'institution, elles ne connaissent pas l'exclusive (justifiée par ailleurs) des hôpitaux, des collèges, des maisons de retraite. Pour elles, les portes sont là afin d'être ouvertes, et la dispersion des bâtiments facilite l'éclectisme des choix. Chacun a droit d'être reconnu, attendu, respecté. S'il y a discrimination, il n'y a plus d'accueil. Tout homme a besoin d'un lieu de vie, l'Ermitage se veut lieu où l'on se reconnaît chez soi, où l'on peut prendre des habitudes, lieu où l'on est nourri - la table est bonne -, lieu de confiance - chaque hôte a sa clé -, lieu d'évangile : les marronniers de l'Ermitage deviennent des "chênes de Mambré", la Trinité passe auprès de qui la reconnaît.

Tous ceux qui ne se fréquentent pas habituellement ont toit commun à l'Ermitage, le grand et le petit, le chanceux et le malchanceux, le riche et le pauvre, le parleur et les sans-voix, le fort et le faible, le célèbre et l'ignoré, le chrétien et le non-chrétien. Il y a des cloisons nécessaires mais combien de cloisons mortifères ? En chacun de nous se tapit un égoïste qui se protège de "l'autre", l'Ermitage s'essaie à être un lieu-sans-frontière.

Une énumération non exhaustive tente de faire résonner cette convivialité. Elle cède au défaut qu'elle combat en classifiant les groupes ; il est bien évident qu'un calendrier serait plus significatif mais apporterait moins de clarté.

Les groupes ecclésiaux sont eux-mêmes variés : équipes pastorales, équipes de secteur, jésuites, catéchistes, professions de foi, aumôneries de collège, de lycées, d'étudiants, écoles diverses, Centre National de Pastorale Liturgique, mouvements d'Eglise, Vie Chrétienne, Mouvement Eucharistique des Jeunes, Légion de Marie, Veuves, Mères de prêtres, parents de frères et soeurs de Saint-Jean, scouts et guides de toutes obédiences. Point-Coeur, Pastorale de la santé, Fondations pour un monde nouveau, déjeuner des prêtres le Jeudi-Saint, retraites, recollections, internoviciat ignatien, service des vocations, atelier d'icônes ...

Certains groupe de laïcs sont attirés par le caractère chrétien de la Maison. D'autres l'ignorent ou s'en trouvent bien. Groupes d'art floral, de cuisine, de couture, de travail sur soie, de dentelle ; groupes de personnes âgées, de yoga, groupes P.R.H. (Personnalité et Relations Humaines), groupe "spirale", groupes de sortants de prisons.

Groupes d'entreprises : séminaires variés.

Groupes de formation : Croix-Rouge, syndicats, ambulanciers, formations diverses, psychologique entre autres

Groupes artistiques : chant, concerts, chorales ...

Groupes familiaux : mariages, baptêmes, fiançailles, noces d'or et d'argent, anniversaires, rassemblement inter-génération ...

Groupes internationaux, généralement culturels : Amérique Latine, Québec, Etats-Unis, Pays de l'Est ...

Groupes à partir de propositions faites par l'Ermitage : retraites ignatiennes de jeunes, stages de connaissance de soi avec aide psychologique, lectures bibliques, approche de la Parole de Dieu, personnes séparées, chantiers de travaux ...

Une place à part doit être donnée à l'atelier de poterie car il fonctionne en permanence, animé par Monique Vatar. C'est à la fois un lieu artistique et un lieu de personnalisation. Les retraitants y expriment leurs mouvements intérieurs. Les amoureux de la terre y viennent régulièrement. Les poètes y concrétisent leurs rêves. Les maladroits s'y découvrent habiles. Il y a des "retraites avec l'argile".

Une autre ouverture se révèle à la poterie. Monique a créé un atelier à la maison d'arrêt de Bois d'Arcy puis à Versailles à la prison des femmes. Le monde carcéral peut être présent au coeur de l'Ermitage;

A cette trop brève énumération des groupes s'ajoutent les isolés, très nombreux à venir en retraite, repos, halte de travail, relation avec telle Auxiliatrice, accompagnement spirituel, déplacement d'origines diverses ...

Cette ouverture a quelques limites : il faut une grande vigilance pour refuser les sectes, les intégrismes hors-Eglise, les catéchèses parallèles ...

Un trait qui caractérise l'Ermitage dès l'arrivée de Suzanne Queinnec, trait rare et qui fait l'objet d'étonnement, de respect, de heurt, chez de nombreux hôtes : l'Ermitage est en lien avec plusieurs organismes qui lui envoient des personnes en réinsertion sociale durant des semaines ou des mois. Femmes, hommes, jeunes des deux sexes ont "droit d'asile" dans un nombre de chambres donné. Avant même son arrivée à l'Ermitage, Suzanne Queinnec, saisie par la détresse sociale, avait rêvé d'avoir une grande maison où accueillir tous les sans-abris. Son arrivée à Versailles lui paraît une réponse et elle commence très vite cette ouverture à des personnes en détresse. Celles qui lui succèdent, Isabelle Le Bourgeois et Christine Damez, poursuivent cette politique.

Ce travail difficile connaît des réussites. Il donne à la Maison un caractère de gratuité, de sens des Béatitudes. Il demande une longue patience, un désintéressement souvent total, une relation avec maints organismes. Il conduit parfois à appeler le Samu, les pompiers, le médecin des urgences.

Dans une Maison d'Accueil, l'imprévu fait partie de la normalité. Il est logique que l'imprévu ait pris, en ces circonstances, une place plus importante.

Un aspect marquant de l'Ermitage pour la Province de France et pour l'Institut, c'est le caractère de Maison de famille. Nous avons vu au long des décennies se dérouler de très nombreuses fêtes et rencontres variées. Il semble que l'Ermitage en cette dernière période ait pris très à coeur ce service.

En 1995, le centenaire de la Maison réunit Auxiliatrices et amis. Un rappel historique, une exposition photographique des activités depuis les origines, des portes "plus ouvertes" encore que d'habitude attirent des personnes par centaines.

Les derniers jubilés ne réunissent plus seulement la Région Parisienne mais la France; les générations se retrouvent puis se mêlent, les soeurs immobilisées de la Clarté peuvent avoir leur part de rencontre. Ces journées festives et fraternelles rappellent à beaucoup le temps du noviciat et permettent de goûter la beauté de ce cadre verdoyant.

Est-ce un "gène" Auxiliatrice qui demeure en ces murs ? les novices de Paris choisissent sans hésiter l'ancien oratoire de "Bethléem" dit "le chalet" pour leur cérémonie de Voeux. Les familles peuvent être reçues sur place et la date habituelle, en septembre, permet de profiter encore des pelouses sous les pommiers.

Il faut noter à l'Ermitage la place que tient le personnel. L'implication des Auxiliatrices dans le labeur quotidien donne aux travailleurs le sens de participer à une oeuvre commune. Les grands coups durs ne sont pas rares, les jours creux n'existent guère. Les lois sociales sont respectées de part et d'autre mais les relations ne sont pas tendues, des fêtes sont partagées, notamment à Noël, aux moments forts des familles : mariage, naissance, baptême. Très ressentis par tous ont été le départ et la mort de Madeleine Devaux, réceptionniste toujours adaptée, toujours souriante.

Une Association loi 1901 se met en place et des laïcs prennent part à la gestion. Un Conseil d'Administration porte le poids de l'Ermitage.

La Communauté Notre-Dame évolue et se rajeunit. De nouveaux centres d'intérêt y sont présents par tel ou tel membre : le Généralat avec l'une des anciennes conseillères, Stefania Riccadonna, le dur quartier de Mantes-la-Jolie (enseignement en lycée technique), l'équipe nationale du M.E.J. (Mouvement Eucharistique des Jeunes), l'école de musique, les instances de formation à l'accompagnement. La vitalité de la communauté est telle qu'il ne se passe guère de jours sans arrivée, sans départ, sans passage. Les temps forts de prière et de partage en sont nourris et des journées de reprise spirituelle marquent des étapes pour les unes et les autres. Il semble que le dynamisme de l'accueil et le dynamisme de la communauté n'iront jamais qu'en s'amplifiant, en profondeur comme en expansion.

Nous sommes en 1996... depuis combien d'années soulève-t-on le problème de l'Ermitage ? Au re-démarrage de la Maison d'Accueil, quelles limites de durée avaient été évoquées ?

La douloureuse décision de la fermeture est pourtant un coup de Trafalgar. La provinciale, Laurence Ducellier, a la rude mission de la première annonce, puis d'une seconde concernant le départ de chacune. La fermeture aura lieu en 1999, il faut gérer une passation et les lourds problèmes qu'elle suppose : trouver des successeurs de sensibilité apostolique, éviter toute publicité car la proximité du Château et l'appétit des promoteurs demandent toute discrétion, garantir l'avenir du personnel, faire accepter aux repreneurs la charge des six millions de travaux exigés par les services de sécurité, dissoudre éventuellement l'Association, continuer le rythme sans relâche durant deux années et demie...

Mais ce surcroît de travail n'est rien auprès du choc affectif : l'abandon d'un lieu d'une fécondité apostolique exceptionnelle, l'éclatement d'une communauté, la rupture de liens innombrables, l'éventuelle dispersion d'un personnel très attaché, la mise en question de l'accueil social, la distance avec un passé de cent quatre années, l'isolement en conséquence des soeurs de la Clarté.

La Maison d'Accueil alors présente ainsi son fonctionnement (1997) :

- 51% de groupes à caractère religieux,
- 25% de groupes à caractère social et professionnel,
- 24% de groupes à caractère culturel et familial.
- Vingt-sept personnes accueillies dans le cadre du logement social temporaire,
- 31850 journées ou demi-journées d'accueil représentent une moyenne de quatre-vingt-huit personnes par jour.

Cette vitalité apostolique non seulement ne se démentira pas jusqu'au départ des Auxiliatrices en juillet 1999 mais se poursuivra au-delà grâce à l'agenda bien rempli qu'elles passeront à leurs successeurs.

Un double parcours se met alors en place à l'Ermitage :

- dans la communauté, par l'accueil dans la foi d'une décision dont l'évidence est manifeste, par quelques vides causés déjà par l'envoi de tels membres en d'autres maisons ou par la préparation à de nouvelles perspectives apostoliques.
- dans la ville et le diocèse de Versailles, par les démarches qu'impliquent les relations avec les repreneurs éventuels de la Maison. Des réunions "Avenir de l'Ermitage" regrouperont des usagers porteurs de sympathie et de projets.

La communauté vit d'autant plus vaillamment la perspective de départ qu'une épreuve de santé l'atteint également de plein fouet ; la vie semble continuer comme par le passé. De même les usagers de l'Ermitage, les "accueillis" en difficulté sociale, le personnel - au plan de la gestion comme au plan du travail quotidien - poursuivent leur route avec la même vitalité. Toute une recherche se met en place dans les domaines juridique, social, urbain, ecclésial.

L'Ermitage comporte 2,3 hectares et 3.800 m² de plancher (86)

Trois instances sont bientôt à l'oeuvre :

- un comité de pilotage ou groupe de réflexion comportant deux Auxiliatrices de l'Ermitage : Christine Damez et Jacqueline Arondel, le gestionnaire de la Maison d'Accueil, l'architecte, l'économe provinciale, un expert en logement social, un expert en opérations foncières. Ce groupe étudie les différentes hypothèses envisageables sous l'angle physique, économique et juridique.

- l'architecte, en lien avec tel ou tel membre selon les cas, défend les intérêts de la propriété face aux autorités administratives (services de l'urbanisme, commission de sécurité etc.)

- Le conseil des Auxiliatrices choisit la solution à retenir en tenant compte des orientations apostoliques qui lui paraissent souhaitables.

Au long de l'année 97, trois propositions prennent corps : l'une sociale, l'une ecclésiale, l'une apostolique. Une quatrième solution serait de morceler l'Ermitage et de donner une part à chacun.

Faut-il vendre ? Faut-il louer ? L'Ermitage, en raison de sa proximité avec le Château, est un lieu particulièrement sensible. Les délibérations municipales sur le P.O.S. (plan d'occupation des sols), les intégrations des lieux historiques de la ville au "domaine royal" ne peuvent qu'avoir des répercussions sur l'avenir de l'Ermitage.

D'autre part, l'évêché et le doyenné sont tenus au courant de la recherche. N'auraient-ils pas eu priorité si l'Ermitage avait été souhaité ?

Les délibérations de ce genre sont toujours longues et doivent être discrètes ; cependant, en décembre 97, le Conseil d'Administration, l'Association Ermitage-Accueil, les usagers sont mis au courant du travail poursuivi.

En novembre 1997, un mois auparavant, une importante réunion avec les Fondations pour un monde nouveau (Fmn) conduit à un pas en avant, et le 7 mars 1998, une lettre "Aux membres du Conseil d'Administration, de l'Association Ermitage-Accueil, à Monsieur le Doyen et aux membres du doyenné de Versailles, aux participants des réunions Avenir de

l'Ermitage en 1997" annonce la passation aux "Fondations pour un monde nouveau" sous le mode d'un "bail de longue durée" (trente ans).

Bien évidemment, Auxiliaires et autorités diocésaines ont été précédemment averties.

Parmi les propositions diverses, le choix des Fondations s'est appuyé sur trois motifs : la poursuite des activités d'accueil, la reprise du personnel, la continuité du séjour des "accueillis".

L'articulation avec la pastorale diocésaine était facilitée par le fait que les Fondations avaient pris en charge le "Cap Saint Jacques" l'année précédente, lieu ecclésial fondé auprès de la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines. Monseigneur Jean-Charles Thomas, évêque de Versailles, est accompagnateur des Fondations pour la France mais l'insertion dans le diocèse remonte à l'époque de Monseigneur Simonneaux, déjà favorable à cette insertion.

Les Fondations rassemblent des chrétiens en "communauté d'alliance" de vingt à cinquante membres. Elles ont été fondées en 1974 à Poitiers à partir d'un groupe de jeunes. Le terme bien biblique d'Alliance se veut expression de l'Alliance avec Dieu et avec tout autre, avec Dieu et avec le monde d'aujourd'hui. Le courant charismatique a porté les Fondations depuis ses origines ; la contribution à la vie de l'Eglise les situe dans quatre domaines : l'évangélisation, la formation, l'animation et la création de communautés, l'aide au développement. Canoniquement, les Fondations sont une "association privée de fidèles".

En France elles comptaient en 1999, mille trois cents membres, soixante-trois communautés, cinq cents jeunes de quatorze à dix-sept ans et de dix-huit à trente ans, mille jeunes aux rencontres d'été, quinze week-ends d'évangélisation pour adultes par an, des spectacles, dix mille familles contactées annuellement par une démarche d'évangélisation..

Dans le monde - car les Fondations sont internationales -, elles comptent deux mille sept-cents membres, quatorze pays d'implantation sur quatre continents, cent trente permanents animateurs et salariés administratifs. Dans chacun des pays d'implantation, l'"association privée de fidèles" relève d'un évêque du lieu afin de mieux inculturer les statuts.

Au sein des Fondations, il n'y a pas de communauté de vie mais des communautés d'alliance : "Les membres habitent chez eux, ils se retrouvent régulièrement deux fois par mois, une fois en communauté, une fois en "maisonnée", rencontre fraternelle de cinq à sept membres d'une même communauté. Une ou deux fois par an, un rassemblement a lieu entre tous les membres d'une même région. Les engagements comportent : prière

personnelle quotidienne, participation aux rencontres de la communauté, partage d'un dixième des revenus. Un "point d'alliance" important est l'accompagnement spirituel vécu auprès d'un membre de la communauté ou extérieur à elle. La formation et l'évangélisation font également partie de l'alliance".

La conviction que l'appel à la sainteté est commun à tous les baptisés fonde la démarche spirituelle du mouvement (87).

Gérard Testard est actuellement le président international ; Jacques Martin est le président pour la France.

Les Fondations reçoivent le choix des Auxiliatrices avec une grande reconnaissance car la nécessité et la recherche d'un local les poursuivaient depuis dix-huit ans. L'héritage spirituel que représente l'Ermitage est un "plus" dont les Fondations sont bien conscientes. En effet, les Fondations ont déjà fréquenté la Maison, plusieurs points communs rapprochent les deux instances, les activités peuvent être similaires et complémentaires.

Les axes pastoraux vécus par les Auxiliatrices paraissent cohérents avec ceux des successeurs :

- quant au nombre : vingt-quatre mille personnes par an ne leur font pas peur, ils comptent dépasser bientôt ce nombre.

- quant aux perspectives :

- . accueil individuel de personnes en détresse, spécialement sans logement,
- . vie spirituelle,
- . formation,
- . service d'Eglise.

Elles font partie de leur optique. Ils comptent y ajouter des rencontres communautaires, des sessions de formation longues, des ateliers spécialisés. L'Ermitage sera le siège national des Fondations en France; le siège international se situera également à Versailles.

Les formalités juridiques s'enclenchent sur ces accords profonds. Les Fondations proposent aux Auxiliatrices une place au Conseil d'Administration. Elles refusent : il faut faire pleinement le deuil de l'Ermitage. En revanche, elles acceptent la perspective de fournir des prestations dans les domaines de leur compétence et savent avoir l'occasion de participer à diverses rencontres dans le cadre de l'Ermitage.

L'Association Ermitage-Accueil, gestionnaire et employeur du personnel, entre, moyennant quelques modifications de statuts, dans l'union d'associations "Communion du monde nouveau", ce qui permet une continuité pour la gestion et les contrats de travail.

Le matin du 13 juillet 1999, le Conseil d'Administration de l'Ermitage tient son Assemblée Générale ordinaire, suivie d'une Assemblée Générale extraordinaire. Trente personnes environ sont présentes : les Auxiliatrices, les membres des Fondations, l'évêque auxiliaire. La directrice de l'Ermitage, Christine Damez, lit le rapport moral, elle y insiste sur l'heureuse collaboration avec le personnel, signale l'équilibre financier. En tant que présidente, elle donne sa démission, les statuts sont modifiés, le nouveau Conseil d'Administration se met en place. Le moment est simple, sérieux, émouvant, aboutissement d'un long chemin. Reste la légalisation notariale qui a lieu l'après-midi. A 19h. 30, la provinciale téléphone : le bail a été signé. Christine Damez remet les clés à Philippe Lacharme, devenu responsable de l'Ermitage.

Le contrat prend effet à partir du 16 juillet, la réouverture de la Maison d'Accueil aura lieu le 1^{er} septembre.

Mais jusqu'au bout les Auxiliatrices ont tenu à ouvrir les portes et à exprimer l'action de grâces. Avant cette clôture officielle, les derniers mois ont été jalonnés de temps forts. La province entière vibre au rythme de ces étapes de départ, admirant le courage, la simplicité, l'espérance, la foi que revêt chaque célébration.

Le 15 mai, la fête jubilaire se célèbre à l'Ermitage. Nombreuses sont les participantes car cette journée est un premier adieu.

Pour les rencontres organisées par la communauté Notre-Dame et l'équipe d'accueil, mieux vaut donner tel quel le récit de celles qui les ont vécues :

• *Le 15 juin, de 19h à 21h, sous les pommiers, pot d'amitié avec tous les participants à la vie de l'Ermitage : de la Croix Rouge aux retraitants, du jésuite à la responsable d'un groupe de formateurs ... etc. deux cents personnes étaient là sous un bon soleil d'été. Durant cette rencontre plusieurs personnes sont intervenues :*

. Christine Damez, après s'être entourée de la communauté, a rappelé l'histoire de l'Accueil, soulignant la présence et le travail de Régine, Suzanne et Isabelle.

. Puis Laurence Ducellier a exposé notre manière d'agir pour prendre la décision de passer l'Ermitage aux Fondations.

. Enfin, Jacques Martin, responsable pour la France des Fmn, a exprimé la joie et le défi que représentait pour eux la reprise de l'Ermitage. L'équipe des Fmn avec son futur directeur, Philippe Lacharme, s'est brièvement présentée.

Ce temps fort a été marqué par une convivialité chaleureuse et fraternelle où le "Faire Mémoire" côtoyait l'intérêt pour l'avenir avec les Fondations. Nous étions toutes là un peu émues car c'était le premier temps fort marquant officiellement notre décision de

partir et de laisser la place à d'autres. Bien sûr, nous avons dans le coeur toutes les Auxis qui ont vécu et oeuvré à l'Ermitage depuis cent quatre ans.

- *Le 27 juin à 9h.15, la messe paroissiale s'élargissait à tous les amis de Versailles, du Chesnay et d'ailleurs pour rendre grâce de tout ce qui s'est vécu à l'Ermitage depuis cent quatre ans : des générations d'Auxis qui y ont vécu leur noviciat, qui ont sillonné les quartiers, collaboré avec les paroisses, tissé des liens de toutes sortes. Rendre grâce aussi pour ces hommes, ces femmes, jeunes et enfants qui ont été accueillis à l'Ermitage et qui, à leur manière, ont fait vivre ce lieu.*

Nous étions environ cent soixante-dix, rassemblés dehors en demi-cercle devant la communauté Notre-Dame avec un temps très couvert qui nous a obligés à sortir les parapluies au moment de la communion. Puis un petit déjeuner rassemblait tous ceux qui le désiraient dans le grand hall à l'abri de la pluie.

Ce même jour, la communauté déjeunait à la Clarté et prenait une bonne après-midi communautaire pour partager et recueillir les fruits, les recherches, les évolutions de l'année.

- *Les 2-3 juillet, l'Assemblée du Petit groupe se déroulait au chalet de manière vivante et stimulante en cette fin d'année où le travail de chacune, pas encore achevé pour un certain nombre, faisait peser une réelle fatigue.*

Le 3, vers 19 heures, toutes les Auxis déjà présentes pour la fête du lendemain étaient conviées à une soirée barbecue préparée par la communauté de Villeneuve d'Ascq. Que vous en dire ? Nous avons été de surprises en surprises et cela nous a toutes profondément reposées. Vers 21 heures, nous avons vu apparaître la communauté de Villeneuve d'Ascq en costumes d'époque avec des torches allumées, chantant la gloire du siècle, nous invitant à danser, à chanter et pour finir à vivre cette "petite fête de nuit Auxis" avec un mini-feu d'artifice installé devant l'Ermitage Pompadour.

- *Le 4 juillet, de 9h.30 à 16h.30, c'était la fête de l'Ermitage où toutes les Auxis de la Province étaient conviées. Nous étions environ 90. Cette fête, nous la préparions toutes ensemble par des ateliers pensés par le trio : Régine, Suzanne et Marie-Luce.*

- . *Atelier pour installer et décorer la chapelle,*

- . *Atelier pour préparer la salle à manger,*

- . *Atelier pour mettre en place au chalet de belles photos anciennes rappelant l'histoire de l'Ermitage,*

- . *Ateliers pour concevoir et composer le Livre d'Or.*

A 11h.30, nous nous retrouvions à la Chapelle, l'autel placé près des reliques de Marie de la Providence. Nous avons conscience d'être là témoins d'une histoire qui nous dépassait, vivant l'Eglise dans ses richesses, ses limites, ses différences. Un cep de vigne nu symbolisait les émondages propres à chaque époque et les purifications qu'ils entraînent. Une fleur venait éclairer ce cep de vigne suggérant la vie, la résurrection sans cesse à l'oeuvre et à venir dans une Eglise qui change et se renouvelle. L'ensemble de la célébration préparée par la communauté de Bonaparte a été pour toutes un moment d'intense communion.

Figurez-vous que, quelques jours après, nous avons découvert à l'Ermitage un document signé de Mère Sainte Madeleine de Pazzi datant du 3 juillet 1899, adressé à l'évêque de Versailles qui donne son autorisation de consacrer l'autel de la chapelle de l'Ermitage le 4 juillet 1899. (88)

Cela fait jour pour jour 100 ans : 4 juillet 1899 et 4 juillet 1999. Cette Eucharistie signifiait notre mission accomplie au cours de ce siècle à l'Ermitage !

La fête s'est poursuivie par un délicieux repas, avec un temps d'animation présenté comme des "Questions pour un champion" sur l'Historique de l'Ermitage préparé par le Noviciat. Une promenade au chalet faisait revivre, grâce à de très vieilles photos retrouvées dans les archives de la maison par les soins de Régine, le temps des salles vertes, du fruitier, du poulailler, du Mont Thabor et, en véridique, une cellule du Noviciat. A 16 heures, nous terminions par une brève célébration où chacune recevait le logo de l'Ermitage préparé avec amour par Monique Vatar.

• Le 5 juillet, lendemain de cette fête, toute la communauté Notre Dame déménageait aux Tilleuls, libérant Notre Dame pour permettre déménagements, passage du brocanteur, d'Emmaüs, et les nettoyages pour laisser la maison propre aux "Fondations".

Les jours qui ont suivi nous ont fait vivre avec le personnel des moments de détente, de fête avec Catherine médaillée du mérite du travail sous l'aile maternelle et fraternelle de Marie-Louise qui l'a vue arriver toute jeune à la cuisine et qui l'a formée à ce travail si important dans une maison d'accueil.

Mais vous devinez bien qu'un grand labeur, fatigant parfois, se vivait aussi à l'Ermitage, le personnel de la maison étant en partie restreint, avec la maladie de Christine puis le départ d'une femme de ménage. Plusieurs Auxis nous ont donné un sérieux coup de main pour de gros travaux. Isabelle connaissant bien la maison a pu, entre autres choses, identifier toutes les clés et les étiquettes avec soin pour nos successeurs - long travail de patience qui a demandé bien des heures -. Depuis plusieurs

mois, Jacqueline et Sylvie ont porté avec courage l'absence partielle de Christine veillant à ce que tout se passe au mieux et dans la bonne humeur.

Le récit est signé Marie-Luce, Christine, Jacqueline. (89)

Quelques étapes rapidement évoquées montrent la densité des derniers mois :

- Le 14 mai : les économes générale et provinciale, Geneviève Guénard et Myriam Crispeels, viennent prévoir le déménagement. Un commissaire-priseur fait les évaluations en présence de Myriam et de Sylvie André.
- Le 19, la communauté organise le travail de chacune.
- Le 24, classement des archives de l'économat.
- Le 26, Myriam apporte les listes de répartition pour le déménagement.
- Les 29 et 30, kermesse de la paroisse Notre-Dame sur les lieux de l'Ermitage ; le Père Le Roy, curé, remercie les Auxiliatrices et présente les "Fondations pour un monde nouveau".
- le 31, réunion du personnel avec le responsable, pour le diocèse, de la convention pour le personnel d'Eglise.
- le 2 juin, la secrétaire provinciale vient s'occuper des archives. Le même jour : eucharistie communautaire offrant et portant cette étape.
- le 4, le personnel est convié à prendre divers objets.
- le 5, Myriam Crispeels vient avec un brocanteur.
- le 7, Régine du Charlat et Suzanne Queinnec viennent préparer la fête de départ.
- le 8, réunion de travail avec les "Fondations".
- le 9, le brocanteur vient chercher les objets préparés.
- le 12, la provinciale est là.
- le 15, premier déménagement ; les archives de l'Ermitage vont à la Clarté.
- le 21, déménagement volumineux : il s'agit des meubles destinés à la future Barouillère.
- le 25, les nettoyages.
- le 8 juillet, le personnel va pique-niquer à Amboise chez la soeur de Christine Damez.
- le 12, lors de la remise de la médaille du travail à Catherine Da Corte Fineza, cuisinière à l'Ermitage depuis vingt-cinq-ans, les membres de la commuauté reçoivent chacun un cadeau du personnel : une chemise de nuit.
- le 14, Myriam Crispeels prépare le prochain déménagement.

- le 15, déménagement
- le 16, dîner à la communauté des "Petits-Hôtels" où sont arrivés les meubles du dernier déménagement.
- le 19, brocanteur de Bordeaux.
- le 20, départ du brocanteur. L'entreprise de nettoyage travaille à l'accueil et à Notre-Dame.
- le 21, apéritif et repas avec le personnel.
- le 22, premier départ définitif : Sylvie André.

Ce relevé de diarium ne mentionne pas la vie communautaire, les accueils, les passages... rythme dense où le passé et l'avenir s'entremêlent.

Deux précieux mémoriaux gardent le souvenir de l'Ermitage :

- un "Livre d'Or" (1987-97, en deux volumes) signé par les hôtes lors de leur venue et exprimant les bienfaits de leur séjour.

- un cahier illustré, également appelé "Livre d'Or", mis à la disposition des participants à la journée d'adieu du 4 juillet 1999. On y trouve des textes d'Auxiliatrices qui furent novices en 1964, en 1965, le rappel de haltes très goûtées par une novice de Paris en 1980 - un historique de la Maison d'Accueil par Soeur Cécilia du Laz (33 ans d'Ermitage) - des témoignages de France Delcourt (6 ans de provincialat à l'Ermitage), de Geneviève Richard (14 ans maîtresse des novices), d'Elisabeth de Saint-Pol (8 ans à l'accueil), de Véronique Ollier (5 ans à l'accueil), de Geneviève Perret (5 ans à l'accueil), du Père Donval (28 ans de collaboration avec les Auxiliatrices), de Maurice Joyeux, s.j., recteur de Sainte-Geneviève ; un fax de Silvia Conde et du généralat avec deux pages de signatures des participantes des sessions d'Augsbourg.

On y trouve également la "prière eucharistique pour de grands rassemblements" avec une longue anamnèse évoquant l'Ermitage du passé, du présent et de l'avenir, texte émouvant au cours de cette Eucharistie célébrée par le Père Le Roy, curé de Notre-Dame et par le Père Philippe Potier, vicaire général de l'évêque de Versailles.

A Versailles, le Château pourrait faire vivre dans la nostalgie d'un passé et la ville a parfois sombré dans cette difficulté ; il ne semble pas que ce risque taraude encore les habitants actuels. A l'Ermitage, il y eut dans le lointain passé des abandons; des temps morts, des temps destructeurs ; le séjour et le départ des Auxiliatrices n'ont pas cette tonalité. La force de la foi dans la vitalité auxiliatrice a dépassé la tristesse des souvenirs perdus et les regrets d'une situation apostolique privilégiée. Depuis quelques décennies, le réalisme parlait ; c'est la foi qui a permis de l'entendre.

Mais la vie de l'Institut garde un autre témoignage de Versailles. La Clarté n'a pas aidé au déménagement des armoires ni au chargement des camions ; elle a apporté son concours propre, celui qu'elle-même ne voit pas, celui que nul ne voit. La Clarté est une force souterraine - ou sur-terrine ? - qui porte plus lourd que les grands murs de l'Ermitage.

La Supérieure, qui a donné sa part dans cette période de transition, est Hélène Queinsec, habituée par ses années d'économat provincial et général aux questions des bâtiments. Les responsables qui l'ont précédée ont connu des heures difficiles : Marie-Madeleine Lemaire, Hélène Besson. De cette dernière, experte en professionnalisme, la Maison a reçu des structures renouvelées.

Le régime de vie n'a pas peur de produire des centenaires. On chuchote même parfois que soeur Roger Delepoulle, avec ses vaillants cent sept ans, pourrait bien être immortelle. Il vaut mieux ne pas le lui dire car elle a une plainte - et une seule! - "Le bon Dieu m'oublie"?

Pour celles qui passent de cette vie à l'autre Vie, la chapelle de l'Ermitage continue à être disponible pour les funérailles. La Clarté, en effet, n'a qu'un oratoire. Les Fondations pour un monde nouveau veulent bien rendre ce service : le "monde nouveau" ouvre les portes à la "cité nouvelle", la "nouvelle Jérusalem" !

Chapitre 6

L'ERMITAGE NOVICIAT

Le Royaume ... une graine 1895 - 1970

Il semble que tout a été dit sur les Auxiliatrices à l'Ermitage. 1999 clôt les cent quatre années apostoliques dont nous avons suivi le parcours. Et pourtant, une autre trajectoire dessine dans l'ombre soixante-quinze années d'une grande intensité spirituelle. Nous allons retourner aux origines pour découvrir la marche du noviciat de 1895 à 1970.

N'est-ce pas une gageure que faire l'histoire d'un noviciat ? Cette étape de formation s'insère dans le temps, certes, et chaque instant peut y prendre une valeur fondatrice. Mais les transformations sont intérieures et Dieu s'en réserve le spectacle. Le règlement, les temps de prières, les divers exercices, la Grande Retraite, les entrées au postulat, les cérémonies de Voeux, les départs ... peuvent s'échelonner sur un calendrier. Comme la Création reflète l'Eternel, ainsi la succession des mois peut laisser découvrir le Christ, mobile et fin de ce parcours. Il n'en reste pas moins que les descriptions resteront collectives et apparemment superficielles alors que le travail est personnel et profond.

L'Ermitage n'est pas le premier noviciat des Auxiliatrices ; il a commencé à Paris dès la fondation entre les mains de la Mère du Sacré-Coeur (1856-1863), puis de la Mère de la Miséricorde, deux futures Supérieures Générales. En 1870 (10 janvier), Mère de Borgia en reçoit la charge qu'elle garde douze ans malgré une cécité qui alourdit singulièrement sa tâche lors des dernières années;

Celle qui lui succède (1882) est Mère Sainte Madeleine de Pazzi ; quand elle arrive à l'Ermitage, elle a assumé cette responsabilité à Blanchelande, abbaye normande de la Manche, depuis treize ans ; elle la poursuivra encore treize autres années.

Louise de Jacquilot est née à Quimper en 1843, dans une famille chrétienne où elle partage avec trois frères et une soeur les joies d'une vie ardente et ouverte. C'est une rousse aux yeux bruns, gaie, intelligente, cultivée, enthousiaste, active, organisatrice, animatrice.

Elle est exceptionnellement douée et ne demande qu'à profiter et à faire profiter de ses dons. Le jour de sa Confirmation, à onze ans et demi, elle reçoit une grâce marquante : "Quand l'évêque me dit : "Recevez le Saint-Esprit", j'eus l'impression que l'Esprit d'Amour descendait en moi... Il me sembla que mon intelligence s'ouvrait aux choses divines et que je recevais un grand accroissement d'amour de Dieu avec le désir de l'aimer par-dessus tout". Aimer Dieu par-dessus tout ne signifie pas pour Louise de Jacquelot l'appel à une vie consacrée. A deux reprises elle s'entend dire : "Vous avez la vocation religieuse". Elle ne saisit pas ce qui lui est dit. Certes elle a déjà découvert le Christ et s'est donnée aux autres mais elle aime les sorties, la danse, la vie sous toutes ses formes ; elle est la joie de sa famille et s'engage dans l'amour avec bonheur par des fiançailles avec un jeune homme de valeur.

La guerre de 1870 éclate, son frère et son fiancé sont tués à Coulommiers. Le corps de son frère est ramené en Bretagne, le corps de son fiancé n'a pu être identifié. Sans hésiter, elle prend le train et va sur le champ de bataille dans l'espoir de le reconnaître. Avec son énergie coutumière, elle se penche sur les cadavres mutilés. l'officier qui la guide dira plus tard : "Jamais je n'ai rencontré une femme qui soit à ce point un homme".

Une Auxiliatrice lui dira plus tard : "Vous avez trouvé le don de force dans votre berceau, et vous en usez".

De nouveau elle est alertée : "Vous avez la vocation". Bien qu'elle sente le soutien de ses parents, inconsolables de la mort de leur fils et qui lui proposent déjà un autre parti, Louise consent à aller faire une retraite à Nantes.

Là, le Saint-Esprit l'éclaire avec une évidence aussi forte que paisible. Elle a vingt-huit ans ; jusqu'alors elle avait cru que la vocation commençait sur un chemin de Damas ou grâce à la visite d'un ange.

Elle arrive à la Barouillère en 1873, deux ans après la mort de Marie de la Providence, dix-sept ans après la fondation. La pauvreté règne ; les novices ont un pupitre pour deux, les locaux sont exigus. Du travail intérieur il ne nous est rien dit mais une largeur de vue semble habiter le noviciat : les novices vont en promenade à Clamart où les Auxiliatrices ont un chalet ; on les envoie visiter le musée de Cluny (à Paris).

Soeur Sainte Madeleine de Pazzi fait ses vœux en 1875 et passe au Juvénat. Trois mois plus tard elle en est responsable. On sent ici les audaces des jeunes fondations où le petit nombre de sujets contraint à demander des prouesses à l'Esprit-Saint et aux membres des Instituts.

Deux ans plus tard, Mère de la Miséricorde, supérieure de Londres, devient Supérieure Générale. Mère Sainte Madeleine la remplace. Sa culture, pourtant vaste, ne comporte pas

l'anglais. Elle doit non seulement faire face aux diverses tâches de sa fonction, mais former des novices. Elle écrit : "J'ai constaté de vrais miracles [...] en voyant ces Anglaises, intelligentes et cultivées, écouter avec le plus religieux respect ces développements de nos [Règles] ... dans une langue que j'apprenais moi-même".

De Londres, elle est envoyée à Cannes. A Cannes, les expulsions combistes la propulsent à Turin. Mais à Blanchelande, la cécité de la Maîtresse des novices, la santé précaire de la Supérieure demandent un remplacement. Mère Sainte Madeleine reçoit les deux charges. Le 18 mars 1882, la Supérieure Générale elle-même l'accueille à Blanchelande. Une nouvelle page est à écrire...

Dès les premiers jours, Mère Sainte Madeleine précise les dispositions avec lesquelles elle veut entrer dans sa charge de Maîtresse des novices :

1) *"Reconnaissance envers Dieu car cette charge est certainement l'une des plus propres à sanctifier.*

2) *Conviction profonde que cette charge est l'une de celles où l'action de la créature doit le plus disparaître pour ne pas gêner celle de Dieu.*

3) *Haute idée de son importance au point de vue de la responsabilité devant Dieu et au point de vue de la Société.*

4) *Me rendre compte que mes fautes, mes imperfections, même légères, sont d'une grande conséquence dans le milieu où je vis, parce que les novices ont les yeux fixés sur moi, s'autorisant de ce qu'elles me voient faire, et même l'amplifient".*

A ces convictions elle ajoute quatre dangers de la charge :

1) *"Danger pour l'humilité ! Les novices sont généralement dans l'admiration de leur Mère Maîtresse. L'amour-propre pourrait se nourrir de ce concert pas désagréable à la nature.*

2) *Indépendance. Suffisance. Comme Supérieure, on rencontre souvent des avis contraires, il y a bien des choses à ménager. Comme Maîtresse des novices, on a, dans le noviciat, une autorité absolue.*

3) *Illusion sur soi-même ; constamment en terrain surnaturel, la Maîtresse des novices fait passer sous les yeux les divers horizons de la perfection. Elle fait beaucoup de théorie, de là le danger de se croire sainte parce qu'elle a dit de saintes choses.*

4) *Ecueil de la nature par rapport aux affections qui l'entourent. Il est indispensable que la Maîtresse des novices prenne les coeurs pour les donner à Notre-Seigneur, mais il est encore plus indispensable qu'elle ne garde rien pour elle de ce qui n'est pas à elle. Que mon affection les aide toujours à monter et ne les fasse jamais descendre dans les régions de la nature" (90).*

Si Mère Sainte Madeleine est aussi lucide dès les premiers jours, que sera-ce à son arrivée à l'Ermitage après treize années d'expérience ? Cette expérience, elle aura à la rédiger page après page. En effet, aux premiers temps de sa charge, elle forme les novices auxiliatrices comme le sont alors les novices jésuites, à partir du *Sommaire des Constitutions* et des *Règles Communes*. Ses conférences sont soigneusement préparées mais elle parle de l'abondance du coeur. La Supérieure Générale, quand elle vient à Blanchelande visiter le noviciat, contraint Mère Sainte Madeleine à rédiger conférences, Grande Retraite, retraites de prise d'habit, de voeux. Le travail est considérable, la Mère Maîtresse avance son lever d'une heure, et ce seront ses écrits qui passeront par la suite dans tous les noviciats de la Société.

Elle prend conseil auprès de Pères Maîtres, s'appuie sur l'Écriture (trait étonnant pour l'époque), sur les grands spirituels jésuites du passé et du présent, sur la liturgie. La formation qu'elle donne est marquée par l'allégresse. Elle apprend que dans la Compagnie de Jésus, les novices ont des jours de grand congé, font des pèlerinages. Aussitôt elle instaure ces temps de détente qui sont des temps de formation ouverte et de vie fraternelle.

Avant son arrivée à l'Ermitage, deux événements marquent sa vie: elle prononce ses Grands Voeux, précédés d'une retraite qu'elle qualifiera plus tard de "décisive pour moi". Vers la fin de son séjour à Blanchelande, sa santé s'altère ; elle ne peut plus s'alimenter ; elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. La Mère de la Miséricorde prépare alors une fondation à Lourdes ; elle confie à la Vierge Marie la guérison de la Maîtresse des novices. Mère Sainte Madeleine, épuisée, incapable - semble-t-il - de faire le voyage, part pour Lourdes accompagnée d'une Auxiliatrice, Mère Saint Athanase. Trois bains de piscine trois jours de suite. Le quatrième jour, fête de la Pentecôte, une motion intérieure pousse Mère Sainte Madeleine à retourner à la piscine. Elle en sort guérie, retourne à pied à la communauté, va au réfectoire, avale viande et petits pois sous le regard de la Mère Générale, reprend le train sans fatigue et poursuit sa vie sans convalescence ni régime (91).

Quand elle arrive à l'Ermitage en 1895, le noviciat compte une trentaine de novices. Nous avons vu la vitalité qu'elle donne à la Maison. Les deux difficultés dont elle a souffert précédemment : la solitude morale pour elle, le manque de vie apostolique pour les novices, n'existent plus à l'Ermitage. De plus, l'accès géographiquement facile du Noviciat - et sans doute aussi la force de l'Esprit-Saint - conduisent à l'Ermitage un afflux de vocations. Malgré l'internationalité du noviciat de Jersey, ouvert en 1886, on trouve à Versailles, Belgique, Espagne, Italie et Bavière. C'est donc que le noviciat va toujours en croissant : en 1912, on comptera jusqu'à quarante-sept novices et postulantes.

En 1898, l'on décide la construction de la chapelle. L'oratoire Saint Joseph est vraiment trop petit car il y a quatre-vingt-dix personnes dans la maison. Si l'on se rappelle

que Bethléem n'est pas construit, que Madame de Semallé occupe plusieurs pièces de Saint-Régis, on se demande comment quatre-vingt-dix lits ont pu trouver place sur les planchers, comment le frottement quotidien n'engendrait pas tensions et contagions, comment les oeuvres pouvaient disposer de locaux, comment une seule Supérieure faisait face à pareille accumulation. Il faut admettre que ce nombre est un maximum suivi de décroissance, il n'en est pas moins vrai que l'entassement a longuement été le fait de l'Ermitage et qu'il a toujours été porté avec simplicité.

Le trait majeur de la formation donnée aux novices est l'amour du Christ : "Elle (Mère Sainte Madeleine) avait l'incessant besoin de donner Jésus en se donnant elle-même". La découverte des vertus et la brûlante mise à nu des défauts ne prennent sens qu'au regard de la Personne du Seigneur Jésus. Ce vigoureux travail de noviciat, repris par Mère Sainte Madeleine auprès de chacune, n'a rien pour elle de répétitif : Il est adapté à chaque novice. Tout lui est bon pour aider à faire creuser l'appel de Dieu.

En 1905 paraît le décret sur la communion fréquente et quotidienne. L'enthousiasme est général. La Maîtresse des novices, qui donne souvent des "préparations à la communion" insiste : "la meilleure préparation à la communion du jour est la communion de la veille".

Son amour de la Société est également un trait qui marque les novices. La première *Histoire des origines* (92) paraît à cette époque ; elle la fait lire, la commente, fait résonner au noviciat les échos des nombreuses fondations de l'époque :

Le noviciat est un lieu où les fêtes ont une grande importance. Nous en avons des traces nombreuses dans les pièces écrites et montées par les novices, et ces survivantes sont le gage de toutes celles qui n'ont pas eu les honneurs des Archives. Le cinquantenaire de l'Institut (1856-1906) est l'occasion privilégiée de célébrer l'attachement des Auxiliatrices à leur fondatrice et à son oeuvre.

A l'époque, il semble que l'on ne puisse présenter un spectacle autrement qu'en vers. L'alexandrin s'impose pour les ouvertures et les temps majestueux mais les moments plus vifs adoptent l'octosyllabique et même des rythmes plus légers.

La pièce du soir du Cinquantenaire, intitulée *Te Deum laudamus* a-t-elle été composée par une novice ? jouée par des novices ? Nous savons seulement qu'elle a son siège dans les archives du noviciat et que le nombre de personnages réclame un grand effectif. L'héroïne du jour - et de la pièce - est "La Société" personnifiée, qui ouvre le premier tableau.

*"Salut à toi, Société bénie,
Vis à jamais et prospère en tout lieu.*

*Nous te devons le bonheur et la vie
Nous te devons l'héritage des Cieux".*

Chacune des oeuvres se présente longuement puis vient se placer près de la Société et forme ainsi couronne. Le Chinois, bien sûr, est présent et près de lui apparaît "la Négrresse". Serait-ce un présage de l'Afrique ? Non?. Il s'agit de l'apostolat des Noirs aux Etats-Unis.

Le deuxième tableau se passe au ciel. La Société en extase est confortée par un Ange. La Vierge Marie est là et les étapes de vie auxiliaresse se présentent à leur tour : novice, juvéniste, aspirante, tertiaire, coadjutrice, professe, Auxiliaresse du Ciel, et un nouveau cortège s'ébranle : Ignace, François-Xavier, Saint-Joseph, Madeleine de Pazzi (ce dernier nom montre bien qu'il s'agit du noviciat car en 1906, Mère de la Miséricorde est toujours Supérieure Générale), puis Stanislas, Jean Berchmans, Catherine de Gênes, Alphonse Rodriguez, François de Borgia, Gertrude, Marie de la Providence. Tous ces personnages dialoguent (en vers) sur thèmes spirituels et apostoliques à la Gloire de Dieu, où le Purgatoire tient sa place. La pièce se clôture sur le "Chant de l'étendard de la Société".

"Salut, emblème de victoire ..."

*"Etendard, signe de victoire !
Oui, tu vaincras au nom du Sacré-Coeur !
Nous le jurons, tu serviras sa gloire,
Gloire au Seigneur !*

Vive labeur !

Vive son Coeur !

Près de son Coeur!

(Ces deux reprises sont
vraisemblablement chantées
en écho par les contraltos).

Ces quelques lignes ne sont qu'un aperçu de ce 19 janvier mais l'inspiration littéraire n'est pas épuisée et un nouvel anniversaire se célèbre aussi magnifiquement le 8 novembre, fête du couronnement de Notre-Dame de la Providence.

Pour la pièce du soir (ainsi faisait Molière quand il était pressé par Louis XIV), seul le premier tableau et les chants sont en vers ; trois tableaux sont en prose, où dialoguent longuement les Anges, notamment l'Ange de la Maison-Mère : pour fêter la Reine du Ciel - et du Purgatoire -, qui choisir de mieux que les hôtes du ciel ? Une autre pièce, intitulée "Notre Dame de la Providence", doit également dater de ce jour .

Le 8-novembre 1856; la Compagnie de Jésus n'était pas encore entrée dans la vie de la Société et c'est le Père Reculon, mariste, voisin de la Barouillère, qui préside la cérémonie où Marie de la Providence dépose aux pieds de la "Supérieure perpétuelle" la clé de la maison et la clé des coeurs.

Un chant de réfectoire en dix tableaux commence à Loos au pied de Notre-Dame de la Providence et se termine par l'acte héroïque entre les mains de Marie. Une scénographie nous manque pour expliquer comment un chœur de chant, groupé au milieu d'un réfectoire de cent personnes, a pu faire défiler dix tableaux devant son public. En revanche - unique exemple - nous avons la musique de l'un des airs choisis. Est-ce une musique d'un air connu ? est-ce une composition ? Nous n'en saurons rien : textes ou musique sont toujours anonymes.

Une exception cependant : Mère des Martyrs est signalée comme auteur d'une pièce intitulée "Prologue" mais dont les trente-sept pages rempliraient une soirée. elle met en scène Michel, Gabriel, Raphaël, la Société, une Auxiliatrice. Celle-ci, une lyre à la main, ouvre le feu par ces vers :

*"Réveille-toi soudain, réveille-toi, ma lyre,
Le moment est venu. N'est-il pas solennel ?
Ah ! puisses-tu vibrer au souffle qui m'inspire,
C'est un souffle puissant car il descend du ciel".*

Le ton est donné. Le lyrisme est si riche qu'il occulte l'occasion de cet échange quasi-céleste à la gloire de Dieu.

Un trait commun à cet ensemble littéraire, c'est le recours aux Anges comme hérauts de la gloire céleste mais aussi du travail apostolique et purgatorial des Auxiliatrices. La Société est personnifiée, parfois doublement : la Société, l'Auxiliatrice.

Cet aspect un peu emphatique, dont le XX^e siècle a souri mais que le XXI^e reconnaît plus équitablement comme un trait du néo-romantisme de l'époque, exprime une réalité forte : l'esprit de famille. Mère Sainte Madeleine en marque visiblement les novices. Si sa personnalité attachante y est pour quelque chose, il n'en est pas moins vrai que celles qui lui succèdent garderont ce souci, de génération en génération.

La note ignatienne est bien également une caractéristique de Mère Sainte Madeleine.

Il faut signaler une Académie (1904). Ce genre littéraire inspiré du noviciat jésuite se renouvelle chaque année pour chanter les louanges de "Notre Bienheureux Père" le 31 juillet et de Saint Stanislas, patron des novices, le 13 novembre.

Il faut reconnaître que, les effectifs repartant à neuf de deux ans en deux ans, on risque d'entendre toujours les mêmes clichés et il faut peut-être remercier les archives - une fois n'est pas coutume - de la considérable lacune qui réduit à un seul exemplaire pour chacun

des deux saints le témoignage de cet exercice. Le renouveau ignatien n'a pas encore passé par là.

Le panégyrique d'Ignace qui a échappé aux abîmes de l'oubli a usé d'un bon subterfuge en prenant pour thème une phrase de l'épître du jour : "Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés" (2 Tim. 3,12). Les cinq novices qui considèrent cette vérité nous ont laissé leur nom : Soeurs Saint Barthélemy, Sainte Marceline, Saint Alfred, Sainte Hermine, Saint Hilaire. Quand on est en Académie, c'est qu'on est immortelle.

L'éloge - en vers - de Saint Stanislas est l'oeuvre d'une novice intrépide : quelle rime trouver à Stanislas ? On n'est pas au noviciat pour rien et "l'amour-propre, hélas", triomphe de toute difficulté.

En 1907, une double fête réunit encore les Auxiliatrices de l'Ermitage pour célébrer le jubilé d'argent de la Mère Maîtresse qui coïncide avec ses vingt-cinq ans de charge. Les novices ne soupçonnent pas que derrière ce jour de joie se profile un adieu. En 1908, Mère Sainte Madeleine de Pazzi est nommée supérieure de la Maison-Mère.

Depuis longtemps déjà (1889), sa connaissance approfondie de l'Institut, la sûreté de son jugement, la solidité de sa vertu l'avaient fait nommer assistante générale mais le titre de Révérende Mère ne lui était pas donné : elle restait pour toutes "Mère Maîtresse". Un an plus tard, à la mort de Mère de la Miséricorde, elle devenait Supérieure Générale.

A son départ de l'Ermitage, c'est Mère Saint Wenceslas qui reçoit la charge du noviciat. Blanchelande et Versailles l'ont vu épauler Mère Sainte Madeleine dans sa tâche. En 1908, elle arrive de Gand où elle a fait une fondation très vivante. C'est une Belge, originaire de Louvain. Ses parents, Monsieur et Madame Martens, donnent à leur fille Maria et à leur fils Charles une éducation solide, ouverte, chrétienne. Maria est très douée, très volontaire, très entreprenante. Une seule passion cède à son intransigeance : l'amour de la lecture. Elle la gardera toute sa vie et y joindra le goût de l'écriture, notamment de la poésie. A quatorze ans, elle a la grande douleur de perdre sa mère et elle enferme sa peine au fond d'elle-même. Sa sensibilité en sera brisée durant de longues années.

A seize ans, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit la terrasse, elle sera religieuse. Et, c'est évident, elle entrera chez les Filles de Marie où elle a fait son éducation et où elle a été accueillie comme pensionnaire à la mort de sa mère ; il est trop tôt encore pour partir mais Maria ne fait pas mystère de sa vocation. Une amie évoque devant elle pour avenir, les Petites Soeurs des Pauvres. Marie se récrie : "Jamais de la vie!" "Pourquoi ?" - "C'est trop dur!". Ce cri spontané la fait réfléchir : "Je veux m'unir à Jésus-Christ portant sa croix : je

serai Petite Soeur des Pauvres". La décision est prise, le jour est fixé : 8 septembre 1890. Mais voilà que fin août, le noviciat des Petites Soeurs des Pauvres se ferme pour deux ans. Désespérée, Maria ne sait où Dieu l'attend. Elle entend parler des Auxiliatrices et le mot "Purgatoire" est prononcé. Il résonne au coeur de l'orpheline inconsolée ; elle va rue Josaphat à Bruxelles, fait une retraite, hésite encore : "Si j'écoute mon attrait, sans balancer j'entre chez les Auxiliatrices ... si Dieu veut que je le glorifie par le sacrifice de moi-même et de tout ce qu'Il m'a donné, j'entre chez les Petites Soeurs des Pauvres". Maria Martens a un directeur lucide et énergique : "Au nom de Notre-Seigneur, je vous déclare qu'Il vous veut chez les Auxiliatrices. Je vous ordonne de repousser comme une tentation toute pensée contraire".

Maria Martens part pour le noviciat et est accueillie à Blanchelande par Mère Sainte Madeleine de Pazzi.

Ce caractère trempé gardera longtemps cette attirance pour le sacrifice comme secret de l'amour. La brisure affective ressentie à la mort de sa mère y contribue sans doute. C'est à la retraite de ses grands Voeux, en 1902, qu'elle découvre sa voie spirituelle : l'Amour de la Volonté de Dieu. Dès lors, elle n'avancera plus que dans la confiance, l'abandon, la sérénité.

C'est dans cette attitude inébranlable jusqu'à sa mort qu'elle arrive à l'Ermitage. Sa nouvelle charge, pourtant, la fait trembler. Elle semble porter la paix avec sa belle silhouette de Flamande blonde, elle semble fendre les distances, aussi bien celle des mètres que celle des coeurs mais ses premiers jours se passent dans le désarroi.

Les novices ne peuvent s'en douter car, dès le premier jour, dès la première conférence, toutes sont conquises. Les échos de l'époque comme les témoignages posthumes le diront unanimement : les conférences de Mère Saint Wenceslas sont intensément formatrices. Elle a le texte de Mère Sainte Madeleine de Pazzi sous les yeux mais ses ajouts, ses commentaires, son expression, son feu vont droit à la rencontre du Christ en chaque novice. "Ses conférences, son exemple .." "son exemple, ses conférences..", c'est le leit-motiv qui revient toujours à son sujet. En revanche, la direction personnelle semble avoir été courte : Mère Saint Wenceslas, d'une grande fidélité à l'écoute de Dieu et d'une grande générosité, ne réalise pas bien qu'une Mère Maîtresse peut être l'intermédiaire personnalisée de cette Volonté de Dieu qu'elle aime tant. Il lui semble que toute postulante, toute novice, ne peuvent que marcher et courir dans la voie que le Seigneur lui a montrée au jour de l'appel.

Au long de sa carrière, elle aura quarante, cinquante novices par "promotion", à l'Ermitage jusqu'en 1913, au Val Maria en Belgique, jusqu'en 1925. Toutes lui garderont

une profonde reconnaissance et témoigneront de la force de vie spirituelle qu'elles lui doivent.

Mère Saint Wenceslas - nous l'avons dit - aimait la lecture et l'écriture. Il lui arrivait même d'écrire à la mère Générale en vers, tant ce mode d'expression lui était aisé et personnel.

Ne peut-on citer aussi cette clôture de Grande Retraite :

*Si je voulais tout dire, il me faudrait un livre
Et j'ai mieux à chanter en disant le bonheur
De l'âme qui, joyeuse, avec amour se livre
A son Roi pour mener les combats du Seigneur*

Lorsqu'elle était supérieure à Gand, elle trouve un jour au grenier une soeur en larmes, elle questionne ; seules les larmes lui répondent. Un papier glisse à terre et révèle le drame : "Je dois faire la pièce pour la fête de Mère Supérieure et vraiment, je ne peux pas !" Mère Saint Wenceslas s'exclame : "Ce n'est que cela : laissez tous ces papiers. Ne dites rien surtout. Je vais vous faire ça..."

La supercherie ne fut dévoilée que le soir de la fête. Au noviciat, elle est trop attentive à respecter l'expression de ses novices pour recommencer pareille substitution. Une pièce intitulée "Le lis de Versailles et de Saint Denis" demande à être signalée. On peut difficilement imaginer que la Mère Maîtresse y ait mis la main car elle a été jouée précisément pour fêter son arrivée au noviciat.

Pour exorciser le fantôme de la maîtresse du roi (et des lieux), la piété auxiliaire usurpera longtemps la dernière fille de Louis XV, Madame Louise, morte au Carmel de Saint-Denis sous le nom de Soeur Thérèse de Saint Augustin. L'auteur n'a pas peur de mettre en scène le roi lui-même et Marie Leczinska ; les dialogues sont assez maladroits, la psychologie est sommaire mais l'ensemble a quelque chose de touchant. La pièce comporte quatre actes suivis d'une sorte d'apothéose. Premier acte : Fontevault (l'abbaye où furent élevées les princesses). Deuxième acte : La vocation ; Troisième acte : Entrée au monastère. Noviciat. Quatrième acte : Soeur Thérèse de Saint Augustin, maîtresse des novices. La réfection spirituelle. Dans cet acte sont données des paroles textuelles de la Carmélite (le sous-titre de la pièce l'annonce). L'apothéose met en scène "Les Anges Protecteurs de l'Ermitage" et fait dialoguer l'Ange de l'Ermitage, l'Ange du noviciat, l'Ange de Gand. Paraît aussi l'Ange de l'Abandon. Serait-ce un ajout de la Mère Maîtresse?

S'il est dit que l'Ermitage a "usurpé" Madame Louise, c'est parce qu'elle n'a jamais vécu à l'Ermitage. Il est possible qu'elle y soit venue car Louis XV a fait visiter l'Ermitage à ses filles. Madame Louise était-elle du groupe ? C'est possible. Mais elle entre au Carmel en 1770 et ses soeurs aînées arrivent à l'Ermitage en 1781. Un vitrail de la chapelle évoque son

souvenir. Dans la vaste conclusion-apothéose qui rattache le passé du XVIII^e siècle au présent du XIX^e, Madame Louise est dite "fleur virginale" parmi "les fanges de la terre" ; autre métaphore : "le noviciat, c'est le pays des lis" (au long de cette pièce on s'étonne de ne pas trouver l'orthographe archaïque et royaliste : lys). Il est possible que Madame de Semallé ait été conviée à ce spectacle qui témoignait du chemin de la Providence sur l'Ermitage;

En 1912, Bethléem est construit. Le 11 février 1913 ont lieu la bénédiction des locaux et l'instauration de l'oratoire. C'est une heureuse et hygiénique décompression. L'inauguration de ce bâtiment se chante pièce par pièce sur des airs de l'époque, hélas non retrouvés. Mais les vers, s'ils ne sont pas de la Mère Maîtresse, ont été inspirés par elle.

A la fin de juillet 1914, Mère Saint Wenceslas doit être opérée de l'appendicite. L'intervention, à l'époque, était sérieuse et sans doute y eut-il quelques complications car nous verrons la Mère Maîtresse sortir de l'hôpital Saint Joseph avec une jambe et notamment un genou en mauvais état. La guerre est imminente, l'Ermitage sait que la Croix-Rouge va venir occuper ses locaux. Le 1^{er} août, en quatre bandes, la quarantaine de novices part pour la Belgique. L'encombrement des trains requis pour la mobilisation et l'envahissement de la Belgique - pays neutre - compliquent singulièrement le voyage mené par la Mère Adjutrice (93), Mère Saint Longin. A Bruxelles, où l'on peut enfin faire halte en communauté, un télégramme de la Supérieure Générale attend les voyageuses pour les convoquer à Nimègue où elle vient d'acheter un pensionnat des Mères du Sacré-Coeur. L'accueil chaud de la Révérende Mère Sainte Madeleine de Pazzi reconforte les novices accablées de sommeil et de fatigue, mais les difficultés se poursuivent. A Nimègue, tout manque sauf la place. Chaque novice a un lit et c'est beaucoup, mais le voyage a eu lieu en habits civils, des bagages ont été perdus en route. La langue néerlandaise complique toute relation et cette abondance de Françaises n'est pas très bien vue dans le pays qui se sent menacé, lui aussi, par l'invasion. Les novices, pittoresques, découvrent "la dévotion des contrariétés".

Les courriers sont lents, cependant Mère Sainte Madeleine de Pazzi arrive à faire passer un message à la Mère Maîtresse, lui disant qu'elle l'attend à Nimègue. A Paris, stupeur générale : Mère Saint Wenceslas n'est pas remise, et le voyage est dangereux. Il ne peut être question de traverser la Belgique, il faut passer par l'Angleterre. Mère Saint Wenceslas n'hésite pas. Accompagnée d'une Auxiliatrice, elle quitte Paris dans des conditions éprouvantes : longues démarches de visas, quatre heures de queue pour voir le train partir bondé sous les yeux d'une foule qui se rue à nouveau pour un second départ. Dieppe, Folkestone, Flessingue ... les mêmes scènes de bousculade, d'incertitude, de langue inconnue, d'hôtels bondés, de départs retardés, d'attentes stériles. Enfin l'arrivée à Nimègue fait oublier les difficultés du voyage mais pas celles du quotidien. Epuisée, Mère Saint

Wenceslas se repose. Bien vite pourtant, la Supérieure générale doit partir car les besoins sont multiples en cette période troublée (94).

1914 s'achève. 1915 passe. Au début de 1916, la Révérende Mère rappelle le noviciat à l'Ermitage. Des vocations se présentent. Mère Saint Wenceslas va revenir à Versailles avec les Françaises, Mère Saint Longin va rester à Nimègue avec les autres dont elle devient la responsable.

Mère Saint Wenceslas s'embarque avec vingt-trois novices sur le "Juliana", bateau qui les emporte vers l'Angleterre pour rejoindre la France. La mer est belle, le temps est doux, les novices déjeunent sur le pont quand un choc violent et une détonation assourdissante alertent tous les passagers. Le capitaine, en quelques mots, énonce la situation : "Nous venons de toucher une mine à l'arrière. Le bateau est gravement atteint. Qu'on prenne les ceintures de sauvetage. Nous en avons pour un quart d'heure".

Les novices se groupent autour de la Mère Maîtresse qui apaise, encourage, fait prier. Les passagers viennent chercher refuge auprès de cet îlot de sécurité et le chapelet s'égrène.

Le capitaine de la "Juliana" a lancé un S.O.S. et voici qu'un bateau relève-mines a entendu le signal de détresse. On transborde les passagers ; les bagages même, à la dernière minute, sont jetés sur le pont. Trois fois, de bateau en bateau, la même manoeuvre recommence . Enfin, en pleine nuit, et sans aucune lumière en raison d'une récente attaque de zeppelins, le débarquement a lieu sur une côte, sans aucun port. A tâtons, se tenant par la main, la colonne des novices est guidée jusqu'à un lieu habité. Mère Saint Wenceslas peut télégraphier à Londres où la communauté se demandait avec angoisse quel pouvait être le sort du noviciat.

A Londres, accueil chaleureux. Nouveau départ, traversée dans la tempête, arrivée à Dieppe puis à Paris où Mère Sainte Madeleine de Pazzi embrasse chacune avec émotion (95) ... A l'Ermitage la vie reprend avec sa régularité et en effet, de nouvelles vocations arrivent. Une seconde Maria Martens, nièce de la Mère Maîtresse est attendue, mais un accident l'emporte, la veille même de son arrivée. Une autre nièce, fille d'une cousine, arrive bientôt au noviciat.

Les événements mondiaux s'aggravent. Paris est menacé, Versailles en est très proche. En avril 1918, Mère Sainte Madeleine de Pazzi décide le départ du noviciat pour Lourdes.

Quarante-sept novices et cent trente-neuf colis prennent le train et arrivent dans le local qui leur est attribué. C'est le même dénuement qu'à Nimègue avec l'exiguïté en plus. Un lit pour chacune, quelques chaises, pas d'armoires - les malles en tiendront lieu -. En

outré, le bâtiment est distant de la communauté ; il faut traverser la rue pour aller à la chapelle, au réfectoire. Les novices sont dehors autant que dedans.

Le ravitaillement est difficile. Comment nourrir cinquante personnes en plus ! La Supérieure de la communauté surveille les mines, les lignes amincies. Elle s'inquiète notamment de "ses deux grands cierges" : Soeur Marie de la Croix, future Supérieure Générale, et soeur Marie de la Trinité.

Au retour d'une promenade en montagne, plusieurs novices se sentent fatiguées. Le lendemain, trente sont atteintes de la grippe espagnole. La Supérieure Générale, alertée, envoie des infirmières ; la communauté est également touchée. Mère Saint Wenceslas se dépense sans compter. Marie Savy, une jeune postulante, se voit mourir et chante sa joie d'aller voir Dieu. Deux novices, Soeur Saint Olivier et soeur Marie-Elisabeth, nièce de la Mère Maîtresse, aux prises avec de grandes souffrances, n'ont qu'un désir : rejoindre le Christ en Auxiliatrices. Elles ont l'autorisation de prononcer leurs Voeux et rayonnent de bonheur. Soeur Saint Olivier souffre tellement que la Mère Maîtresse doit prononcer la formule avec elle, mot par mot. Soeur Marie-Elisabeth la dit d'une voix si forte que les chambres voisines l'entendent. Cette infirmerie prend un air de fête. En trois jours, quatre cercueils sont conduits au cimetière : Mère Saint Arsène, de la communauté, et Marie Savy que sa mère a pu revoir. Mère Saint Olivier meurt le vendredi 20 octobre, Mère Marie Elisabeth le lendemain samedi. Toutes deux n'ont été que rayonnement de paix et d'espérance.

Le frère de Mère Saint Olivier est tué au front deux jours auparavant ; le frère de Mère Marie-Elisabeth est tué le jour de la mort de sa soeur. Les familles se montrent admirables. Pour Mère Saint Wenceslas, ce dernier deuil est aussi un deuil familial (96).

A la fin d'octobre, les six novices et quatre postulantes qui ont été épargnées reviennent à l'Ermitage. Fin novembre, toutes se retrouvent et reprennent d'autant plus sérieusement le cours du noviciat que l'armistice enfin a été signé le 11.

L'année 1919 amène une nouvelle séparation. Un noviciat a été préparé près de Bruxelles pour la Belgique et la Hollande. Mère Saint Wenceslas y est envoyée avec la moitié des novices. L'autre moitié reste à l'Ermitage avec Mère Saint Longin qui arrive de Nimègue et prend la charge du noviciat (97).

C'est pendant le séjour de Mère Saint Longin à Versailles que se déroule la fête du jubilé d'argent du noviciat de l'Ermitage (1895-1920).

Un programme chargé fait de cette journée un mémorial de reconnaissance et une rétrospective humoristique. Les chants de la Messe et du salut sont ceux qui furent chantés le 19 novembre 1895. Au réfectoire, près du portrait de Mère Sainte Madeleine de Pazzi

qui n'a pu célébrer l'anniversaire de ce qu'elle a vécu il y a vingt-cinq ans, le chant évoque les côtés pittoresques du voyage ... devenus pittoresques depuis qu'ils sont passés. Et le soir, après un traditionnel hommage à Saint Stanislas joué par les novices, les professes jouent un scénario en trois actes : 1) le départ à la gare de La Haye-du-Puits ; 2) le voyage: wagons remplis, vêtements du monde ; 3) l'arrivée à l'Ermitage avec les voix de la Révérende Mère Générale, de Madame de Semallé, d'Alexandre (le valet de chambre), de Justine (la femme de chambre), de Maria (la cuisinière). Le succès d'hilarité est total.

De l'oeuvre profonde de Mère Saint Longin, nous n'avons aucune trace, si ce n'est le témoignage verbal de novices dont la vénération demeurait entière. Son passage à l'Ermitage se limite à quatre années (1918-1922) au terme desquelles elle est appelée à Paris et devient Assistante Générale.

Celle qui lui succède, Mère Saint Patrice, est depuis 1919 adjutrice, c'est-à-dire "bras droit", de Mère Saint Wenceslas au Val -Maria. Elle portera la charge du noviciat de 1922 à 1937, date à laquelle nous l'avons vu recevoir la responsabilité de vicaire et de supérieure de l'Ermitage.

Quel regret nous éprouvons d'avoir si peu de renseignements sur ces années fécondes! Les novices de Mère Saint Patrice ne tarissent jamais d'éloges sur leur Mère Maîtresse et font généralement ressortir trois aspects : sa bonté, sa fermeté, son ampleur de vues.

Le rythme du noviciat semble toujours le même. Le travail est réparti en demi-heures, de manière à relativiser son importance matérielle. Les conférences sont certainement très riches car Mère Saint Patrice est d'une grande intelligence et d'une grande profondeur. La relation personnelle est très poussée, nous venons d'en évoquer des souvenirs vibrants.

Les novices ne vivent pas en vase-clos : non seulement elles pique-niquent à Marly, Louveciennes ... mais elles prennent part à la vie apostolique dès le postulat et au long de la deuxième année. Les matinées chez les malades et les journées de patronage révèlent ce qu'est l'apostolat de l'époque pour la plupart des Auxiliatrices. La découverte du manque d'hygiène, d'un côté, de l'indiscipline, de l'autre côté, est une excellente confrontation aux milieux déshérités humainement et souvent spirituellement. S'éveillent ou s'approfondissent le zèle, le don de soi, le sens que peut prendre la relation avec ce prochain que je déclare aimer comme moi-même.

De cette époque, un texte nous est resté : "Esther, l'élue de Dieu". Il est écrit en 1923 pour le jubilé d'or de la Supérieure Générale Sainte Madeleine de Pazzi. La conjoncture est délicate car pareil anniversaire ne peut passer sous silence mais la Supérieure Générale a quatre-vingts ans et perd la mémoire. Une vicaire la soutient dans sa charge. Il faut donc manifester la gratitude et s'exprimer avec tact.

Cette pièce tranche sur les autres écrits du même genre littéraire. L'auteur a lu le livre d'Esther - lire la Bible est chose rare à l'époque - ; elle appelle son héroïne tantôt Esther et tantôt Edissa. Elle a, bien sûr, lu Racine (on s'attend presque à "Est-ce toi, chère Elise" ? ou à "Mes filles, soutenez votre reine éperdue...") mais - est-ce une illusion ? est-ce une suggestion ? est-ce une connotation ? On sent, sous les mots très pudiques, une odeur de sérail ... de harem, on entend les "Mille et une Nuits", on lit le psaume 44. La beauté serait presque le plus beau don de Dieu (Jéhovah) - à quelle novice a-t-on fait tenir le rôle-titre - bien que le texte, avec beaucoup d'art, fasse l'éloge soigné des vertus d'Esther, alias la Mère Générale. Mais où la littérature devient prouesse, c'est lorsque tout naturellement le peuple sauvé par Esther devient la Société, la Chine, le Purgatoire. Un grand envol final atteint "la gloire plus grande de Dieu".

L'ensemble est en prose mais coupé de chants à la fin de chaque acte, ô choeurs de Racine ! Cette exclamation est un hommage car on ne sent nullement le plagiat. Le génie n'est pas là, on peut accorder le talent (98).

Mère Saint Patrice sera quinze années maîtresse du noviciat. Puissent celles qui ont bénéficié de ses qualités d'éducatrice spirituelle compléter cette trop courte relation.

Mère Saint Eudes reçoit la charge des novices en 1937. Elle arrive de Nantes où elle a été six ans supérieure. C'est une Bretonne aux yeux noirs dont le fond, l'équilibre, la bonté frappent dès l'abord. Elle est unie de très près à la Supérieure Générale, la Révérende Mère Sainte Radegonde qui poursuit son deuxième mandat (douze ans plus douze ans) de généralat. La ligne directrice n'est pas au renouvellement mais à la continuité. Il semble, du reste, que le caractère de la Maîtresse des novices s'accorde bien à cette perspective, ou bien l'obéissance a unifié les perspectives.

Une arrivée au noviciat d'alors représente un certain archaïsme. Le trousseau ressemble étrangement à celui des pensionnaires du Sacré-Coeur au temps d'Eugénie Smet. Les usages sont empreints d'une déférence quelque peu artificielle. Les petites contraintes d'une vie en commun sont multipliées "à plaisir" (les novices ont trop bon esprit pour penser "à déplaisir").

Il n'en reste pas moins que la qualité spirituelle de Mère Saint Eudes est indéniable et que les onze années qu'elle passe dans sa charge forment des Auxiliatrices de bonne trempe. Elle gardera la réputation d'une Maîtresse de noviciat exigeante mais douce, on ne cite pas d'elle ces mots à l'emporte-pièce qui sont le florilège de telle ou telle de celles qui l'ont précédée. Mais si elle voit une novice flancher ou rester aveugle, elle n'hésite pas à parler ferme. Comme toute responsable de l'époque, elle n'a pas étudié la psychologie mais la force de sa foi et la conviction de l'importance de son rôle l'aident à voir clair. C'est heureux

car le discernement n'est pas toujours le fait de celles qui orientent vers le noviciat et les départs sont nombreux.

Une caractéristique notable de Mère Saint Eudes est l'amour de Marie. Ses novices sont unanimes à le constater. Elle aime la Vierge d'un amour privilégié, en parle sur un ton d'intimité, de connivence presque. On ne peut s'empêcher de croire à des faveurs très personnalisées ; le noviciat vit dans un climat marial.

La montée du nazisme devient chaque jour plus inquiétante. En 1938, la guerre paraît imminente. Elle est retardée d'un an pour n'en être que plus préparée, du moins côté allemand. Il était convenu qu'en cas de mobilisation générale le noviciat partirait pour Blanchelande.

La Supérieure Générale est aux Etats-Unis, Mère Saint Eudes n'hésite pas, le 1^{er} septembre, à annoncer le départ aux novices. Elle y ajoute un *fervorino* sur les bienfaits de l'affrontement à l'épreuve et elle évoque le souvenir de l'ancien noviciat à Blanchelande.

Le départ a la même note d'abandon au Seigneur et à la Société que celui des novices partant pour Nimègue. On découvre des "attentions de la Providence", on est sûr du bien-fondé de la décision, on exprime l'émotion en regard de la communauté mais, dans un cas comme dans l'autre, nulle allusion au danger qui attend pères et frères et parfois la famille entière. Certains aspects amusants sont relevés : la tenue laïque des postulantes que l'on ne reconnaît pas, les formes rebondies des novices qui ont tout leur vestiaire sur elles, l'encombrement outrancier des bagages. Un train part, bondé : impossible d'y monter. Longue attente. Vers 18 heures, on en annonce un autre. Le bataillon des vingt-huit voyageuses s'installe ; le départ n'aura lieu qu'à vingt heures.

A deux heures du matin, descente à la gare de Carentan où il faut attendre durant cinq heures la correspondance pour La Haye-du-Puits, gare de Blanchelande. Cahin-caha, le petit train de campagne conduit les voyageuses à destination. Mais comment faire les trois bons kilomètres qui séparent de Blanchelande ?

La communauté n'a rien reçu des courriers envoyés. L'accueil cependant est des plus chaleureux : chaque Mère ou Soeur propose son matelas, son pot à eau, sa chaise... Jour après jour, l'installation prend forme et le règlement du noviciat se met en place.

Puis vient le déferlement de Mai-Juin 1940. Blanchelande est en zone occupée. La vie se continue dans le deuil de la défaite, la pénurie généralisée, le manque de nouvelles, l'inquiétude des lendemains. Dans quelle mesure les novices le savent-elles ? Le sentent-elles ?

Voici Octobre 1941 : la Révérende Mère Générale rappelle le noviciat à Versailles. Le départ se fait en trois groupes : le premier part le surlendemain avec l'une des professes du noviciat ; le second, huit jours plus tard, avec la Mère Maîtresse ; le troisième, la semaine suivante avec la Mère Adjutrice ; il faut ce délai pour les coadjutrices qui sont majoritairement slaves et italiennes, ainsi que pour soeur Maria-Ancilla, novice japonaise.

Faire trois cents kilomètres représente plus de douze heures. Nuit dans la gare Saint Lazare, départ au petit matin pour Versailles. Les deux premiers groupes mèneront cette odysée aux jours dits ; le troisième attendra longuement les visas de la *kommandantur* que, pour finir, la Mère Adjutrice n'obtiendra qu'au moyen d'un voyage à Saint-Lô. Le déplacement jusqu'au chef-lieu du département prend deux jours.

Le noviciat est au complet le 21 novembre, fête de la Présentation de Marie au Temple, signe marial pour Mère Saint Eudes et pour chacune.

Les restrictions sont dures, les novices en souffrent moins que d'autres car l'Institut a grand soin de leur santé et les collectivités font face plus facilement que les individualités. Cependant, des traces de fatigue apparaissent de ci de là. Une novice sera atteinte sévèrement de tuberculose, c'est soeur Maria-Ancilla, la Japonaise née d'un père portugais et d'une mère japonaise. Olga Gutierres a été élevée au Sacré-Coeur dans son pays mais a connu l'Institut aux Etats-Unis. Elle a voulu faire son noviciat en France, elle en connaît la langue. A peine arrivée à l'Ermitage, c'est le départ pour Blanchelande Le noviciat est houleux. Elle veut partir ; la Mère Maîtresse décèle une crise bien plus qu'un manque de vocation. Le combat dure longtemps. Puis la paix revient, et le don plénier d'elle-même. La maladie la prend en pleine sérénité. Un amour particulier pour Marie de la Providence lui vaut des faveurs spéciales. La Supérieure Générale, l'évêque viennent la voir. Elle est autorisée à prononcer ses voeux. Mère Saint Eudes est pour elle un phare constant, allant la voir entre deux rendez-vous.

Dans un noviciat, il n'est pas question de mourir mais il n'est pas question d'envoyer cette novice dans sa famille au Japon. Un sanatorium à l'époque n'est pas envisageable pour une Auxiliatrice ; du reste, en ce temps de restriction, les soins y sont moins efficaces.

Environnée de prière, d'offrande, d'un attachement très particulier de sa Mère Maîtresse, Mère Maria-Ancilla meurt le 20 janvier 1943. Le noviciat du Japon est fondé depuis 1939 par Mère Saint Ernest, qui se meurt également de tuberculose et dont les novices seront prises en charge par le Père Arrupe, alors Maître des novices au Japon.

Ce départ marque le noviciat.

L'occupation allemande ne permet pas aux novices l'aération habituelle à ce stade de formation. Pas question de promenade, de pique-nique. Les sorties chez les malades sont peu nombreuses : dès que retentit la sirène de l'alerte, les novices doivent rebrousser chemin. Aucune ne connaîtra le patronage, le contact avec les paroisses.

En 1944, du mois de mai au mois d'août, les tirs et les bombardements nocturnes deviennent de plus en plus fréquents. Le bruit est assourdissant ; on ne meurt pas de bruit mais on peut mourir d'une bombe, d'un avion qui s'écrase au sol. Pour rassurer les novices, Mère Maîtresse vient au dortoir et dit le chapelet. La nuit du 1^{er} juin, elle appelle les novices, leur dit de s'habiller et de descendre à l'oratoire. Non seulement on ne peut s'entendre mais on ne voit rien ; il n'est pas question d'allumer la moindre lumière (l'habitude en est prise depuis cinq ans). Cependant des fusées déchirent la nuit, une formidable secousse ébranle tout Bethléem dont les fenêtres, par bonheur, gardent leurs carreaux intacts. C'est Saint Cyr qui est visé mais les avions prennent leur élan juste au-dessus de Versailles, on a l'impression qu'il vont arracher le toit.

Au chapelet succèdent les cantiques. La Vierge Marie, bien sûr, est invoquée. Puis Mère Maîtresse improvise une Heure Sainte et les novices écoutent, répondent, participent avec une intense émotion. Le fracas redouble. Le chant du *J'irai la voir un jour* (la nuit ? cette nuit ?) rivalise avec le bruit.

Quand, à l'aube, le silence revient, le noviciat monte se coucher, le coeur serré à la pensée des victimes de la nuit et pressentant que d'autres épisodes se succéderont prochainement.

En effet, le débarquement approche (6 juin 1944). Dans la nuit les avions passent et semblent aller bombarder plus loin mais soudain un choc formidable et une suite de violentes explosions coupent la respiration tandis qu'une odeur de poudre et une nuée de poussière envahissent le dortoir. Le lendemain, on apprendra qu'un bombardier est tombé sur un train de munitions en gare de Versailles.

De nuit en nuit, le déchaînement se poursuit. Le 21 juillet, Mère Saint Eudes va à Paris voir la supérieure Générale. Les novices sont averties le lendemain que l'on quitte Bethléem pour dormir à Notre-Dame sur des matelas, afin de n'avoir plus à se lever et en raison des risques d'incendie à Bethléem.

La Révérende Mère Sainte Radegonde, Supérieure Générale vient, fin juillet, faire la visite du noviciat.

Et les nuits passent ... voici qu'arrive le 24 août. Depuis plusieurs jours les Allemands font sauter leurs munitions. Le soir, canons, mitraillettes, d'autres engins difficilement

reconnaissables tirent de si près que les éclats tombent dans le jardin. Lueurs étranges et fusées zèbrent le ciel. Vers deux heures du matin, quelqu'un vient prévenir la Supérieure que l'Ermitage est dans la ligne de tir de deux batteries d'artillerie. Il faut partir. C'est la nuit dans l'abri, auprès des deux ciboires, Jésus présent au milieu de quatre-vingts Auxiliatrices.

Une division Leclerc libère Versailles, les cloches sonnent, les drapeaux claquent. Saint Louis a délivré la ville.

Tous les noviciats - ils sont maintenant six - n'ont pas connu pareille expérience.

Hiroshima connaîtra pire.

Le second généralat de Mère Sainte Radegonde prendra fin en septembre 1948. Quelques mois avant la Congrégation Générale, elle nomme Mère Saint Eudes assistante générale. Celle-ci continue sa charge mais celle qui lui succède est bientôt désignée, c'est Mère Marie-Alfred, supérieure de Nantes depuis trois ans.

La nouvelle maîtresse des novices - sans s'en douter - est depuis longtemps préparée à cette charge. Après son Troisième an elle reste à Pontoise auprès de la Révérende Mère Saint Vincent de Paul, Instructrice, parangon de l'esprit auxiliaresse de l'époque. Dans les communautés où elle a passé, elle a été responsable des réunions de jeunes filles. A Nantes où elle est supérieure, elle a mission de mettre en ordre une communauté un peu dispersée. Sans imaginer qu'elle assumera un jour la fonction de Maîtresse des novices, elle dit redouter spécialement cette charge.

Douée, Mère Marie-Alfred l'est sur tous les plans : intelligente, organisée, pratique, inventive, manuelle. Elle fait aussi rapidement et complètement une synthèse intellectuelle qu'un travail ménager. On ne peut imaginer mieux pour la maîtresse des novices selon Mère Sainte Radegonde.

1948 : Mère Marie de la Croix est élue Supérieure Générale. Cette élection a représenté un déchirement pour la nouvelle Supérieure Générale, déchirement qu'elle vit déjà depuis deux ans qu'elle est responsable de la Maison-Mère et Assistante Générale. Il faut demander à l'Institut un virage à 180° tout en gardant et renouvelant sa sève spirituelle. Face à ce dessein, il est bien clair que les noviciats sont l'objet d'une attention toute spéciale de la Mère Générale. Dès l'entrée dans la vie religieuse, il faut donner aux novices les richesses d'une présentation renouvelée de la vie auxiliaresse;

La Mère Générale re-formule bientôt la définition de la vocation d'Auxiliaresse. La génération précédente a connu : l'"expiation par amour en vue de la plus grande gloire de

Dieu". Marie de la Croix ré-exprime : "consécration sans limites à la totalité de l'oeuvre rédemptrice". Il n'entre pas dans le cadre de cette brève étude de différencier de plus près ces formules. Qu'il suffise de dire qu'une longue prière et une recherche profonde donnent le climat de ce changement.

Jusqu'à la Congrégation Générale de 1948, la lecture des textes du noviciat : conférences, diarium ... donne une impression de circularité. Les novices vivent un cycle, chacune entre dans le cycle général, assume son propre cycle notamment par la relation avec la responsable et, quand le cycle est accompli, ce sont les Voeux. D'autres ont pris le départ et la ronde se renouvelle. Et le circuit fonctionne si bien que tout est clair : le noviciat tourne. Cette présentation ne se veut pas péjorative mais seulement datée ; elle ne minimise pas le labeur ardu de la responsable pour faire découvrir aux novices ce que l'on attend d'elles.

La lecture des textes à partir de 1948 donne une impression de montée. Le terrain sur lequel marche la formation n'est plus un terrain "connu". Il y a toujours un nouveau pas qui veut dépasser le précédent. C'est obscur, tâtonnant, mais aussi éclairé de nouvelles lumières...

Mère Marie de la Croix vient à l'Ermitage, connaît la Maîtresse des novices, connaît les novices. L'enjeu est grand et il est aussi vaste que l'Institut. La Mère Générale mûrit sa parole nouvelle, bien que devant rapidement faire le tour de toutes les maisons de la Société.

En 1951, elle réunit toutes les Supérieures pour une session, événement jamais arrivé jusqu'alors. Dans la supplique de Marie de la Providence au Pape (1857), elle prend la définition de la Société "consécration [...] au soulagement de l'Eglise souffrante par la pratique des oeuvres de zèle et de charité ...". Une sorte de défiance retenait les Auxiliatrices devant l'apostolat conçu comme un obstacle à la prière et à la régularité. Non seulement la Supérieure Générale insiste sur la pensée originelle de Marie de la Providence mais elle l'appuie par une conférence magistrale sur la contemplation dans l'action, véritable "trouvaille" - et grâce - de Saint Ignace, détachant une nouvelle forme de vie religieuse de la vie monastique.

En 1958, ce sont les Maîtresses des novices de tous les pays qui bénéficient d'une session donnée par un Provincial de la Compagnie, le Père Goussault. Mais la Mère Générale s'implique elle-même largement. Elle insiste sur l'Amour personnel du Christ Jésus, l'Esprit de l'Institut, la prière et son prolongement dans la vie, obéissance et - aspect nouveau - la formation doctrinale.

Très vite Mère Marie Alfred sera en lien avec le Père Desombre, maître des novices à Laval. Elle met à contribution, ô combien, sa puissance de travail et re-compose les conférences. Les textes du Père Desombre sont un réel appui mais ils sont masculins, renvoient à des lectures inaccessibles dans nos bibliothèques d'alors, ont une présentation un peu intellectuelle.

Les Voeux sont développés de manière neuve; la chasteté notamment se libère de ses tabous.

Le livre des "Instructions du noviciat" est refait entièrement.

Le souci de la formation des formateurs se généralise et conduit à la mise en place de l'Institution "Forma gregis" ; Mère Marie-Alfred prend part aux journées mensuelles des Maîtresses des novices à Paris et aux sessions de formation à Paray-le-Monial.

Dans le concret, la vie du noviciat comporte bien des changements. Les novices de seconde année et les postulantes vont au patronage, au centre de vacances, ou chez les malades. De grandes sorties les décontractent. Lors des journées de détente, même les exercices spirituels se font en plein air.

Rodriguez (99), le vieil ami quotidien - trop quotidien ? - alterne avec un livre de spiritualité plus moderne. Le premier est la *Pratique de l'oraison mentale* - premier traité par le Père de Maumigny - déjà un peu plus moderne que Rodriguez (100).

Des jésuites viennent donner chaque mois un apport théologique.

Les répétitions et les conclusions des conférences du noviciat - méthode héritée de la scolastique - deviennent travail personnel, parfois échange.

La Mère Maîtresse anime des cercles d'études sur divers thèmes. L'étude de la Société se fait régulièrement grâce au renouveau opéré par Mère Marie de la Croix et à la diffusion de textes de Marie de la Providence.

Les novices prennent part à une session catéchétique et à une session biblique, vont visiter une exposition biblique. En 1958, le Père Charles, jésuite et auteur de plusieurs livres, donne une conférence : "Missiologie et acculturation" (on ne parle pas encore d'inculturation). Les horizons missionnaires sont constamment évoqués, dans la prière (c'est l'heure de la révolution en Chine), dans l'attention diffuse, dans les nombreux passages et départs de missionnaires.

Le grégorien est à l'honneur et étudié sous l'égide de l'abbé Portier.

L'évêque de Versailles a demandé le gros travail du recensement des religieuses du diocèse, les novices prennent part à cette tâche assurée largement par les Auxiliatrices.

Elles vont en pèlerinage à Montmartre, passent une journée à Epinay avec jeu de piste dans la forêt de Sénart, visitent l'implantation - alors pilote - de Boulogne-Billancourt.

La formation spirituelle construit la personnalité auxiliatrice, la prise en responsabilité de la personne entière prépare l'apôtre de demain. Une soirée avec jazz reste célèbre dans les annales. Les glaces de la Maison Saint Régis sont dévoilées pour la première fois.

On passe facilement des disques de musique classique, la gymnastique a lieu toutes les semaines, le ballon entre au noviciat ; chaque mois on passe sur la balance, chaque trimestre à la radioscopie.

L'appellation "Mademoiselle" est supprimée ; les postulantes des deux degrés sont appelées "soeur". La marche vers l'unification des degrés avance au quotidien.

Les fêtes font partie de la vie du noviciat. On y joue encore des pièces de théâtre ; il semble cependant que les talents littéraires n'abondent pas et ne sont pas aussi prisés que jadis.

Une fois, pour les fêtes conjointes de la Mère Vicair et de la mère Maîtresse, les novices jouent : *Sur la terre comme au ciel* (101), pièce forte de Fritz Hochwalden qui leur demande un gros travail de préparation.

La Mère Vicair est alors Mère Saint Alban, qui ajoute à sa charge celle de la communauté de l'Ermitage et qui dit regarder les novices avec "un oeil de grand mère".

En 1956, les fêtes du Centenaire de la Société sont largement partagées par les novices à Versailles et à Paris.

Huit années se sont écoulées. Mère Marie-Alfred a intensément travaillé. Elle est appelée par Mère Marie de la Croix à la fonction de Secrétaire Générale.

La charge de Maîtresse des Novices ne peut se permettre d'être vacante. Huit jours après le départ de Mère Marie Alfred, le 23 septembre 1956, arrive Mère Sainte Noémie, jusqu'alors Supérieure d'Orléans, repérée dès longtemps par sa Mère Générale.

Si elle avait vécu en Grèce vingt-cinq ou trente siècles auparavant, les poètes auraient fait d'elle la déesse de la timidité. Le plus étonnant, c'est qu'à cette timidité est jointe une grande force. Sans doute le don permanent de l'Esprit. Contrairement à ce qui se passe habituellement, cette grande timide n'intimide pas. Les successives générations de novices

pendant quatorze années seront toutes unanimes à dire la facilité et la qualité de relations de leur Mère Maîtresse.

Comme à l'étape précédente et plus encore, le noviciat fait l'objet d'une réflexion pédagogique constante.

Le dynamisme de la Mère Générale, qui sait trouver une entière consonance dans Mère Sainte Noémie, fait entrer de nouveaux éléments dans la vie du noviciat.

- Le Père Holstein, s.j. vient deux fois par mois enseigner la théologie et les cours sont réétudiés en groupes puis personnellement. L'hétérogénéité des bases intellectuelles est signalée comme une difficulté.

- Le Père Evain, s.j. donne la Grande Retraite à plusieurs reprises et s'investit chaque fois qu'il le peut dans les arcanes de la Société.

- Le frère Ricardien, frère des Ecoles Chrétiennes, fait découvrir toute l'histoire du salut dans la visite approfondie de la cathédrale de Chartres. C'est un temps fort qui dure plusieurs semaines ; il prolonge cette expérience formatrice à Notre-Dame de Paris et à la Sainte Chapelle et reste en lien avec le noviciat. Une "académie" étonnamment fouillée sur Marie de la Providence, qu'il aime beaucoup, lui doit certainement une bonne part de son intérêt.

Un pèlerinage à Loos, très documenté, fait découvrir, sentir, aimer la maison d'Eugénie Smet, l'église paroissiale où elle entendit les appels (1853), le vitrail qui la représente, le jardin.

La visite annuelle de la Maison-Mère, de la Crypte aux greniers, les passages dans les Maisons proches favorisent la connaissance de la Société.

Comme avec Mère Marie-Alfred a été très fortement vécue l'année du Centenaire, avec Mère Sainte Noémie est fortement vécue l'année de la Béatification; La pose des reliques à l'oratoire est l'objet d'une translation conduite par la Mère Générale elle-même.

L'étude de la Société dans les documents passés et présents s'inclut dans chaque semaine ; le généralat de Mère Marie de la Croix est fécond en circulaires, sources de dynamisme spirituel, apostolique et communautaire. La formation humaine s'intègre au quotidien : enseignement ménager, cuisine, buanderie, couture, etc ...

Des stages dans les communautés sont organisés pour les novices de seconde année. Elles passent un mois dans l'une des communautés de la Province et découvrent dans le concret la vie quotidienne des Auxiliatrices, avec les solidités comme les lacunes de la vie des Professes.

A partir de 1959, une journée des familles est organisée annuellement. Le climat est excellent. Pour cette première année, le Frère Ricardien présente la fondation et l'Institut; les parents, frères, soeurs, neveux, forment une table avec "leur" novice ou "leur" postulante. Un temps de prière à l'oratoire du noviciat vibre, dans le silence, d'une forte densité spirituelle. La clôture est levée, toutes les portes sont ouvertes ; l'accord de certaines familles - réservé jusque-là - devient complet et l'Eucharistie finale se prolonge dans les remerciements très vifs du départ.

Le noviciat s'ouvre à l'Europe Septentrionale, à l'Italie, au Rwanda. Cette hétérogénéité est souvent une richesse mais pose et accentue fortement le problème d'une formation personnalisée. Les novices apprennent l'internationalité dans le concret, heureuse et parfois rude approche d'un élément constitutif de l'Institut.

Pour libérer les novices d'un conditionnement trop appuyé, la Mère Maîtresse souhaite un séjour dans un cadre de vie plus simple. Le prêt d'une villa au bord de la mer à Franceville, dans le Calvados, permet de passer plusieurs semaines dans une ambiance nouvelle. Les novices assument la vie quotidienne et peuvent faire le tri entre les contraintes de la vie collective et les exigences proprement religieuses.

Bientôt, à Versailles, le noviciat prendra ses repas à part de la communauté.

En 1961, un appel pressant vient de la Celle Saint-Cloud. Le futur grand ensemble de Beauregard, prévu pour douze mille habitants dont six mille enfants, se construit jour après jour et n'a aucun équipement paroissial. Le curé doit non seulement mener à bien une pastorale difficile auprès des familles, inconnues les unes aux autres, mais encore bâtir une église aux frais de la seule Providence. Il demande aux Auxiliaires de prendre en charge les catéchismes. Le noviciat répond "Présent". Soeur Saint Thibaut qui, après la licence d'enseignement religieux, a suivi le cursus de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, fait de cette paroisse en germe une école d'application pour les novices. C'est à la fois formation de terrain et formation à la réflexion. Les futures catéchistes y intègrent les bases des études postérieures. Les futures infirmières (et les médecins) prennent conscience des réalités paroissiales et catéchétiques.

Car l'orientation est maintenant double et devient bientôt triple avec la branche des travailleuses familiales.

On n'en est pas encore à la personnalisation de l'orientation mais on a dépassé largement le stade de la "femme à tout faire".

En 1963-64, un important travail de recherche autour d'une refonte des conférences du noviciat occupe tout un ensemble de compétences : Soeur de la Visitation, Soeur Marie de Sales et, pour une part, la Révérende Mère Marie-Henri - celle-ci est alors Supérieure du

Juvénat - . Cette charge et celle d'Assistante Générale lui donnent notamment la parole durant les absences de Mère Marie de la Croix qui suit attentivement ce travail. La Compagnie de Jésus apporte sa contribution : le Père Michel Rondet, s.j. longtemps Père Maître, donne ses propres conférences ; le Père Henri Holstein, s.j. théologien, ami de l'Institut et du noviciat et le Père Jacques Guillet, s.j., théologien et exégète, collaborent. Le maître d'oeuvre est Soeur de la Visitation ; les fondements du travail sont bibliques, théologiques, ignatiens, spirituels. La première année fait découvrir les grandes perspectives du dessein de Dieu ; la deuxième année révèle les perspectives fondamentales des Exercices. Les Constitutions des Auxiliatrices sont constamment présentes au cours des deux années. Ces conférences, données trois ou quatre fois par semaine, sont assimilées personnellement dans la prière et pendant deux heures hebdomadaires de travail personnel. Les novices ont entre les mains des fiches qui constituent les "Cahiers du Noviciat". Ils sont diffusés dans l'Institut.

Une évaluation faite en 1966-67 et envoyée dans les communautés permet de peser la dimension d'écoute, de recherche, d'adaptation, de réflexion, d'essais qui sous-tend la vie quotidienne. La marche est lente car chacune est respectée personnellement avec son origine familiale et sociale, son tempérament, son attente de Dieu. Le maximum d'initiative est donné dès l'arrivée, tant pour le rythme de la prière que pour l'intégration à la vie collective. L'attention constante à chacune permet de faire avec elle la relecture de sa vie, de l'aider à découvrir ses motivations et de lui dévoiler ainsi l'appel du Christ, la vérité sur elle-même, le regard qu'elle porte sur l'autre.

Cette liberté éduque à la responsabilité ; les novices sont traitées en adultes et assurent dans le quotidien la marche du noviciat. On essaie de ne pas les couper de leur milieu d'origine, de les aider à respecter mutuellement leur milieu, de les garder en contact avec leur profession, de leur donner des ouvertures sur le monde : témoignages nombreux et variés, médias, contacts, séjours.

Les Grands Exercices sont décisifs dans le cursus du noviciat. L'expérience d'une Grande Retraite à Blanchelande (1966) a été excellente.

Les professes du noviciat sont toutes impliquées dans cette perspective d'éducation spirituelle. Le poids en est peut-être lourd, il est également porteur d'une vitalité religieuse, d'une union au Christ constamment vivifiée par l'attention à l'autre.

Comme toute la réalité française, le noviciat sent le contrecoup de Mai 68.

Un déplacement géographique se prépare, qui se conjugue avec le remplacement de Mère Sainte Noémie, redevenue depuis peu Yvonne de la Hautière.

Les locaux de la Maison d'Orléans, en raison de la fusion avec les soeurs du Christ Rédempteur, se trouvent libérés. Le noviciat s'y installe (1970) avec une nouvelle responsable (102).

Ce rapide survol de soixante quinze années (1895-1970) fait sentir le considérable chemin parcouru de génération en génération. Les jeunes filles de vingt ans, de souche chrétienne, aristocratique, littéraire et sagement mondaine, qui arrivent entre les mains de Mère Sainte Madeleine de Pazzi ne ressemblent pas à celles de vingt-cinq ou trente ans, en études ou en vie professionnelle, d'un éventail social ouvert, que reçoit Yvonne de la Hautière. L'éducation spirituelle donnée par la première est bien différente de la formation donnée par la dernière. Quelques constantes pourtant peuvent se dégager.

Spontanément l'on dit : "Une Mère Maîtresse est un être mangé". Cette contrainte est d'autant plus exigeante qu'une Mère Maîtresse se doit plus que quiconque de garder sa personnalité spirituelle et éducative.

A travers tout, épreuves et joies, ces femmes ont eu la force de la Foi pour croire à leur mission d'Eglise et d'Institut. Croire à l'appel de chacune, faire découvrir le Christ Jésus à chacune, oeuvrer selon l'Esprit à la croissance de cet appel, lancer vers l'avenir des jeunes femmes sincères et courageuses mais encore fragiles, n'avoir jamais achevé sa tâche car celles qui terminent leur noviciat sont remplacées par d'autres ... tout cela représente un travail qui ne permet pas de relâche : "C'est à Moi que tu donnes ce que tu donnes au plus petit des miens" (Mt. 25-30).

CONCLUSION

Nous avons vu parmi les objectifs de Mère Sainte Madeleine de Pazzi la place importante de l'esprit de famille. C'est une tradition qui remontait à Marie de la Providence et que les générations successives se sont transmise. Un lieu comme l'Ermitage a contribué largement à cet esprit de famille. Le noviciat le fait éclore, la grâce des célébrations de Voeux, la joie des jubilés, les rencontres formelles et informelles, l'union fraternelle lors des funérailles, le cultivent, lui donnent des expressions concrètes et conduisent même à des expériences riches. Partager un temps fort, souligner un souvenir, c'est sentir qu'on a bu et qu'on boira à la même source.

L'Ermitage a également donné aux Auxiliatrices l'expérience d'un passé. Si scabreux qu'ait pu paraître aux yeux des premières habitantes le souvenir d'une favorite royale, l'enracinement dans l'Ancien Régime, les liens chaleureux avec la famille de Semallé, donnaient à l'Ermitage la saveur d'une tradition. Que d'oeuvres poétiques se sont inspirées de ces origines ! On prend mieux conscience de l'importance qu'elles ont revêtu quand on compare les écrits sur la Barouillère et les écrits sur l'Ermitage. A Paris on n'a aucun désir, aucune idée d'évoquer Monsieur d'Assonvilliers ; à Versailles la proximité historique et géographique du Château ne s'oublie pas.

L'Ermitage a été pour les Auxiliatrices un lieu de beauté, un lieu vaste, un lieu de grand air. Combien d'Auxiliatrices y sont venues se reposer, goûter le silence, la paix, le voisinage du parc. Les survivants de la Révolution trouvaient le "charmant bijou" bien défiguré ; les Auxiliatrices n'ont jamais dédaigné les "beaux restes". La réduction des hectares laisse encore place au déploiement serein de la nature.

Deux étapes marquantes de la vie se situent à l'Ermitage : le début et la fin de la vie religieuse. Des générations de novices ont découvert là leur vie spirituelle, de nombreuses Auxiliatrices y sanctifient leur dernière étape. "Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé" disait Saint Paul (Rom. 5,4).

Quand les Auxiliatrices parlent du "Centre", elles parlent de la Barouillère. Mais lorsqu'on vient des quatre coins du monde au "Centre", il est - il était - presque évident d'aller à l'Ermitage. Le souvenir de ses fenêtres au soleil, de ses longues pelouses, de ses maisons éparpillées, parle au coeur de beaucoup d'entre nous sur tous les continents.

L'Ermitage est un lieu d'ouverture. La vie apostolique y a tenu une grande place depuis les origines ; les dernières années où il s'est spécialisé dans le rôle d'accueil lui ont donné la couleur de l'universalisme. L'union de tous dans un même travail en faveur de quiconque lui a façonné une physionomie si typée que les Auxiliatrices ont voulu la faire survivre à leur départ. L'Ermitage est un lieu pour les autres.

Cependant, les Auxiliatrices ont dû assumer la tâche et la souffrance d'une fermeture. On peut y trouver des aspects positifs. La passation se situe dans l'immense mutation d'Eglise qui lui fait surgir un nouveau visage. C'est au prix de certains effacements que l'Esprit Saint emploie sa force à faire du neuf.

La diminution numérique de la Province de France, élément important dans la décision de départ, tend à internationaliser davantage l'Institut. Quand la France aura un effectif semblable à celui des autres provinces, une nouvelle forme d'unité naîtra ; les branches sur le tronc d'arbre seront en équilibre.

Les Auxiliatrices sont apostoliques dans leur nature même ; c'est une vocation qui comporte la mobilité. Les lieux d'implantation pouvaient jadis être déterminés par de généreux donateurs : un peu partout se répétaient les mêmes besoins. L'Ermitage, certes, répond à un besoin mais les possibilités auxiliatrices ne peuvent tenir sur tous les fronts ensemble. Accepter les replis veut dire aussi se laisser interroger par les appels nouveaux.

Il n'en reste pas moins, il n'en restera pas moins pendant longtemps encore, que l'adieu à l'Ermitage représente un renoncement. Ce mot est un mot d'Evangile, nous ne pourrons jamais l'évacuer. Et nous ne voudrions jamais l'évacuer puisqu'il est la condition de cette "suite du Christ" qui fut tant de fois découverte et vécue à l'Ermitage (cf. Mc. 8,34).

NOTES

- 1 - Daniëlle GALLET. *Madame de Pompadour ou le pouvoir féminin*. Fayard 1995, p. 21
- 2 - Le Petit Parc comptait alors 1738 hectares (14.972 arpents) ; le Grand Parc 6614 hectares, et leur ensemble comportait 46 kilomètres de route. Le Petit Parc actuel (jusqu'au Grand Canal) mesure 93 hectares, le Grand Parc 473 hectares (sans Chèvreloup).
- 3 - LUYNES. *Mémoires*. Tome 9 p. 834 in *L'Ermitage de Madame de Pompadour* par Rose-Marie LANGLOIS, p. 10. Imprimerie Humbert et fils. 1947, épuisé.
- 4 - d'ARGENSON. *Mémoires*. Tome V, p. 496. 30 juin 1748 in R.M. LANGLOIS, *op.cit.*, p. 12. Par l'entremise de Madame de Pompadour, la surintendance des bâtiments avait été attribuée à Monsieur LE NORMANT de TOURNEHEM.
- 5 - RICHELIEU. *Mémoires*, s.d. in R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, pp. 11-12.
- 6 - R.M. LANGLOIS, *op.cit.*, p. 18.
- 7 - LUYNES. *Journal*. T. III, p. 254 in R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 28.
- 8 - R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 29. La femme de Crosnier s'occupait des poules, sa fille était chargée des vaches, son fils était portier.
- 9 - R.M. LANGLOIS, *op.cit.*, p.30.
- 10 - "Une note curieuse a été trouvée dans la vie de Pigalle" (croit-on, ou d'un autre artiste de l'époque). "Le roi Louis XVI, désirant installer ses tantes, Mesdames Adélaïde et Victoire, à l'Ermitage, en fit enlever les statues mythologiques qui y avaient été posées (sauf une statue de Diane qu'on y voyait encore ces dernières années)" *L'Ermitage avant la Révolution, L'Ermitage après la Révolution*, p. 10, travail dactylographié, s.d. Archives privées des Auxiliatrices. Il semble que "ces dernières années" signifient la fin du XIX^e siècle. Les Auxiliatrices auraient remplacé Diane chasseresse (échappée à l'évacuation en raison de sa jupe) par une statue du Sacré-Coeur.
Le remplacement du petit Amour situé dans la rocaille dite "Baignoire de Madame de Pompadour" par une statue de la Vierge fut l'objet d'une longue et fervente cérémonie en 1895, à l'époque du "Troisième An".
- 11- Fils de Louis XIV et de Madame de Montespan.
- 12 - LUYNES. *Mémoires* T.10, p. 188 in R.M.LANGLOIS, *op. cit.*, p. 35

- 13 - Voir annexe n° 1.
- 14 - *Mémoires* du duc de CROY, T.1, p. 135 in R.M.LANGLOIS, *op. cit.*, pp. 30-31.
- 15 - *Ibid.*, p. 214 in R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 31.
- 16 - R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 35. Arch. Nat. ET L VI liasse 112.
- 17 - *Correspondance de Madame de Pompadour*, publiée par M. A.P. MALASSIS, p. 101 in R.M LANGLOIS, *op. cit.* p.12.
- 18 - DUFORT de CHEVERNY. *Mémoires* p. 68 in Danielle GALLET, *op. cit.* p. 265.
- 19 - Danielle GALLET, *op. cit.*, p. 174.
- 20 - Danielle GALLET, *op. cit.*, p. 190.
- 21 - R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 57. Brevet de donation du 1er may 1764. Bibl. de Versailles, fonds Fromageot.
- 22 - Deux membres de la famille de Maurepas entrèrent chez les Auxiliatrices : Marie de Maurepas, Mère du Calvaire (1833-1896) et Eugénie de Maurepas, Mère Saint Dominique. La vie de cette dernière a été écrite. *Mère Saint Dominique, Auxiliatrice du Purgatoire, Missionnaire en Chine (1842-1927)* par Mary Starkey-Greig. Adapté de l'anglais par Marie René-Bazin. Spes 1935.
- 23 - L'appartement du comte de Maurepas fait l'objet d'une visite.
- 24 - BACHAUMONT. *Mémoires secrets* T. XVIII, p. 156 in *Versailles illustré*. Article d'Albert TARRADE : "Quelques notes sur Madame de Pompadour et l'Ermitage de Versailles". N° 79. octobre 1902, p. 75.
- 25 - R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 46.
- 26 - "Brèches que l'on appelle ha-ha et au moyen desquelles Mesdames voyent et découvrent les personnes qui passent par le chemin allant de la grille de Trianon à la porte Saint-Antoine". Signé Tarlé. Arch. Nat. 0' 1804 in R.M. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 60.
- 27 - "Quelques notes sur Madame de Pompadour et l'Ermitage de Versailles" par Albert TARRADE in *Versailles illustré*. octobre 1902. N° 79 pp. 76-78. Arch. départementales histoire civile N° 2451.
- 28 - *Mémoires*. Georges-Eugène HAUSSMANN, leur fils, préfet de la Seine de 1853 à 1870 in *Hausmann le Grand* par Georges Valance. Flammarion - 2000, p. 28.
- 29 - Les deux propriétés sont habitées actuellement par les descendants de la famille, le nom de Semallé ne s'est pourtant pas transmis faute d'héritier mâle.
- 30 - Voir annexe n° 2.
- 31 - A l'époque, le Sacrement de Réconciliation s'appelait Sacrement de Pénitence.

- 32 - *Récits de la comtesse de Semallé* (à la suite des) *Souvenirs du comte de Semallé*, page de Louis XVI. Paris Alphonse Picard et fils.1838, p. 350. Archives privées des Auxiliatrices.
- 33 - *Ibid.* p. 354.
- 34 - Prix de l'achat : 60.000 francs de l'époque. Superficie : 8 hectares 65 centiares. *L'Ermitage après la Révolution*. Texte dactylographié, p. 10. Archives privées des Auxiliatrices.
- 35 - Il paraît vraisemblable que l'intervention auprès de Louis-Philippe n'eut lieu qu'au cours du délai 1835-1844.
- 36 - La date de cet agrandissement est discutée ; elle serait reportée à 1858, si ce n'est à 1875.
- 37 - Les écuries royales et le cheval royal participaient de la majesté du château ; la porcherie était reléguée au Nord, à bonne distance. En compensation sans doute, le nom de son saint patron y était toujours accolé.
- 38 - A l'époque on ne communiait, à jeun, qu'aux messes matinales.
- 39 - *L'Ermitage avant la Révolution ; L'Ermitage après la Révolution*, p. 11. Archives privées des Auxiliatrices.
- 40 - Une autre tradition dit qu'elle n'aurait été couverte qu'à l'occasion du mariage de Béatrice de Semallé et de Raymond de Vinols en 1883.
- 41 - Xavier de Semallé mourra le 7 juin 1895.
- 42 - Mère Saint Hippolyte. Instructrice. Charlotte HUBERT (1849-1903).
 Mère Saint Michel. Louise DUVAL (1861... a quitté l'Institut)
 Mère de Nazareth. Marguerite-Marie VERLET du MESNIL (1865-1957)
 Mère Saint Lazare. Thérèse PECOUT (1867-1901).
 Mère Sainte Rose. Marie-Louise de FONTBONNE (1864-1930)
 Mère Sainte Monique. Thérèse BASSET-VILLEON (1861-1945).
 Mère Saint Benoît. Isabelle GENESTE (1864-1896).
 Mère Saint Georges. Marie LE GOUALS (1854-1936).
 Mère Saint Jean de Matha. Jacqueline VAUQUELIN (1856-1932)
 Soeur Saint Odilon. Anna LEBRETON (1845-1930).
 Soeur Sainte Catherine. Joséphine SUTEAU (1857-1920).

A l'époque, la Société des Auxiliatrices comportait deux degrés : les religieuses de chœur appelées "Mères", les coadjutrices appelées "Soeurs". Toutes recevaient à leur prise d'habit un nom religieux. Ces coutumes, issues du monachisme, ne se sont pas maintenues dans les Instituts apostoliques.

- 43 - Sommaire des Constitutions de la Compagnie de Jésus, 29^{ème} Règle. Cf. également: Règles de modestie.

44 - On appelait "parloirs" dans les couvents les pièces où les personnes du dehors venaient "parler" aux religieuses.

45 - Madame de Semallé avait un oratoire au premier étage de la maison appelée depuis "Saint Régis" (chambre Nord-Est). C'est là que les Auxiliatrices allèrent à la messe depuis leur arrivée (23 avril) jusqu'à l'aménagement de la chapelle (9 mai), vaste pièce à l'Ouest dans la même maison.

46 - L'entassement dans lequel vécurent les Auxiliatrices à des époques successives provoque un certain saisissement.

47 - Tout ce récit des origines a été consigné sous le titre "Souvenirs de la fondation de l'Ermitage, 1895", sans signature mais attribué à Mère Saint Jean de Matha (Archives privées des Auxiliatrices).

48 - En novembre 1899, l'Ermitage compte onze professes de chœur et quatre coadjutrices (la communauté) et trente-deux novices de chœur, huit novices coadjutrices, cinq postulantes de chœur, une postulante coadjutrice. On peut supposer que les professes sont des professes temporaires, au moins pour une large partie. Le postulat était la période préparatoire au noviciat, il se passait dans les lieux mêmes et durait alors trois mois.

49 - Ce sont les salles traditionnellement appelées "salles vertes".

50 - Procès-verbaux. Archives privées des Auxiliatrices.

51 - La pose des vitraux commence le 29 décembre 1898 et se termine le 5 janvier 1899.

52 - Mère Marie de Saint Michel (1886-1958).

53 - Don de la famille de Vibraye, avec écusson.

54 - Madame Louise, soeur de Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, filles de Louis XV, n'habita jamais à l'Ermitage car elle était entrée au Carmel de Saint-Denis en 1770. En 1799, ce Carmel était transféré à Versailles et c'est là qu'on alla chercher un portrait de Madame Louise, celui du Carmel de Saint-Denis ayant été jugé peu satisfaisant. Actuellement le Carmel de Saint-Denis est devenu un musée intéressant où on peut voir, entre autres, des souvenirs de Madame Louise.

Madame Louise, en religion Thérèse de Saint - Augustin, est une belle figure spirituelle à qui Marie de la Providence s'intéressa. Dans les premières années de la fondation, et bien que surchargée d'occupations, Marie de la Providence prit le temps de la faire connaître et de diffuser sa biographie. En 1987, Bernard HOURS a publié, aux éditions du Cerf, une intéressante *Madame Louise, princesse au Carmel*.

55 - La famille de Semallé, famille de Mère Saint François-Régis et de Mère Saint François-Xavier, ayant participé à l'achat des vitraux, on peut supposer que ce don fut attribué aux vitraux représentant ces saints.

56 - Don de la famille de Damas avec écusson, en raison des mères Marie-Henri (1894-1925) et Marie de Sainte Maxence (1888-1970).

- 57 - La venue de l'évêque le 2 novembre se répètera de 1908 à 1957. Elle comportait entrée solennelle, sermon, salut du Saint-Sacrement puis réunion avec la communauté et le noviciat.
- 58 - Pénitence = sacrement de réconciliation. Extrême-Onction = sacrement des malades.
- 59 - Le diarium est manuscrit.
- 60 - Nom fréquemment donné aux grands-mères.
- 61 - Mère de l'Ange Gardien, Alexandrine Pouliot (1864-1937), première Québécoise entrée chez les Auxiliatrices. Sans les connaître, sur la seule parole de son directeur spirituel, le Père Pichon, s.j. qui est également celui de Thérèse de Lisieux, elle traverse l'Atlantique et entre au noviciat de Blanchelande en 1889. Après un apostolat vibrant en France et aux Etats-Unis (notamment à San Francisco lors du tremblement de terre), elle donne sa pleine mesure dans cette ambulance de l'Ermitage où son zèle chaleureux aura un retentissement considérable.
- 62 - Ermitage. Rapport des oeuvres 1914-1920. Archives privées des Auxiliatrices.
- 63 - Ainsi dans le texte.
- 64 - Sa maison est toujours visible au Chesnay.
- 65 - Claude KERVILLA. Etude sociologique de Versailles. Extrait de journal sans date ni référence.
- 66 - On appelait "vacances" les huit jours précédant la retraite annuelle (de huit jours également) où le travail était assuré au minimum (habituellement, pour le dehors, grâce à des remplacements laïcs) afin de permettre des temps de détente, notamment en soirée.
- 67 - A l'époque, aucune femme ne touchait aux vases sacrés hormis les sacristines dans l'exercice de leur fonction.
- 68 - Cinq cents personnes. Des déploiements : catafalques, processions, stations, exercices d'enfants et de jeunes en costume, bannières, étendards, statues ... se renouvellent chaque soir. Des "retours" nombreux à la pratique religieuse (formule de l'époque) sont signalés.
- 69 - Abbé GODIN. Edition Abeille, 1943.
- 70 - Chant de la J.O.C. Le texte original portait : "Par Jésus-Christ nous le jurons".
- 71 - Cf. Luc 15,4.
- 72 - Voici l'énumération de ses charges au cours de ces années "Responsable et intendante des malades pour le quartier du Chesnay. Chargée des catéchismes de 2è et 3è années et de la persévérance des garçons pour le Chesnay, du pré-catéchisme (garçons et filles) pour le Chesnay et au-delà de Saint-Antoine. Chargée de la formation des catéchistes, de l'animation spirituelle de la Ligue Féminine d'Action Catholique pour le Chesnay. Chargée de l'économat des oeuvres et de l'entretien du fichier apostolique."

Peu auparavant s'ajoutaient la Colonie de Vacances (soixante-quinze enfants), le Centre Aéré (deux cents enfants).

73 - Les Auxiliatrices ne relèvent pas de la troisième Union, l'Union des Religieuses Enseignantes (U.R.E.). En revanche, elles s'intégreront à l'Union des Soeurs en Service Communautaire qui prendra naissance ultérieurement.

74- Claude KERVILLA, *op. cit.*

75 - Depuis la mort de Madame de Semallé (1926), la maison dite "Saint Régis" était en partie occupée par Madame Allard, proche de Madame de Semallé et de quelques Auxiliatrices. Une grave maladie la contraignit à quitter les lieux en 1950.

76 - L'escalier a été pris sur la chambre située à l'angle N.E., auparavant oratoire de Madame de Semallé. L'Auxiliatrice "architecte" est Mère Marie-Françoise de Reviers de Maulny.

77- Françoise DARCY *Quand la porte s'entrouvre*. Presses de l'université Grégorienne, 1955.

78 - *La route de feu*, film réalisé par Monsieur BRANDILY (1956).

79 - *Journal d'un curé de campagne*. Georges BERNANOS. Plon 1936.

- *La Peste*. Albert CAMUS. Gallimard 1947.

- *Au risque de se perdre*, (2 fois). Kathryn HULM. Ed. Rencontre, s.d.

- *Le soulier de satin*. Paul CLAUDEL. Gallimard, 1937.

80 - On appelait alors "juvénat" l'étape de formation qui suivait le noviciat et où les jeunes religieuses étaient appliquées aux études.

81 - La prochaine mise en provinces la fera Econome Provinciale.

82 - Le mandat des Supérieures est de trois ans, habituellement renouvelé.

83 - Les Cadettes du Christ, les Messagères, les Chevaliers, les Croisé(e)s, groupés actuellement dans le M.E.J (Mouvement Eucharistique des Jeunes).

84 - Notre-Dame de Consolation. 23 rue Jean Goujon 75008 Paris, communauté élevée sur le lieu de l'incendie du Bazar de la Charité, cédée en 1951 à la Mission italienne.

85 - Porte du parc du Château, près de Trianon.

86 - 1748. 6 hectares (don de Louis XV à Madame de Pompadour).

1835. 8 hectares 65 centiares (ajout de Mesdames).

1999. 2 hectares 3 (en raison des ventes successives des Auxiliatrices).

87 - *Les Fondations pour un monde nouveau. Des communautés d'alliance*, page 5, Editions du Bugey - Bayard-Presses, s.d.

88 - Ce document a une histoire. Il existe également aux Archives Générales. Or, en 1954, la mère vicarie, Mère Saint Alban, fidèle à la consigne de Mère Marie de la Croix d'une

ouverture et d'une intégration à l'Eglise locale, modernise la disposition de la chapelle de l'Ermitage et demande à l'évêché la consécration de l'autel. C'est une cérémonie rare et importante.

Le diarium de 1899 est exploré. L'évêque d'alors semble peu disposé à investir du temps pour cette célébration. Mère Sainte Madeleine de Pazzi propose un remplaçant "qui vient de consacrer, il y a quelques semaines, l'autel de notre Maison-Mère". Acceptation immédiate signée en effet le 4 juillet 1899, dit le diarium d'origine, la cérémonie est remise à "plus tard".

La célébration de ce "plus tard" est consignée au long de deux grandes pages de diarium relatant l'événement du dimanche 7 mars 1954 : un vicaire général (nommé à l'archevêché d'Auch qu'il rejoint la semaine suivante), le maître de cérémonie du Grand Séminaire, onze séminaristes, deux Assistantes Générales, de nombreuses déléguées des communautés avoisinantes. Veillée le samedi soir dans un parloir devant les reliques avec l'office des vigiles des martyrs ; le dimanche matin, fin de l'office avec le clergé, procession jusqu'à la chapelle, aspersion, sceaux, bénédictions (dix-huit !), onctions, nombreux baisers à l'autel, croix de cire formant cierges consumés entièrement au long d'un priant silence - puis bénédiction de nappes neuves et célébration eucharistique.

Les Auxiliatrices présentes ont vécu cette cérémonie avec une grande joie spirituelle. "Il convenait, dit l'une des Assistantes Générales, qu'il fût consacré, l'autel devant lequel ont lieu tant de consécration d'Auxiliatrices, tant de premiers et derniers Voeux."

L'expression de 1994, l'expression de 1899 ne se ressemblent pas ; la ferveur est puisée à la même source.

89 - Marie-Luce BRUN, Christine DAMEZ, Jacqueline ARONDEL. *Navette-Express* n° 131.

90 - Ménologe de la Révérende Mère Sainte Madeleine de Pazzi, pp. 14-19 (Archives privées des Auxiliatrices).

91- Le miracle, semble-t-il, ne fit l'objet d'aucune déclaration officielle.

92 - *L'Histoire des origines de la Société* rédigée par Mère des Martyrs (Marguerite de COURSON) de 1895 à 1908. Inédit. fut le document principal pour la connaissance de l'Institut pour des générations d'Auxiliatrices (jusqu'en 1955). Il avait été précédé par la *Notice sur la Révérende Marie de la Providence, fondatrice de la Société des Religieuses des Ames du Purgatoire* par Mère de Borgia (Félicie de MAGALLON), Lecoffre 1979. S'y ajoutèrent les deux volumes du Père HAMON, s.j. *Les Auxiliatrices des Ames du Purgatoire*. Beauchesne 1917

93 - La Mère Adjutrice secondait la Maîtresse des novices.

94 - Cf. *Départ du noviciat de l'Ermitage pour Nimègue au début de la guerre de 1914*. Archives privées des Auxiliatrices.

95 - Ménologe de la Révérende Mère Sainte Madeleine de Pazzi, pp. 72-73 et Ménologe de Mère Saint Wenceslas, pp. 59-65. Archives privées des Auxiliatrices.

96 - Cf. *Le passage du Seigneur au noviciat de Lourdes*. Octobre 1918. Archives privées des Auxiliatrices.

97- Cf. Ménologe de Mère Marie de Saint Wenceslas, pp.72-73. Archives privées des Auxiliatrices.

98 - Pour ce texte et pour tous les écrits dont il est parlé dans ce chapitre, voir Archives privées des Auxiliatrices.

99 - *Pratique de la perfection chrétienne* - par RODRIGUEZ s.j., Derkent-Thalin. Paris 1901 (quatorzième édition).

Ce Rodriguez n'a rien de commun, sinon l'appartenance à la Compagnie de Jésus, avec Simon Rodriguez, l'un des dix premiers compagnons jésuites, ni avec Saint Alphonse Rodriguez, s.j., frère coadjuteur, portier de Majorque.

100 - *Pratique de l'oraison mentale* par le Père René de MAUMIGNY s.j., Beauchesne, Paris 1908. Le tome II, sur l'oraison extraordinaire, ne fut certainement jamais donné aux novices.

On peut mentionner également le *Manuel des âmes intérieures*, par le Père GROU, s.j., Lecoffre 1895.

101 - *Sur la terre comme au ciel* par Fritz HOCHWALDER. Table Ronde 1954.

102 - Le noviciat, après deux années à Orléans, ira dans l'Essonne en 1972, puis viendra à Paris dans le neuvième arrondissement ; il est actuellement dans le dix-huitième, 9 rue des Cottages.

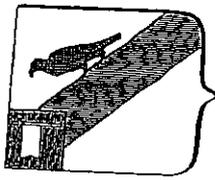
ANNEXES

- ① Description de l'Ermitage par Mademoiselle de Fauques. Histoire de Madame de Pompadour in *Versailles illustré*, article d'Albert TERRADE : "Quelques notes sur Madame de Pompadour à l'Ermitage de Versailles" septembre 1902, n° 78, pp. 64-68.
Mademoiselle de Fauques était une "ennemie" de la marquise.
- ② Armoiries et
Arbre généalogique
de la Famille de SEMALLE
- ③ Listes des Supérieures
et des Maîtresses des Novices

"... On nommait ordinairement ce lieu l'hermitage de Madame de Pompadour, et l'imagination ne peut rien se représenter de plus charmant. Partout le champêtre y avait été conservé, mais on l'avait embelli de tous les charmes dont il est susceptible. La maison en elle même n'avait rien de brillant. Elle était petite et ressemblait en quelque façon à la maison d'un fermier avec une ménagerie par derrière. Mais il régnait un goût exquis dans l'intérieur. Tout ce qui devait servir à l'usage et à l'ornement était d'une propreté à enchanter et se distinguait surtout par la noble simplicité qui y brillait. On n'avait épargné aucun embellissement essentiel. On y trouvait tout. Rien n'en avait été exilé, que ce qui ne pouvait s'accorder avec sa destination. Tout y portait l'air de la campagne. Les tableaux, ouvrages des meilleurs maîtres n'y représentaient que des paysages champêtres. De petits tableaux de bergers et de bergères, distribués avec élégance, étaient ci et là entremêlés d'un veil hermite (*sic*) qui servait à en relever la beauté. Toutes les chambres étaient tapissées de fine perse ce qui, avec les meubles de même goût, leur donnait un air vif et riant qu'on ne pouvait trop admirer. Les jardins, sans être soumis aux froides règles d'une trop exacte proportion offraient dans leur variété une régularité insensible. On y voyait un bouquet de roses, avec une statue du dieu d'amour au milieu. Des berceaux de myrte et de jasmin y fournissaient une ombre agréable qui invitait à s'y aller reposer. Les plates-bandes, quoiqu'elles semblassent y être disposées sans ordre, offraient chacune des fleurs d'une espèce différente. La jonquille, l'œillet, la violette, la tubéreuse répandaient à un certain éloignement les odeurs particulières qui les font chérir et qui, venant à se mêler ensemble, respiraient la vie et le plaisir. A chaque côté de la porte du jardin qui donnait dans le parc, on découvrait des arcades ouvertes qui, disposées en rond et proportionnellement étagées, formaient deux portes d'amphithéâtre dont la surface, couverte de fleurs, ne pouvait être plus agréablement diversifiée. Les terrasses, les pièces d'eau, les allées de verdure, tout se trouvait dans cette petite étendue de terrain, sans que rien ne s'embarrassât. En un mot, on n'y avait oublié aucune des beautés que l'art vole quelquefois à la nature sans qu'elle s'en aperçoive.

En réalité, rien n'était déplacé dans cette aimable solitude, que Madame de Pompadour à qui elle appartenait. Nouvelle bergère d'Arcadie, elle y apportait toujours une affectation ridicule et outrée. Elle faisait semblant de vouloir se passer le temps aux petites occupations de la campagne, et elle y jouait la servante aux vaches. Il est vrai pourtant qu'elle s'y délassait des fatigues de la cour et qu'elle semblait y oublier pour un temps sa grandeur, comme elle avait oublié à la cour sa première petitesse".

DE SEMALLÉ.



ROBERT de Semallé, Chevalier & Hervé de Semallé (fin du XI^e siècle).
 HUBERT de Semallé, Chevalier (1113). RAOUL & GUÉRIN (1091).

GUILLAUME & ROBERT de Semallé (1203).

JEAN I^{er}, Etc., Seigneur de Semallé (avant 1300).

RICHARD I^{er}, Etc., Seigneur de Semallé (figure dans des contrats en 1304 & 1320).

JEAN II, Etc., Seig. de Semallé.

HENRI, Etc., Seig. de Semallé (figure dans des contrats, 1388 & 1407).

THOMAS, Etc., f.p. JEAN III, Etc., Seig. de Semallé (1450).

JEAN IV, Etc., Seig. de Semallé, marié à M^{lle} BENOIT (1489).

GEORGES, Etc., S. de Semallé, marié à GÉRARDIE de BRAYANT, dame de Feumouffon, Lignerottes, la Juiffellerie, le Bô, Vâleub, &c.

GUY de Semallé, Etc., Seigneur de Lignerottes & Bélar, marié à Marie de la Vergne, qui, veuve, épousa son cousin ABRAHAM, Seigneur de la Giroudière.

JEAN, Etc., marié à Marie Eschivart, fille de NICOLAS, Seigneur de la Giroudière.
 JEAN, Etc., Seig. de Biars, marié à Catherine d'ARCESON, le 3 fév. 1300.

ABRAHAM, Etc., S. de la Giroudière, marié à Marie de la Vergne, V. de Guy.
 LÉONARD, Etc., S. de Biars, marié à Barbe de BARVILLE de Noct.
 BONAVENTURE, MARIÉ, marié le 24 mai 1521 à Grefin Bokou, Etc., S. des Ventes.

MADÉLINE, MACQUERITE, mariée le 30 oct. 1759, à Louis ANCOIT, S. de la Cour Pavée; 2^e le 14 mars 1653, à Gilles de Brossart, Etc.
 MARIE, RENÉ, mariée à JULIEN-ANTOINE, Chevalier, S. de Biars, marié le 26 fév. 1754, à J. de Portezais, S. de Marollette.

MARIÉ-JEANNE-JULIENNE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.
 MARIE-JEANNE-HENRIETTE, mariée le 3 mars 1790, à Joseph-Louis-Vincent de FÉNEBOURG.

MADÉLINE-CHARLOTTE-ANNE-FRANÇOISE, mariée à St-Cyr en 1718, mariée le 26 fév. 1754, à J. de Portezais, S. de Marollette.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

MADÉLINE-CHARLOTTE-ANNE-FRANÇOISE, mariée à St-Cyr en 1718, mariée le 26 fév. 1754, à J. de Portezais, S. de Marollette.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.
 MARIÉ-JEANNE-RENÉE-RENÉE-JACQUELINE, mariée le 30 oct. 1759, à Marie-François-René de PIRRAULT, S. des Effarts.

ROBERT, Etc., prêtre, Seigneur de la Mare des Haies & la Fontaine.
 LOUIS, Etc., Seigneur de Semallé, Ac., marié à Charlotte Esfræon.

JEAN, Etc., S. de Feumouffon.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.
 JEANNE, mariée à Jacques Langlois, Etc., S. des Ventes.

SUPERIEURES

L'Ermitage - 1895-1999

Mère Saint Hippolyte – Instructrice du Troisième An Charlotte HUBERT	1895-1896
Mère Sainte Madeleine de Pazzi Louise de JACQUELOT	1896-1908
Mère Sainte Thérèse Yvonne de SAINT-SEINE	1908-1909
Mère Saint François Régis Renée de SEMALLE	1909-1920
Mère Sainte Elisabeth Adrienne GAND	1920-1921

A partir de 1921 les supérieures de la communauté sont également vicaires :

Révérènde Mère Saint Joseph Louise de CHARETTE	1921-1928
Révérènde Mère Saint Hervé Yvonne de KERANFLECH	1928-1937
Révérènde Mère Saint Patrice Antoinette DESJOBERT	1937-1946
Révérènde Mère Marie-Elisabeth Marie-Thérèse ROUSSEAU	1946-1949
Révérènde Mère Saint Alban Yvonne de LONGEVIALLE	1949-1955

*A partir de 1955 les deux charges sont dissociées :**A / Vicaires*

Révérènde Mère Saint Alban Yvonne de LONGEVIALLE	1955-1958
Révérènde Mère Saint Paul Marie ROUVILLOIS	1958-1960

Provinciales

Révérènde Mère Saint Paul	1960-1967
Monique DELAVESNE	1967-1970
Hélène QUEINNEC	1970-1976
France DELCOURT	1973-1978
Cécile PERRE	1976-1981

B / Supérieures

Mère de la Visitation Françoise DARCY	1955-1959
Mère Saint Jean de la Croix Anne de LABARTHE	1960-1962
Mère Sainte Roseline Marie-Thérèse de LUSIGNAN	1962-1966
Anne-Noëlle de CAZANOVE	1966-1969
Marie-Roseline de LUSIGNAN	1969-1972
Yvonne de la HAUTIERE	1972-1978
Marie ROUVILLOIS	1978-1984
Marie-Françoise CHAPAS	1984-1987
Marie-France FORTIN (à distance)	1987-1990
Geneviève GUENARD	1990-1996
Marie-Luce BRUN	1996-1999

MAITRESSES des NOVICES

L'Ermitage - 1896-1970

Mère Sainte Madeleine de Pazzi Louise de JACQUELOT	(1882) 1896-1908
Mère Saint Wenceslas Maria MARTENS	1908-1919
Mère Saint Longin Alice LEFEBVRE	1919-1922
Mère Saint Patrice Antoinette DESJOBERT	1922-1937
Mère Saint Eudes Marie LIAN de KERGORRE	1937-1948
Mère Marie-Alfred Geneviève RICHARD	1948-1956
Mère Sainte Noémie Yvonne de la HAUTIERE	1956-1970

BIBLIOGRAPHIE

① Pour la période antérieure à l'arrivée des Auxiliatrices

1 Livres

- CASTRIES (duc de) de l'Académie Française. *La Pompadour*. Albin Michel 1983.
- GALLET Danielle. *Madame de Pompadour ou le pouvoir féminin*. Fayard 1985.
- LEVRON Jacques. *Madame de Pompadour*. Librairie Académique. Perrin. 1961
- SEMALLE. *Souvenirs du comte de ..., page de Louis XVI*. Alphonse Picard et Fils. Paris 1888
- SEMALLE. *Récits de la comtesse de...* Même volume

2 Documents

- Inventaire de l'Ermitage à la mort de Madame de Pompadour 1764
- KERVELLA Claude. Etude sociologique de Versailles. Coupure de journal sans date ni référence.
- LANGLOIS Rose-Marie. *L'Ermitage de Madame de Pompadour*. Imprimerie Humbert et fils 1947, épuisé
- NICOT Vincent. *Hôtel Pompadour*. Travail de fin d'études, 1985.

3 Articles de Revues

- Marc de FONTBRUNE. "L'Ermitage de Madame de Pompadour," dans *Revue des Deux Mondes*, Juillet 1961
- FENNEBRESQUE. "*L'Hermitage de Madame de Pompadour*," dans *Revue de l'Histoire de Versailles*, Mai 1901
- GOURMONT (Marquise de). "La Comtesse de Semallé à l'Ermitage," (article détaché s.d.)
- LARRUE. "Quelques mots sur l'Ermitage de Versailles et Madame de Pompadour" dans *Versailles illustré* – Sept-Oct. 1902. N^{os} 78-79

② Pour la période suivant l'arrivée des Auxiliatrices

Archives privées des Auxiliatrices

- *Départ du noviciat de l'Ermitage pour Nimègue au début de la guerre de 1914* – Manuscrit anonyme, s.d.
- *Diarium* de la communauté et du noviciat
- Document sur la fondation de l'Ermitage, par sœur Marie-Philippe de LEVIS-MIREPOIX, 1935
- *L'Ermitage avant la Révolution. L'Ermitage après la Révolution.* Dactylographié. Anonyme.
- Ménologies de la Révérende Mère Sainte Madeleine de Pazzi, anonyme s.d.
 - " " Mère Marie de Saint Régis,
 - " " Mère Marie de Saint Wenceslas,
 - " " Mère de l'Ange Gardien
- *Passage du Seigneur au noviciat de Lourdes.* Octobre 1918. Anonyme.
- Procès verbaux. Pose de la première pierre de la chapelle, 11 juin 1898. Bénédiction de la chapelle, 7 juillet 1899.
- Rapports d'œuvres. Anonyme.
- *Souvenirs de la fondation de l'Ermitage.* 1895. Anonyme.
- *Voyage de Versailles à Blanchelande 1939 – de Blanchelande à Versailles 1941.* Anonyme.
- Divers.

ILLUSTRATIONS

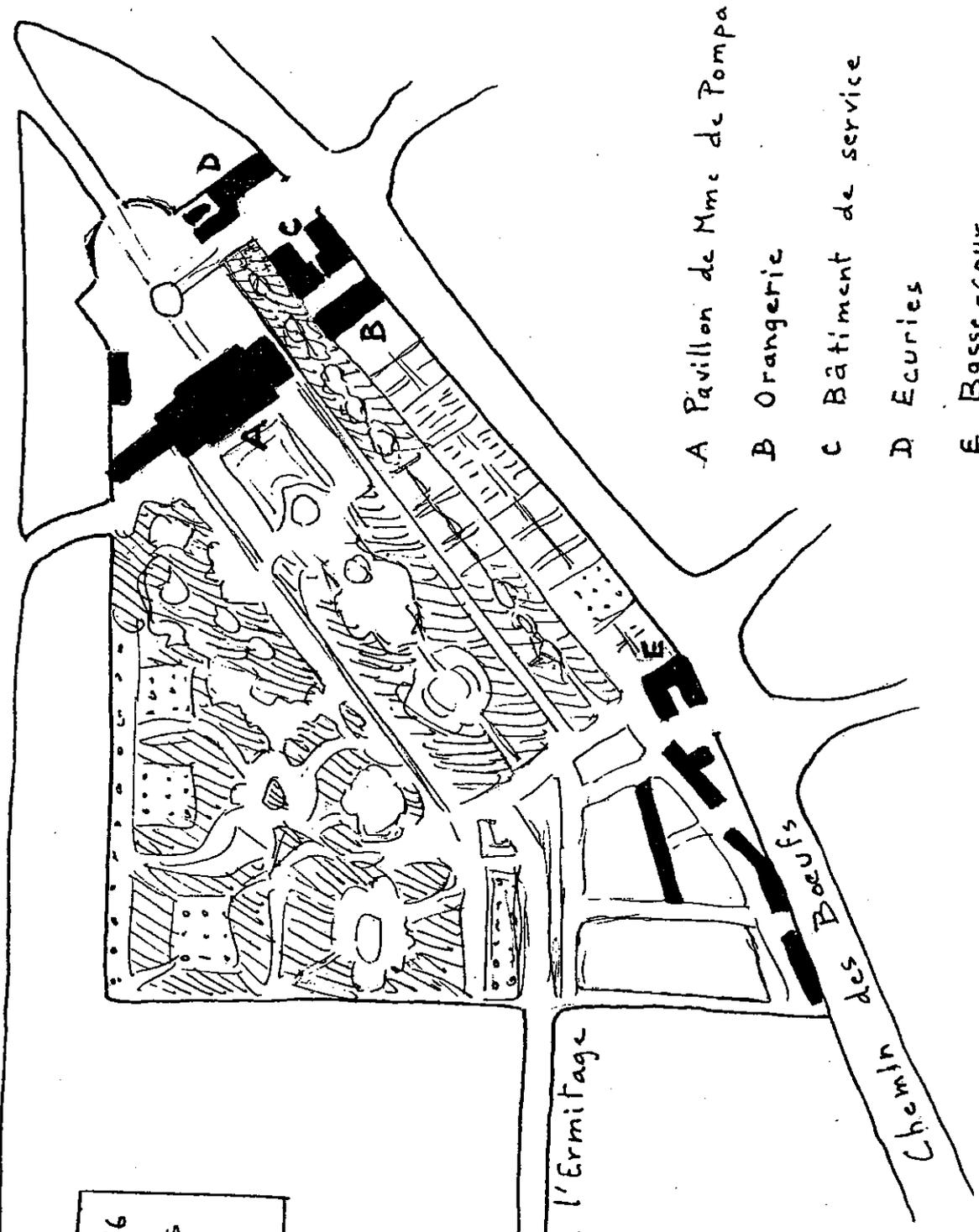
- ① Plan de l'ensemble de l'Ermitage au temps de Madame de Pompadour
- ② Plan intérieur du rez-de-chaussée
- ③ Madame de Pompadour peinte par Boucher
- ④ Mesdames Adélaïde et Victoire
- ⑤ Quelques photos récentes des bâtiments
- ⑥ Quelques figures d'Auxiliatrices ayant marqué l'histoire de l'Ermitage
(M. St Régis – M. Ste Madeleine de Pazzi –
M. St Patrice – M. St Alban – Sr St Savinien)
- ⑦ Le centenaire

*Couverture : le pavillon Notre-Dame en 1965
(aquarelle de Christiane HOURTICQ)*

→ Nord

Nouveau chemin de l'Ermitage

L'Ermitage en 1756
d'après les croquis
de R.H. LANGLOIS



Chemin de pied de l'Ermitage

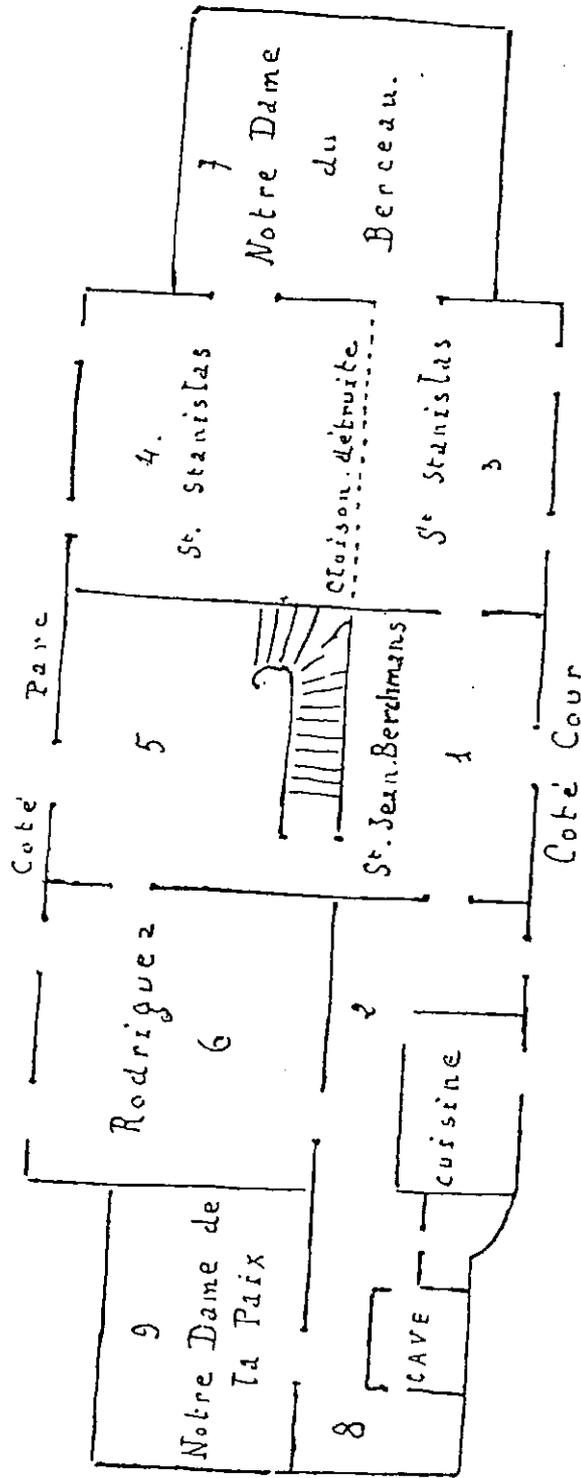
← Vers le bassin de Neptune

- A Pavillon de Mme de Pompadou
- B Orangerie
- C Bâtiment de service
- D Ecuries
- E Basse-cour

Chemin des Boeufs

←

Plan du rez-de-chaussée du pavillon Notre Dame. Ancien pavillon de Mme de Pompadour, tel qu'il se présente en 1946



Le plan ci-dessus représente le rez de chaussée actuel du Pavillon Notre Dame et répond bien dans son ensemble à la description faite par le duc de Luynes du pavillon de Madame de Pompadour.
Le duc de Luynes dit : « Il n'y a que 5 croisées de face et seulement un étage. Il est composé d'un petit vestibule à droite duquel est une antichambre qui sert de salle à manger et à gauche une cuisine. Ces trois pièces sont sur la cour. Sur le double du côté du jardin est un cabinet d'assemblée, ensuite une chambre à coucher où est une bibliothèque, une chaise percée et une garde-robe pour la femme de chambre. De la cuisine dépendent un office et une roisserie.

La pièce N° 1 (St Jean de Berchmans) doit représenter le petit vestibule.
La pièce N° 2 doit représenter la cuisine et ses dépendances, dont la destination n'a pas changée.
La pièce N° 3 (St Stanislas, nord) doit représenter l'antichambre servant de salle à manger.
La pièce N° 4 (St Stanislas, sud) doit représenter le cabinet d'assemblée.
La pièce N° 5 doit représenter sans doute le prolongement du cabinet d'assemblée, cette pièce de réception ayant sûrement une importance plus grande que les autres pièces.

La pièce N° 6 (Rodriguez) doit représenter la chambre à coucher où est une bibliothèque.
Les pièces 7, 8 et 9 correspondant aux appuis apparus sur le plan de 1756, ne sont pas mentionnées par le duc de Luynes.



Madame de Pompadour (1721-1764) peinte par Boucher



Marie-Adélaïde de France (1732-1800), dite Madame Adélaïde



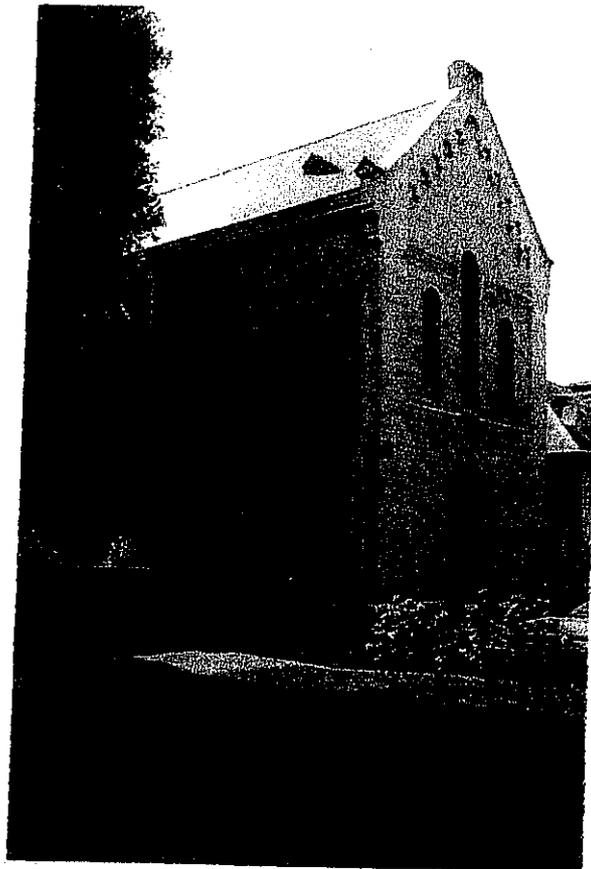
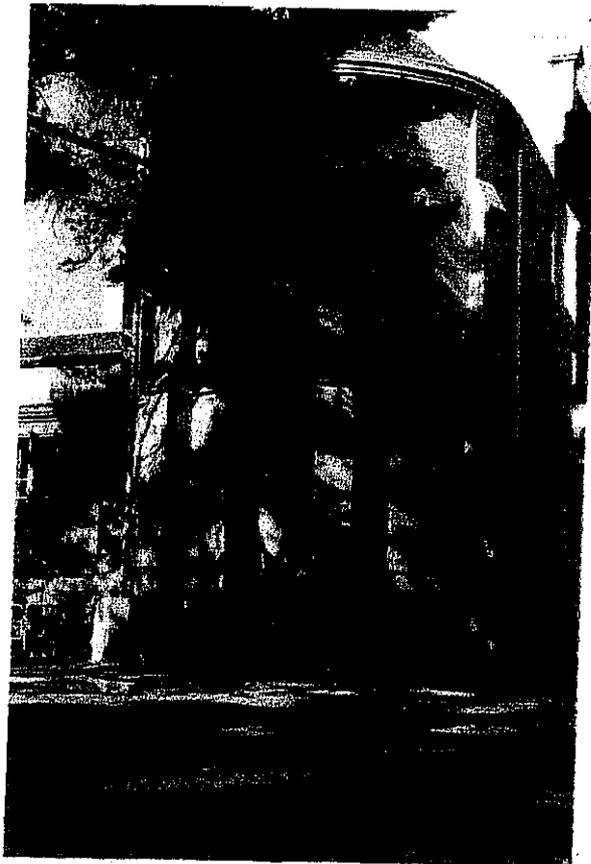
Marie-Louise-Thérèse-Victoire de France (1733-1799), dite Madame Victoire



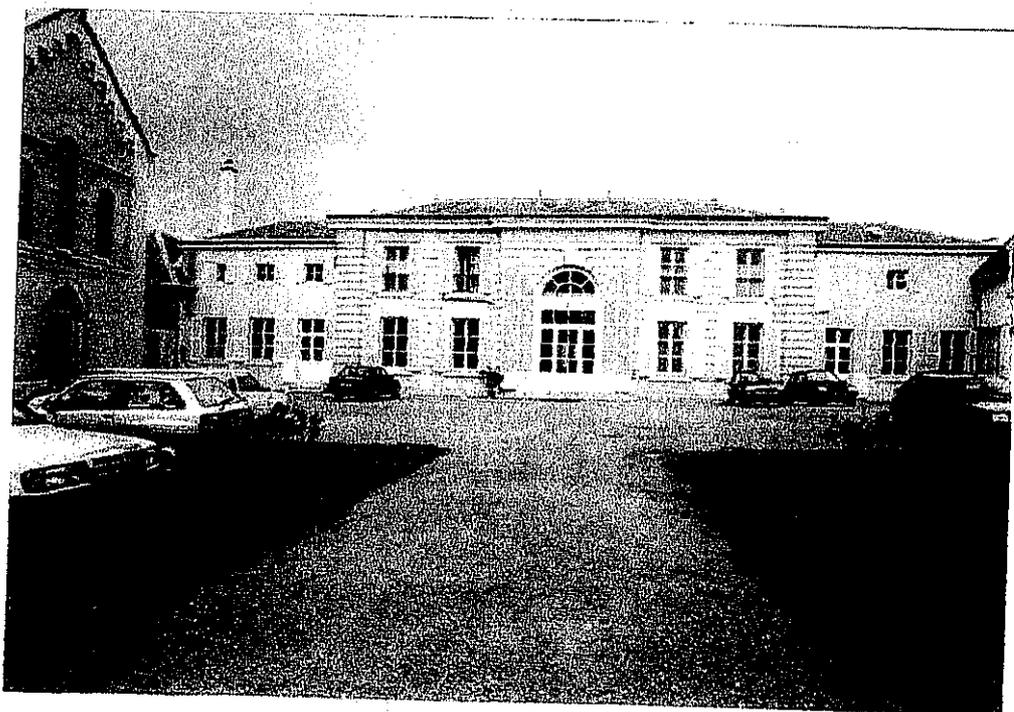
Pavillon Notre-Dame (côté Nord)



Pavillon Notre-Dame (côté Sud) et chapelle

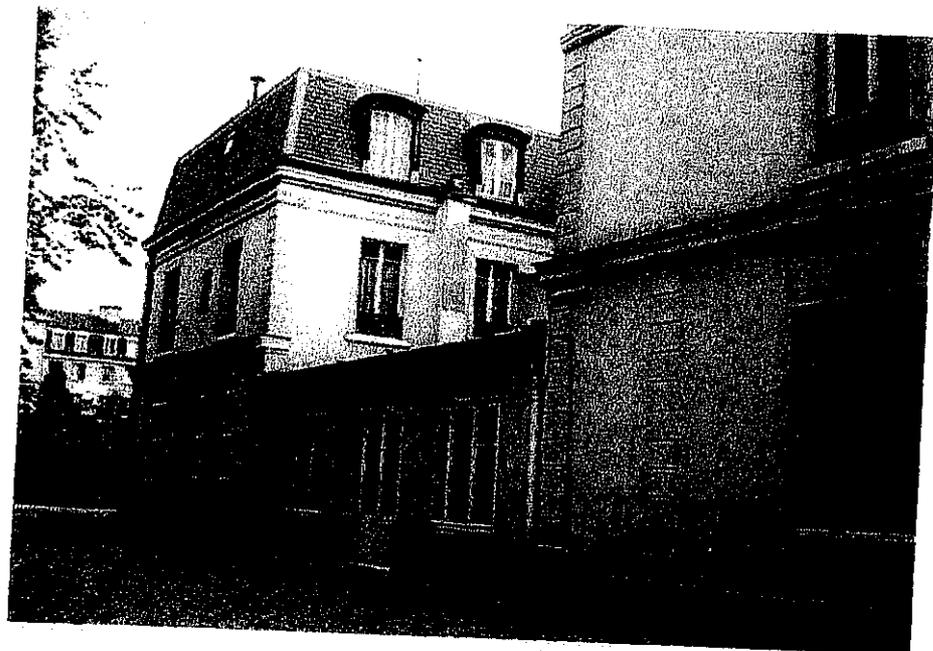


La chapelle



L'orangerie

Maison Saint Régis



Le chalet



Les tilleuls





Mère Saint Régis
Renée de SEMALLÉ
1860-1940



Mère Ste Madeleine de Pazzi
Louise de JACQUELOT
1843-1928



Mère Saint Alban
Yvonne de LONGEVIALLE
1901-1962



Mère Saint Patrice
Antoinette DESJOBERT
1883-1970



Sœur Saint Savinien
Solange de VAUX
1906-1993



1895



1995

LE CENTENAIRE

TABLE DES MATIERES

		Pages
Chapitre 1	L'Ermitage de la favorite L'intimité (1748 - 1764)	1
Chapitre 2	L'Ermitage en jachère ? L'oubli (1764 - 1781)	9
Chapitre 3	L'Ermitage de Mesdames La revanche (1781 - 1789) La tourmente (1789 - 1835)	11
Chapitre 4	L'Ermitage plus royaliste que le chateau La fidélité (1835 - 1895)	17
Chapitre 5	L'Ermitage en vie religieuse Pour un autre Royaume (1895 - 1999)	25
	1) L'ardeur des premiers pas (1895 - 1914)	25
	2) La première guerre mondiale et ses suites (1914 - 1920)	38
	3) L'entre-deux guerres (1920 - 1939)	44
	4) Des années dures . Un essor sans tournant (1939 - 1949)	48
	5) Un brasier et un feu d'artifice (1949 - 1959)	53
	6) Des soustractions aux multiplications (1959 - 1972)	60
	7) L'Ermitage dans la durée (1972 - 1984)	69
	8) Un label : "Ermitage-Accueil" (1984 - 1999)	71
Chapitre 6	L'Ermitage noviciat Le Royaume... une graine (1895 - 1970)	87

Conclusion	113
Notes	115
Annexes	123
Bibliographie	133
Illustrations	135
Table des matières	137

